

UNIVERS MELUSINE

PUBLIE PAR

J.-M. BELOT

TOME XII - 02 (2008)

Le roi de la montagne d'Egeberg

Mythologie des Regulus



EDITIONS DU GALTZ

10, rue des Coquelicots

60800 CREPY EN VALOIS

Univers Mélusine est constitué de 3 parties :

- | des articles anciens difficiles à trouver et des articles d'auteurs
- | une section reportage, vie des réseaux
- | un répertoire de mythologie, littérature populaire, traditions, usages

Site Internet : <http://www.univers-melusine.org>

Réseaux

Leur diversité est la richesse d' *Univers Mélusine*. Amis, associations, cercles, groupes, sociétés sont encouragés à contribuer par l'envoi de textes, d'informations-reportage et répertoire et de leurs revues et publications.

La présentation est organisée par grande région : Nord-Manche, Loire-Armorique, Ile-de-France, Grand-Est, Sud-Ouest, Rhône-Méditerranée, International.

E-books en ligne : <http://www.universe-mystery-shop.com>

Collections "Editions du Galtz" : <http://www.editions-du-galtz.com>

- | Le Pays Magique
- | Univers Mélusine
- | Universe Mystery
- | Université des Mégalithes

ISBN 2-914019-16-5. EAN 9782914019163.

Titre : *Univers Mélusine* Tome XII-02 (2008)

Date de mise en vente: novembre 2008. Date de dépôt légal: novembre 2008

Classification Dewey: 390 Coutumes et folklore

♥ Jean-Marc Bélot, 10 rue des Coquelicots, 60800 Crépy-en-Valois

Sommaire

Introduction : En ce temps où les tumulus... P.64

Articles anciens :

Le roi de la montagne d'Egeberg et autres articles P.66

Article d'auteur :

Mythologie des Regulus P. 78

Vie des réseaux :

P.119

Répertoire :

P.119

Introduction

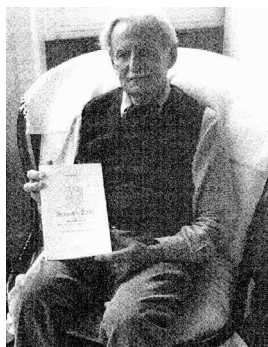
En ce temps où les tumulus s'ouvrent et où le monde des morts se rapproche de celui des vivants

(Jean-Marc Bélot, jean-marc.belot@laposte.net)

*Nous garderons pour toujours une pensée en particulier envers trois
inspirateurs qui ont repris leur bâton pour le Grand Chemin.*

M. Henri Fromage (1915-2008), décédé à Beauvais le 10/1/08 fut le mythologue le plus connaisseur du dernier tiers du XXe siècle. J'avais fait sa connaissance en 1995, ayant découvert « Mélanges de mythologie française ». Il m'avait ensuite dirigé vers la SMF, dont il fut président jusqu'en 1993, à laquelle j'adhérai en 1997.

Son livre « Beauvais 2000. Deux mille ans de Plan d'Occupation Sacrée des Sols. Essai d'étude de géomythologie » devait faire l'objet d'une visite mythologique publique. Se considérant trop âgé, encouragé par son ancien secrétaire de la SMF Christian David, il me pria de la guider et me fit l'honneur de reconnaissances hivernales. La sortie officielle du 21/4/01 fut un grand succès.



**M. Henri Fromage
présentant son livre sur
Beauvais en 2001**

En 2004, le Festival du Film de Compiègne sur le thème *Légendes et forêts*, le contacta. Il transmit mes coordonnées et je publiai, avec les encouragements de Jean Markale, présent au Festival, « Géographie mythique de la forêt de Compiègne » et le présentai le 30/10/04.

« Mythologie des pays de langue française » en 2005 sera son dernier ouvrage. En préface: *A l'heure de l'informatique, il serait grandement temps que l'on fasse enfin des inventaires précis des immenses richesses que contiennent les archives.* Pour peu qu'on lui en laisse le loisir, *Univers Mélusine* suivra cette voie.

M. Jean Markale (1928-2008), décédé à Auray le 23/11/2008, restera LE grand auteur de l'imaginaire celtique à destination du grand public. Plus de 100 ouvrages ont touché des millions de lecteurs. Il a fait plus pour populariser la mythologie et la civilisation de Bretagne et des pays celtés, en leur conservant un air de mystère, que personne ne pourra probablement faire désormais. Nos routes se sont croisées un court instant en 2004 lors du Festival du film de Compiègne, à l'occasion duquel il m'encouragea de son air mystérieux, plein de sous-entendus et de secrets.

M. Christian David (1934-2008), décédé à Paris à sa table de travail le 1/12/2008 fut le maître-organisateur et inspirateur des événements mytho-franciliens des 30 dernières années. Secrétaire de la SMF du temps de M. Fromage, puis créateur du Groupe Ile-de-France de Mythologie Française. Coordinateur de l'Atlas mythologique de la France, c'est ce titre que j'avais établi le contact en 2000, commençant alors l'Atlas de l'Aisne. Puis il y eut la Somme, la participation à l'Oise et actuellement la Seine-et-Marne. Il a tout fait pour que continuent le GIDFMF et le Groupe Atlas. Il insuffla une énergie permanente à bien des chercheurs, dont très peu ont arrêté à ce jour.



M. Christian David et Jean-Marc Bélot lors d'une sortie mythologique

Articles anciens

Le roi de la montagne d'Geberg et autres articles

Nous poursuivons le Fac-Simile de Mélusine, Tome I, 1878
(échelle originale 21 x 31)

Sommaire des pages 081-102

081-084 Brueyre (Loys) : Mythologie et traditions populaires des Esquimaux.

084 Erben, traduit par Léger (Louis) : L'origine de l'homme. Conte slovène.

084-089 Asbjornsen (P.-Chr.), traduit par Sanderson (E.) : Le roi d'Geberg.

089-090 Devic (Marcel) : Le temps long. Conte de Carayac (Quercy).

090-091 Carnoy (Henri) : Jean l'Avisé. Conte picard.

091-095 Département de l'Ain : Moeurs et coutumes du département de l'Ain.

095-098 de Charencey (H.) : Traditions populaires du département de l'Orne.

098-099 s.a. : Le jardin de ma tante. Jeu.

099-102 Rolland (Eugène) : Chanson La bergère résignée. Dictons géographiques. Formulettes (canton de Creully, Calvados; Seine-et-Marne; France; Italie; Pays Messin)

MYTHOLOGIE ET TRADITIONS POPULAIRES

DES ESQUIMAUX (1).

Les 150 numéros ou fragments de contes que comprend l'ouvrage de M. R. ont été publiés en 1866 et en 1871 en danois, puis traduits en anglais par l'auteur, enfin réunis et édités par son ami le Dr Robert Brown. Les longs séjours faits au Groenland par MM. Rink et Brown, non moins que leurs travaux précédents, leur connaissance approfondie des mœurs et de la religion des Esquimaux sont une garantie de l'authenticité des récits contenus dans ce livre. De curieuses planches dessinées et gravées par des Esquimaux sont un des attraits de l'ouvrage. — Une longue introduction met d'abord au lecteur courant du genre de vie, du langage, de la religion et de l'origine probable des Esquimaux. Le passage relatif aux idées générales sur l'existence du monde, les pouvoirs suprêmes, l'idée du bien et du mal est excellent de tous points. Viennent ensuite les contes, dont les uns sont d'origine ancienne et que toutes les tribus de la nation esquimaue possèdent en commun, bien qu'elles-mêmes soient devenues inconnues entre elles, et les contes plus récents spéciaux à chaque tribu.

Certes, M. R. a bien mérité de ceux qu'intéresse la littérature des contes, en recueillant dans ces pays lointains, d'accès difficile, les traditions de peuplades fort mal connues; mais, il faut le dire, ces récits sont au point de vue littéraire et malgré de pittoresques détails de mœurs, assez faibles pour la plupart. Triste peuple que ces Esquimaux, s'ils ressemblent, même de loin, aux héros de leurs traditions; des crimes atroces, la peinture des instincts les plus bas, de la vie animale la plus grossière, d'affreuses scènes de cannibalisme, voilà en résumé ce que renferment ces récits. Pour ne prendre qu'un exemple, dans le n° 3, un des plus répandus au Groenland, le héros plus sauvage que Barbe-Bleue et qui répond au nom gracieux d'Igmarasusuk, se marie, mange sa femme, se remarie, mange encore sa femme et ainsi de suite pendant de longues années; quand, par hasard, il a gardé une femme assez longtemps pour en avoir des enfants, il mange aussi ses enfants. La dernière femme qu'il épousa avait un jeune frère. Un jour qu'il revenait de la chasse aux rennes, il prit sa hache, tua son beau-frère et força sa femme à dépecer l'enfant et à en faire bouillir quelques morceaux dans la marmite. Il se mit alors à manger de bon appétit et offrit à sa femme un morceau du bras en insistant pour qu'elle y goûtât. Faisant semblant d'obéir, elle cacha sa part dans les cendres du foyer. — Je crois que tu te plains, s'écria le mari! — Oh non! répondit-elle, je suis seulement un peu timide! — Le beau frère dévoré, voilà le mari qui engraisse sa femme pour la manger quand il sera temps. Elle devint si grasse qu'elle ne pouvait plus se bouger. Enfin, un beau jour, elle s'échappa et aperçut une pièce de bois; elle prononce alors quelques mots magiques, la pièce de bois s'ouvre et elle s'y enferra. En vain son mari la cherche partout, en disant: Hélas! que je suis malheureux! quel dommage

d'avoir tant tardé à la tuer! Il ne peut découvrir sa femme. L'infortunée se réfugia en dernier lieu chez des voisins qui se saisissent de son mari, et elle le perce d'un coup de lance.

Ces types de monstres analogues au Han d'Islande de V. Hugo, se rencontrent à tous moments dans les contes esquimaux et font de leur lecture un vrai cauchemar. Au milieu de ces horreurs, émergent pourtant quelques contes assez jolis. Ainsi le n° 8, dont voici le canevas. Deux jeunes filles jouaient sur un banc, l'une avec des osselets d'aigle, l'autre de baleine. Soudain un aigle traverse les airs, l'une des filles s'écrie: je veux un aigle pour mari; l'autre répond: et moi, je veux épouser une baleine. Aussitôt une baleine apparaît sur les flots. L'aigle prend la première fille, la baleine s'empare de la seconde et l'entraîne au fond des mers. Sur la haute falaise où l'aigle avait emporté sa fiancée, il la nourrissait de toutes sortes de petits oiseaux; celle-ci réunit avec soin tous les nerfs des ailes des oiseaux, et, les mettant bout à bout, elle se fabrique une corde qui atteint au niveau de la mer. Passe un homme dans son kayak rasant le rivage; elle le hèle, descend dans son bateau et retourne chez ses parents. Le malheureux aigle abandonné battait des ailes en gémissant au-dessus de la demeure de sa femme. Les parents le voient et le tuent. L'autre fille ne s'amusait guère au fond de l'abîme; quand la baleine était près d'elle, elle passait son temps à arracher les poux de mer qui s'attachaient au corps de son mari. Deux de ses frères résolurent de la délivrer. Le premier bateau qu'ils construisirent n'avait pas la rapidité d'un oiseau; ils le brisèrent; le second volait aussi vite qu'un oiseau, ils le brisèrent encore; quant au troisième, il dépassait dans sa course un goëland fuyant à tire d'ailes. Ils hisserent alors leur sœur et l'emmenèrent. La baleine s'élança après les fugitifs, mais elle n'arriva près d'eux qu'au moment où la troupe sautait sur le rivage.

Le n° 12, « l'homme qui épouse une mouette », est curieux à noter. C'est une version de la légende si connue des Filles Cygnes (2) et la facture en est fort originale. Comme toujours, il s'agit d'un homme qui aperçoit des femmes prenant le plaisir du bain. Il s'empare sournoisement des vêtements de la plus jolie. Les femmes sortent de l'eau, remettent leurs vêtements, se changent en mouettes et s'envolent au loin. Celle qui avait été volée restait seule sur le rivage; le garçon s'approche et consent à lui rendre ses vêtements si elle veut l'épouser. Elle accepte, vit avec lui plusieurs années, et lui donne deux garçons. Quand les garçons furent un peu grands, elle leur recommanda de ramasser toutes les plumes et les ailes d'oiseaux qu'ils trouveraient. Un jour elle fixa des ailes à son dos et à ceux de ses enfants; aussitôt ils devinrent des mouettes et s'envolèrent. Voilà le mari au désespoir; il plante là son kayak, et errant par le pays, il rencontre un homme qui lui dit: Monte sur la queue d'un saumon; mais dès que tu entendas la voix de tes enfants, aie soin de fermer les yeux. Le père obéit, suit le courant et, débarquant sur le rivage, aperçoit une maison. Près du mur

(1) Voir sur la légende des Filles Cygnes: Gould, Curious Myths; Ralston, Russian Folk-tales; Contes populaires de la Grande-Bretagne, pp. 257 et ss.; Cox, Mythology of the Arian Nations, etc.

(2) Tales and traditions of the Eskimo, by Henry Rink (Edinburgh and London, Blackwood and sons, 1875).

était assise sa femme, et devant elle se tenait un homme au nez épaté qui lui disait sans cesse : Veux-tu m'épouser? Non, répondait-elle, je suis mariée. A ces mots, son mari s'élançait vers elle, mais s'esquivant, elle se change en une mouette, l'homme au nez épaté en un canard sauvage et la compagnie disparaît. — Cette légende est la seule dans tout l'ouvrage qui puisse être sérieusement rapprochée des contes de la race aryenne. Elle est évidemment une importation isolée de quelque marin norvégien. Les autres récits sont particuliers au peuple esquimau. C'est un argument de plus en faveur des mythologues qui soutiennent qu'à l'origine des peuples, il a existé des familles de mythes tout à fait distinctes, de même que pour le langage, et que les grands courants d'émigration les ont répandus dans les pays où ils ont pénétré. D'où la conclusion réciproque et si grande de conséquences au point de vue historique et ethnique, que des traditions communes à des groupes de peuples, même de races originellement différentes, sont l'indice d'une pénétration plus ou moins profonde, par invasion, colonisation ou autrement d'un peuple par un autre. Certaines données font pourtant partie du domaine mythique de la plupart des peuples, comme les métamorphoses des hommes en animaux, les sorciers ayant un pouvoir sur les éléments, les esprits bons ou méchants personnifiant les forces de la terre, de l'air ou de la mer. Dans les contes esquimaux, le sorcier s'appelle Angakok; des amulettes ou des chants magiques peuvent préserver de ses maléfices. Le n° 41 nous met en présence d'un esprit des cavernes, le n° 46, d'esprits des rivages de la mer qui torturent et tuent ceux qu'ils ont faits prisonniers. Le n° 76 relate une superstition très-intéressante. On dit que dans les temps anciens vivaient dans les montagnes du nord du Groenland des êtres singuliers. Ils étaient hommes depuis la ceinture, leurs membres inférieurs étaient ceux de chiens; ils pouvaient à leur gré prendre la forme humaine, se changer à volonté en nains ou en géants. Lorsqu'ils devenaient vieux, ils se jetaient la tête en bas dans un précipice et retrouvaient la vigueur du jeune âge. Ils pouvaient ainsi cinq fois recouvrer la jeunesse. La sixième fois ils mouraient.

Les Esquimaux n'ont pas à proprement parler de mythologie ni de croyances religieuses. C'est en tirant la philosophie de leurs traditions qu'elles peuvent seules se résumer. Toutes grossières, obscures, mal définies que soient leurs croyances, elles ont néanmoins une tendance franchement spiritualiste. Hommes et animaux ont à la fois âme et corps. L'âme humaine survit au corps. Le monde est régi par des pouvoirs surnaturels, mais les hommes peuvent en faire leurs serviteurs par des moyens magiques; ce sont les sorciers ou angakoks. La terre repose sur des colonnes et recouvre un monde inférieur dans lequel on pénètre par diverses entrées placées dans la mer ou au sommet des montagnes. Au-dessus de la terre, par delà le ciel bleu, existe un monde réel avec des vallées, des montagnes et des lacs; c'est une région désolée où les âmes souffrent du froid et de la faim; lorsque leurs habitants jouent pour se réchauffer à la balle avec des crânes de phoques, ils produisent l'aurore boréale. — Le monde inférieur est au contraire le séjour des bienheureux. Il y fait chaud et le gibier y est abondant. On peut, jusqu'à un certain point, inférer de leurs traditions que les Esqui-

maux possèdent de vagues idées sur les récompenses ou les châtements après la mort. Les méchants et les sorciers vont expier leurs forfaits dans le ciel, tandis que ceux qui ont accompli des actions grandes ou héroïques, ceux qui ont péri dans les flots, les femmes mortes en couches, reçoivent leur récompense dans le monde souterrain.

Pour nous résumer, l'ouvrage de M. R. est à l'éloge de son auteur; c'est un miroir fidèle de la vie, des mœurs et des traditions des habitants du Groenland et du Labrador, mais il laisse l'impression que ces peuples sont faits à l'image du climat terrible qui les oppresse, et que la nuit de six mois qui couvre leurs froides et sombres régions, jette aussi ses voiles funèbres sur leurs âmes et leurs intelligences.

LOYIS BRUEYRE.

L'ORIGINE DE L'HOMME.

CONTE SLOVÈNE.

Au commencement, il n'y avait rien que Dieu; or Dieu dormait et rêvait. Ce sommeil dura des siècles. Le moment fixé pour son réveil arriva. Il s'éveilla brusquement, regarda autour de lui, et chacun de ses regards créa une étoile. Dieu s'étonna et se mit à voyager pour voir ce que ses yeux avaient créé. Il voyagea; il voyagea, sans terme et sans fin. Il arriva à notre terre; mais il était déjà las; la sueur lui dégouttait du front. Une goutte de sueur tomba sur la terre; cette goutte s'animait et ce fut le premier homme.

Ainsi l'homme est né de Dieu; mais il n'a pas été créé pour le plaisir; il est né de la sueur divine, et dès l'origine il a été destiné à peiner et à travailler.

(Traduit du slovène par Louis LEGER, d'après le recueil d'Erben, *Sto Pohadek*. Cent contes slaves publiés dans les langues originales. Prague, 1863.)

LE ROI D'EGEBERG (1).

Il m'arrivait souvent, quand j'étais enfant, de faire des excursions à Egeberg le dimanche après midi, avec quelques-uns de mes camarades. Nous nous réjouissions toute la semaine en songeant à la demi-journée que nous comptons passer au grand air, au milieu des alisiers odoriférants dont nous devons casser les ramilles, aux sifflets que nous devons tailler, aux cristaux de quartz que nous devons ramasser et aux fraises délicieuses que nous devons cueillir.

Plus tard, en grandissant, nous négligeâmes les sifflets et nous cessâmes de dépouiller l'alisier de sa parure; pourtant il nous arrivait encore de temps à autre de reprendre nos promenades et de chasser gaie-ment l'Apollon aux ailes brillantes dans les champs de la ferme d'Egeberg, autour des ruines sauvages du phare; nous poursuivions aussi quelquefois, armés de nos

(1) Egeberg, montagne séparée de Christiania par le fond du golfe.

filets, le noble Machaon qui mettait notre patience à l'épreuve autant qu'il excitait notre admiration par son vol léger.

Mais ce qui m'attirait en ces lieux n'était plus ni l'alisier odoriférant, ni le saule mélancolique; ce n'étaient pas davantage les cristaux étincelants ou les fraises parfumées, l'Apollon taché de pourpre ou le Machaon jaune-souffré; c'était le mystère romanesque qui dominait mes souvenirs d'enfance, l'amour des aventures, le désir de connaître la pompe et les merveilles cachées dans ces rochers sauvages et la notion vague et incertaine de l'existence d'êtres mystiques dont la légende peuple l'intérieur de la montagne.

Les légendes sur le roi d'Egeberg, sur les esprits et sur les châteaux dans l'intérieur même de la montagne, sont devenues assez rares, il est vrai; mais je me souviens encore de divers contes que j'ai entendus quand j'étais enfant et je les ai joints à ceux d'une vieille femme qui en connaissait un grand nombre, pour former le texte de mon ouvrage :

Le roi d'Egeberg.

Il y a un demi-siècle, Egeberg n'était ni cultivé ni peuplé comme il l'est aujourd'hui; la montagne était couverte d'arbres de haute et basse futaie et l'on ne découvrait pas d'autre habitation, lorsqu'on était en ville, que les vieilles maisons de la ferme se détachant sur le ciel éclairé par le soleil du matin ou sur les nuages chassés par le vent du soir.

Une petite cabane rouge se trouvait alors au pied de la côte, à gauche du chemin; à l'endroit où il tourne à droite en montant et où s'élevait maintenant une maison dans laquelle les jeunes promeneurs de la bonne société dansent lorsqu'ils font leurs premières excursions nocturnes en été pour aller entendre le chant du coucou. Cette cabane était habitée par une vieille femme qui gagnait péniblement sa vie en vendant des provisions de bouche dans les rucs de la ville.

Un jour, cette bonne femme sortit pour aller chercher de l'eau à la source voisine. A peu de distance de sa maison elle vit une grosse grenouille assise au milieu du sentier.

Laisse-moi passer, lui dit-elle en plaisantant, et je serai ta sage-femme quand tu accoucheras. La grenouille se retira aussitôt de toute la vitesse de ses pattes.

Quelque temps après, la vieille femme était revenue de la ville par un beau soir d'automne. Elle était assise à son rouet, devant la cheminée, lorsqu'elle vit entrer un étranger.

Vois-tu, dit celui-ci, ma femme va bientôt accoucher et dans peu de temps encore... Si tu veux être sa sage-femme, comme tu l'as promis, tu ne t'en repentiras pas.

Que Dieu m'en préserve, répondit la bonne femme, je ne saurais, car je n'y entends absolument rien.

Oui, mais il faut que tu le fasses, car tu t'y es engagée, ajouta l'homme.

La vieille femme ne se souvenait pas d'avoir promis d'être sage-femme, et elle le dit à l'homme; mais celui-ci répondit: Oui, tu l'as promis à la grenouille qui était assise dans ton chemin, lorsque tu es allée chercher de l'eau; cette grenouille est ma femme. Si tu veux l'accoucher, continua l'homme, qui ne pouvait

être pour elle que le roi d'Egeberg, tu ne t'en repentiras pas; je te récompenserai bien. Mais, ajouta-t-il, il ne faut pas que tu gaspilles l'argent que je te donnerai, il ne faut pas non plus que tu en donnes à ceux qui t'en demanderont; il faut ni en parler jamais ni le faire résonner aux oreilles d'un mortel....

Oh, mais non! — répondit-elle alors. Je sais me taire. Tu n'as qu'à m'avertir quand ta femme sera sur le point d'accoucher et je ferai tout mon possible pour lui être utile.

Il se passa encore quelque temps avant que l'homme revint. Enfin il reparut un soir et invita la vieille femme à le suivre. Celle-ci se leva et se mit en devoir de marcher derrière lui; mais avant qu'elle eût le temps de reconnaître le terrain sur lequel ils se trouvaient et de comprendre ce qui se passait, elle se trouva dans l'intérieur de la montagne, à côté de la reine qui était au lit, et en mal d'enfant. La chambre était belle comme celle d'un château. La bonne femme n'avait jamais rien vu de si beau.

Dès qu'ils furent entrés, l'homme s'assit et joignit les mains autour de ses genoux. Mais, quand un homme se tient de cette manière, une femme en couches ne peut pas être délivrée. La vieille femme le savait bien. Elle se concerta donc avec la reine pour donner diverses choses à faire au roi; mais celui-ci ne les écouta pas et resta cloué sur son siège.

Enfin, il vint une idée à la vieille femme. Elle est accouchée! s'écria-t-elle. — Comment cela s'est-il fait? demanda le roi, en lâchant ses genoux. — La chrétienne mit aussitôt la main sur la reine et cette dernière fut délivrée au même instant.

Alors le roi sortit chercher de l'eau chaude pour la première toilette d'un nouveau-né. Et la femme en couches s'adressa à la vieille femme et lui dit: Mon mari t'aime bien, toi; mais, quand tu t'en iras, il te jettera tout de même quelque chose; car il ne peut pas changer sa nature. Il faut donc que tu disparaisses le plus vite possible derrière la porte, quand tu partiras, afin qu'il ne puisse pas t'attraper. Lorsque la toilette de l'enfant fut terminée, la reine envoya la vieille femme à la cuisine, chercher un pot d'onguent pour oindre les yeux du nouveau-né. Jamais cette dernière n'avait vu une si belle batterie dans une si belle cuisine. Les plus belles assiettes et les plus beaux plats étaient rangés sur les étagères; des lèche-frites, des chaudrons et des poêlons, en argent pur, accrochés au plafond, brillaient et éclairaient les murailles. Mais elle fut bien plus surprise encore lorsqu'elle vit sa propre servante mouler du gruau dans un petit moulin. Elle prit ses ciseaux, coupa un morceau de la jupe de la jeune fille, sans qu'elle s'en aperçût, et le cacha soigneusement dans sa poche.

Lorsqu'elle eut terminé et qu'elle songea à partir, elle se rappela ce que la femme en couches lui avait dit et elle se glissa rapidement derrière la porte, au moment même où le roi lui lançait un balai enflammé dont les étincelles jaillirent de toute part.

Tai-je attrapée? s'écria-t-il.

Oh! que non! répondit-elle.

C'est bien, dit-il alors.

Lorsque la vieille femme rentra dans sa cabane, le soleil éclairait déjà une grande partie du parquet, mais la servante, qui se plaignait toujours d'être fatiguée et d'avoir mal aux reins, était encore couchée et gémissait

à voix basse dans son sommeil. Elle la réveilla et lui demanda où elle avait passé la nuit.

Moi, mère, dit la fille, je ne crois pas être sortie de mon lit.

Oui, mais je sais bien que tu en es sortie, moi, reprit la vieille femme; j'ai coupé ce morceau de ta jupe cette nuit dans la montagne. — Tu vois bien que c'est le morceau. . . . Mais voilà bien la jeunesse d'aujourd'hui! Autrefois les gens lisaient leur prière du soir et chantaient leurs psaumes, avant d'aller se coucher, pour se mettre en garde contre ces espèces de sorcelleries. Aussi je t'apprendrai à penser à Notre-Seigneur! — Tu comprends que tu seras toujours fatiguée et souffrante, que tu auras mal aux reins et que tu ne me seras jamais utile à grand'chose, tant que tu les serviras, la nuit tout en travaillant pour moi le jour.

A partir du jour de l'accouchement de la reine, la vieille marchande trouva tous les matins un tas de pièces d'argent devant la porte de sa cabane et sa position s'améliora si bien qu'elle put vivre à son aise au coin d'un bon feu dans sa petite maison.

Mais il arriva un jour qu'une femme très-pauvre vint chez elle se plaindre de sa grande misère.

Bah! — dit-elle, avec arrogance, ce n'est pas si dangereux que ça. Si je voulais, il me serait facile de te venir en aide, car celui qui sème récolte, et certes j'ai été assez utile à celui qui me fait du bien aujourd'hui!

Elle ne fit rien pour la pauvre femme; mais à partir de ce jour elle ne trouva plus un *skilling* devant sa porte et l'argent qu'elle avait reçu disparut comme emporté par le vent; elle fut donc obligée de reprendre ses courses en ville avec son panier au bras, par le soleil et par la pluie.

Le roi d'Egeberg ne sortait pas seulement pour faire les commissions de sa femme, quelquefois aussi il sortait pour son compte et il allait faire la cour aux jeunes filles de la ville, quand elles se promenaient les dimanches et les jours de fête dans les broussailles des montagnes, dans les ravins ou dans la forêt, pour y cueillir des baies.

Le plus souvent on le rencontrait sous la forme d'un vieillard laid et ratatiné avec des yeux rouges; mais, quand il voulait faire une conquête, il prenait l'aspect de Berni Anker (*) en ayant soin de se faire beau garçon, de se donner tous les avantages de l'âge mûr et de se mettre une décoration sur la poitrine. Pourtant tout cela n'était que pure illusion d'optique, car il était toujours le vieux lutin laid, ratatiné, aux yeux rouges, ce qu'indiquait assez du reste ce qui se passait dans son ménage, car on disait que sa femme donnait toujours naissance à d'affreux monstres qui avaient une grosse tête énorme, des yeux injectés et un appétit que rien ne pouvait calmer; aussi le couple royal cherchait-il invariablement à se débarrasser de ses affreux rejetons et chargeait-il de cette mission ses sujets et serviteurs fidèles — les esprits de la montagne.

Les esprits d'Egeberg avaient alors une mauvaise réputation, parce qu'ils volaient les jolis petits enfants dans les faubourgs de Groenland, d'Emnerhaugen et de Gamlebyen, où ils laissaient leurs vilains monstres à leur place. Ces vols et ces substitutions se faisaient sur une si grande échelle qu'ils ne pouvaient pas élever eux-

mêmes les enfants qu'ils emportaient; ils volaient donc aussi pour les allaiter, des nourrices qu'ils gardaient jusqu'à ce qu'elles mourussent.

Mais un jour ils prirent une jeune fille de Gamlebyen qui fut plus heureuse que les autres. Elle avait passé une année dans la montagne, où elle avait été la nourrice d'un de ces beaux enfants de la race humaine que les esprits avaient volé, mais elle avait trouvé le moyen de leur échapper. Je ne sais plus si c'est parce qu'on avait fait sonner les cloches pour elle ou parce qu'elle s'était trompée de sonlier en se chaussant, ou bien encore parce qu'elle s'était trahie en parlant, ou peut-être qu'elle avait trouvé une aiguille dans sa chemise; toujours est-il qu'elle s'était sauvée et qu'elle avait parlé en tout lieu des merveilles d'Egeberg, de la bonté des esprits pour elle, des douces paroles qu'ils avaient prononcées pour l'engager à rester avec eux, et de la beauté de l'enfant qu'elle avait nourri.

Tous les matins, les esprits lui disaient de frotter les yeux de l'enfant avec un certain onguent qu'elle devait prendre dans un pot, à la cuisine; mais ils ajoutaient qu'elle devait prendre garde d'en mettre à ses propres yeux. Elle ne comprenait pas quel motif ils pouvaient avoir, car l'enfant avait les plus beaux yeux du monde, et un jour, pendant que la reine n'était pas dans la cuisine, elle en prit un peu et s'en frotta l'œil droit.

Six mois après avoir quitté les esprits elle entra dans la boutique de Bjerkenbusch, au coin de la grande rue et de la place du marché, pour acheter quelque chose.

Elle y vit la reine de la montagne chez laquelle elle avait été nourrice, debout devant le comptoir, en train de voler du riz dans un tiroir, et il lui semblait que personne ne s'en apercevait, ni même remarquait sa présence.

Bonjour, mère. Par quel étrange hasard vous trouvez-vous donc ici? — lui dit la jeune fille en la saluant. Comment se porte l'enfant? — Est-ce que tu peux me voir? demanda la femme fort étonnée.

— Oui, pour quoi ne vous verrais-je pas? répliqua la fille.

— Quel est l'œil avec lequel tu me vois? demanda la reine.

— Attendez un peu; c'est avec celui de droite, dit-elle en clignant les yeux.

Alors l'esprit lui cracha dedans et, à partir de ce moment, la fille ne vit plus ni la reine, ni aucune autre personne avec cet œil, car elle perdit pour toujours l'usage de cet organe.

Bien qu'il y ait encore beaucoup d'enfants à grosse tête dans les faubourgs de Groenland et de Gamlebyen, on n'attribue plus ce phénomène aux esprits d'Egeberg; car l'instruction est trop répandue maintenant pour qu'on fasse exorciser par la mère Torgersen ou par une autre sorcière l'enfant épileptique ou ensorcelé, ou pour qu'on envoie un de ses langes chez Stine Bredvolden, la femme qui sait y lire la maladie et l'avenir du bambin et décider de sa vie ou de sa mort, au lieu de lui donner le fouet trois jadis de suite sur le fumier, ou bien encore de lui pincer le nez avec des pinces rouges au feu, comme cela se pratiquait autrefois. Et puis, du reste, le roi d'Egeberg et les esprits sont partis: les canonades incessantes et les roulements de tambour par lesquels on excitait le courage des soldats dans la dernière guerre, le bruit des gros fourgons du

(*) Le plus riche bourgeois de Christiania au commencement du siècle.

train qui ébranlaient le manoir du roi d'Egeberg et des esprits, en passant sur la route, au point de faire trembler et résonner la vaisselle d'argent sur les murs, leur ont rendu la vie insupportable dans ces parages.

Un homme a rencontré le roi d'Egeberg, une nuit, en 1814, avec un grand nombre de charrettes chargées de meubles et un grand troupeau de bœufs alezan doré, sans cornes.

— Mon Dieu, où allez-vous donc à cette heure, dans ces temps difficiles et avec tant d'objets et un si grand troupeau ? dit l'homme.

— Je vais demeurer chez mon frère à Konsberg (1), car je ne puis supporter ces coups de fusil et ces canonnades, répondit le roi. Et, depuis cette époque, on n'a plus entendu parler de lui.

(Traduit du danois, par E. Sanderson, d'après l'ouvrage de P.-Chr. ASHOERENSEN, *Légendes et Contes populaires norvégiens*. Christiania, 1889.)

LE TEMPS LONG.

CONTE DE CARAYAC (QUERCY).

Il y avait une fois un homme qui n'était pas riche ; mais à force de travail il avait économisé un petit magot. Tous les jours en allant à l'ouvrage, il disait à sa femme : « Garde bien cet argent. C'est pour le temps long. La femme, dès qu'il était parti, se donnait la joie de compter et recompter les sous et les écus. Un jour qu'elle était seule au logis et comptait l'argent à son ordinaire, passe un mendiant qui lui demande la charité. « Hélas ! pauvre homme, dit-elle, nous sommes très-misérables, je ne puis rien vous donner. — Comment ! dit-il, et ces sous et ces beaux écus que vous avez-là, ne pouvez-vous m'en faire aumône ? — Je le voudrais, dit la femme, mais nous les gardons pour le temps long. — Le temps long ? fit le mendiant. C'est moi qui suis le temps long. — Ah ! si vous êtes le temps long, c'est une autre affaire. Prenez, prenez. » Le mendiant peu vergogneux empoche la somme sans en laisser un liard ni un denier, et s'en va satisfait de l'aubaine, comme on peut penser.

Le mari rentre. « Le temps long est venu, dit la femme, et je lui ai donné l'argent que nous gardions pour lui. — Le temps long ? vilaine nippé. — Oui un pauvre qui m'a dit qu'il était le temps long. Je lui ai tout donné. — Ah ! pauvre bête, tu t'es laissé voler le magot. Allons, il ne nous reste plus qu'à charger la besace pour aller nous aussi mendier de village en village. Prends tes hardes et démanageons. » Le mari ne possédait rien au monde que ce qu'il avait sur le corps, la femme guère davantage. Il passe devant, elle le suit. Ferme toujours la porte, dit le mari. — Que je la porte ? — Que tu la fermes. — Que je la porte ? — Porte-la au diable. » la femme obéissante décroche la porte de ses gonds, la charge sur ses épaules et suit le mari à travers le bois voisin.

La nuit approchait. Ils entendent le bruit d'une troupe de brigands qui venait dans leur direction. « Montons sur un arbre pour nous cacher, dit le mari. — Que ferai-je de la porte ? demande la femme. — La porte ? laisse-la par là. — Que je l'emporte ? — Que tu la laisses. — Que je l'emporte ? — Porte-la au diable. » Elle

(1) Mine d'argent en Norvège.

grimpe à la suite de son mari sur un vieux grand chêne branchu, tirant la porte après elle. A peine ils étaient installés dans les branches que les brigands arrivent justement au pied de cet arbre, font halte, sortent des provisions, allument du feu, préparent leur souper, comptent le butin qu'ils ont fait dans la journée, et puis se mettent à boire et à manger.

La femme, au haut des branches (1), dit tout bas au mari : « La porte m'échappe. — Tiens-la, vilaine nippé ! ou nous sommes perdus. — Que je la laisse aller. — Que tu la tiennes. — Que je la laisse aller. — Laisse-la aller au diable. » La femme lâche la porte qui, avec un grand fracas, dégringole de branche en branche, tombe au milieu des voleurs et leur cause un tel effroi qu'ils décampent au plus vite, oubliant leurs effets et sans tourner la tête. Le mari et la femme descendent, ramassent les bijoux, les pièces d'or, tout le butin laissé par les voleurs, et rentrent chez eux, riches pour le restant de leur vie.

Marcel Devic.

JEAN L'AVISÉ.

CONTE PICAUD.

Un jour, un pauvre homme envoya son fils, Jean l'Avisé, porter de la galette à des parents qui demeureraient à trois lieues de là, en lui recommandant de ne pas s'arrêter en route. Jean flâna en route et s'égara. Ayant aperçu de la lumière, il se dirigea vers elle et arriva à une petite chaumière. Il frappa à la porte :

Toc ! toc !

Ouvrez à un pauvre égaré,

Toc ! toc !

Dieu vous en saura gré.

La porte s'entr'ouvrit ; une vieille à la figure grimacante parut et demanda : Qui es-tu ? — Je suis Jean l'Avisé ; veux-tu me loger pour la nuit ? — Si je te loge, que me donneras-tu ? — Je te donnerai un morceau de galette. — La vieille le fit entrer ; il s'assit dans un coin, tandis que la vieille faisait sa bouillie. — Je parie, lui dit-elle au bout de quelques minutes, qu'avec mes vieilles jambes, j'arrive encore avant toi au mur de mon jardin ; si je gagne, je mangerai ta galette, et si je perds, tu garderas la galette et tu auras encore ma bouillie par dessus le marché. — Soit, dit l'enfant, et, prenant son élan, il fut bientôt arrivé au mur du jardin. Mais la vieille, au lieu de courir, ferma sa porte au verrou et s'appropriait la galette que Jean avait laissée sur un banc. Jean eut beau frapper, la porte ne lui fut pas ouverte une seconde fois, et comme il pleuvait très-fort, il entra dans une ruche d'abeilles. Au milieu de la nuit des voleurs vinrent pour s'emparer des ruches. Jean entendit une voix qui disait : « Pesez les ruches, et emportez les plus lourdes. » Comme la ruche où se trouvait Jean était une des plus lourdes, elle fut emportée par les voleurs qui la mirent dans un sac. En route, l'enfant se mit à pisser ; le voleur qui le portait

(1) La femme installée sur l'arbre éprouve l'un après l'autre deux besoins qui donnent lieu en haut et en bas de l'arbre à des scènes un peu trop scatologiques pour figurer ici.

sur son dos dit : Hétons-nous, voilà mon miel qui me coule dans le dos.

Arrivés dans un bois, les voleurs se déchargèrent de leurs fardeaux. Jean prit son couteau, fit un trou dans le sac et se sauva. Après avoir erré pendant quelque temps, il rencontra un berger qui lui donna un morceau de pain et le mena ensuite coucher dans le grenier d'une ferme. Pendant la nuit, le plancher s'effondra et Jean se réveilla dans une étable juché sur un bœuf. Juste à ce moment des voleurs étaient occupés à détacher les bœufs ; en voyant Jean, ils le prirent et l'emmenèrent avec eux dans la forêt. Ne voulant pas le tuer, ils l'enfermèrent dans un vieux tonneau et l'abandonnèrent à son malheureux sort. Une bande de loups survint pour dévorer les restes du repas des voleurs ; l'un d'eux passa près du tonneau. Jean l'avisé passant la main par la bonde, le saisit par la queue. Le loup effrayé s'enfuit à travers le bois, traînant derrière lui le tonneau qui fut bientôt brisé en mille morceaux. Jean redevenu libre et se mit à errer de nouveau jusqu'à ce qu'il arrivât à une chaumière. C'était justement la chaumière de la vieille. Elle n'était fermée qu'au loquet. Jean y entra tout doucement ; la vieille, qui était endormie, ne l'entendit pas. Il prit sa galette et mangea tout ce qui restait de bouillie, puis sortit en chantant à tue tête :

La vieille ! la vieille !
J'ai mangé ta bouillie.
La vieille ! la vieille !
Je me suis bien dégoûdi.

Conté en picard par Narcisse Dufaux, âgé de 48 ans, ouvrier bonnetier, à Warloy-Baillon (Somme).

Henri CARNOY.

MŒURS ET COUTUMES DU DÉPARTEMENT DE L'AIN.

.... Pour ce qui concerne les naissances, il n'y a rien de bien remarquable dans ce département, si ce

n'est que, depuis le rétablissement du culte, la cérémonie des baptêmes est devenue extrêmement coûteuse dans les villes, pour ceux qui aiment à se distinguer. A Bourg, un parrain d'une classe un peu aisée, doit faire précéder le convoi par le suisse en grand costume, ouvrant la marche avec sa lourde hallebarde. Les orgues annoncent l'entrée dans l'église et le son des cloches accompagne toute la cérémonie ; les curieux se portent en foule sur le passage et l'on jette au sortir de l'église des dragées et même quelques pièces d'argent. C'est sur

la fin du jour que l'on porte ordinairement baptiser les enfants. Un souper magnifique est préparé pour le retour ; on y invite ordinairement les parents et les amis. Toutes les dépenses de l'église, sonnerie, étrennes, etc. sont à la charge du parrain, qui fournit aussi une grande partie du dessert pour le souper. La sonnerie seule coûte 30 francs.

Dans les villages, on prépare un petit repas pour le retour du parrain, de la marraine et de la compagnie, et dans quelques endroits c'est l'accouchée qui l'apprête elle-même pendant la cérémonie du baptême.

Pour les mariages, le galant est annoncé au père et à la mère de la fille par un parent, un ami ou un voisin ; si la proposition est agréée, le galant se rend au domicile de la personne demandée en mariage. On appelle ces visites

aller en côté. On les réitère plusieurs fois et sur la fin du jour ; elles durent plusieurs heures et ne finissent que vers minuit. L'entremetteur cause avec le père et la mère, et le galant avec la fille en présence de tous les gens de la maison. Le conducteur fait l'éloge du galant, parle de son aisance ou de sa richesse et de ses bonnes qualités. Le père et la mère ne manquent pas de vanter leur fille ; pendant ces colloques on boit du vin, si la recherche convient. Si le galant est de la même commune, les visites se passent paisiblement ; mais s'il est d'une commune étrangère et s'il y a des rivaux dans la commune même, il en résulte des rixes qui ont souvent des suites fâcheuses.

Les cultivateurs sont très-circonspects dans leurs alliances ; ils n'entrent pas dans des familles entachées



Le véritable portrait du Juif errant. Gravure extraite de *L'Histoire de l'Imagerie populaire à Chartres*. (Voir la Bibliographie.)

de condamnations flétrissantes; ils ne se regardent pas comme égaux entre eux. L'ancienneté des familles, la bonne réputation et l'aisance ou la richesse sont pour eux de grandes considérations. Parmi ceux qui sont aisés, il en est qui sont regardés comme sorciers; cela s'appelle *avoir un nom*. Les hommes et les femmes qui ont cette réputation ne trouvent à se marier que dans les familles sur lesquelles pèse de même la prévention de sorcellerie.

Un jeune homme, appartenant à une famille ancienne de cultivateurs, jouissant d'une bonne réputation et ayant de la fortune, n'épouse jamais une servante. Ainsi chacun garde son rang dans cette classe comme dans les autres et la révolution même n'avait fait aucun changement à cet égard.

L'époux est conduit à l'église par son père, son tuteur ou son curateur et l'épouse de même. La cérémonie du mariage terminée, on se rend au domicile de l'époux, on s'arrête un moment à la porte et l'on jette du haut du grenier du blé sur les époux, pour leur souhaiter l'abondance.

On entre ensuite dans la maison où est préparé le festin, auquel assistent tous les parents et les amis; il dure quelquefois plusieurs jours. On danse et on tire des coups de pistolet en signe de réjouissance.

Les époux promettent par le contrat de mariage des robes noires à leurs épouses; elles les mettent le jour de la fête de la Toussaint et des Morts et lors des deuils de famille.

Si l'un des époux est veuf, quel que soit son grade ou sa condition, dans les campagnes comme dans les villes, il ne peut se dispenser de donner un bal public qu'on appelle *charivari*. On fait annoncer ce bal par le crieur public, le jour même qu'on annonce le mariage à l'église, pour éviter le tintamarre qu'on ne manquerait pas de faire, à la porte de l'époux veuf, avec des pelles à feu, des chaudrons et toutes sortes d'instruments propres à faire un bruit éclatant, accompagné de tumulte et de confusion. Cet usage qui se soutient toujours avec la plus grande ténacité est très-ancien; il a survécu et s'est maintenu pendant les orages de la révolution.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les époux qui ne donnent qu'à regret ce bal de charivari, n'y paraissent qu'un moment pour ouvrir la danse. Personne n'y est invité particulièrement et le public qui l'exige n'en profite guère, en sorte que le bal est ordinairement en pure perte pour ceux qui sont obligés de le donner. Les gens de la ville n'aiment pas à donner le *charivari* chez eux; ils s'arrangent avec quelque entrepreneur de bals et la fête a lieu dans une salle publique. Si les époux sont tous les deux dans l'état de veuvage, il n'y a point de charivari.

Dans les enterrements, on rassemble les parents, et, au retour de la cérémonie, on sert un repas qui dure le reste de la journée. On y discute sur les qualités du défunt. Si le mort était d'une famille considérée dans la commune, le curé, à l'invitation des parents, vient le chercher avec le porte-croix et en surplis, quelque distance qu'il y ait de la maison du défunt à l'église et on paie une rétribution proportionnée à l'éloignement; s'il était pauvre, on conduit le corps à la porte de l'église sur une voiture. Dans quelques pays, et notamment sur les rives de la Saône, il n'y a pas longtemps que l'on mettait encore dans la bière quelques meubles du défunt; mais

les ministres du culte ont fait abolir peu à peu cet usage. Dans quelques communes cependant on tâche encore de mettre en ca-

chette du curé une pièce de monnaie dans la bouche du défunt et dans la main des enfants une gobille ou petite boule.

Les gens de village ont coutume de faire de grands feux de paille et de fagots deux fois par an dans les champs qui avoisinent leurs habitations; l'un pour la fête des rois, et l'autre pour le premier dimanche de Carême, qu'on appelle pour cette raison le dimanche des *brandons*. Les fêtes de village, qu'on appelle *vogues*, consistent à boire et à danser. Les villageois se rassemblent dans la cour d'une ferme, sous un hangar, ou dans un pré et au son aigu d'une vielle et d'une cornemuse, on les voit lever l'un après l'autre leurs pieds pesants, sans presque changer de place. Ils ont toujours les bras pendants et les yeux baissés. Dans les villes



Sainte Geneviève de Brabant. Gravure extraite de l'*Histoire de l'Imagerie populaire à Chartres*. (Voir la Bibliographie.)

même, la danse nationale est en général lourde et sans action.

(Extr. de la *Statistique générale de la France*, publiée par ordre de l'Empereur. Département de l'Ain. Paris, 1808, in-4°.)

TRADITIONS POPULAIRES

DU DÉPARTEMENT DE L'ORNE.

L'abbé Frét, dans ses *Chroniques Percheronnes*, nous fait connaître une partie des superstitions encore en vigueur dans la région de l'arrondissement de Mortagne. Toutefois, son récit semble loin d'être complet et il reste encore à glaner après lui, dans le champ si vaste des croyances populaires.

Sous ce rapport, le département de l'Orne, en y comprenant certains cantons des départements voisins, paraît se pouvoir diviser en deux circonscriptions assez tranchées. L'une comprend la portion Est du département; l'autre, celle de l'Ouest, c'est-à-dire le pays de Domfront.

Feux de Saint-Jean.

Certaines pratiques, du reste, sont communes à ces deux régions, par exemple les feux de la saint Jean et de la saint Pierre. Ces derniers semblent surtout en vigueur dans le nord de l'arrondissement de Mortagne. On rassemble des brindilles, copeaux, menues branches et autres combustibles au pied d'un mât érigé pour la circonstance, et l'on allume le tout. Dans le sud du même arrondissement l'on fait plutôt un cercle de substances inflammables à quelque distance de l'arbre. L'assistance danse en rond, pendant l'incendie, tout en se tenant en dehors du cercle. Aux environs de Mangers (Sarthe), par suite du malheur arrivé à une jeune fille, qui, il y a quarante ans environ, aurait été brûlée vive, on prit le parti de former la ronde en dedans du cercle ou de la roue enflammée.

Dans certaines communes de l'arrondissement de Domfront, ces feux portent, assure-t-on, le nom de *taupe-mulot*, dont nous ignorons le sens véritable.

Abeilles.

L'on croyait, il n'y a pas longtemps encore, dans le pays percheron, absolument nécessaire, lorsqu'un propriétaire de ruches mourait, d'attacher un crêpe noir à ces dites ruches. On les frappait ensuite doucement du doigt, en disant ces mots aux abeilles : « Belles, votre maître est mort. » L'omission de cette formalité aurait entraîné le trépas des mouches à miel, ou, tout au moins, leur disparition.

Influence de la Lune.

Les gens du Perche croient également à l'influence de la lune sur le développement de la végétation. Il faut, d'après eux, semer en *cours* ou en *croissant* les graines des plantes destinées à une belle croissance, telles que trèfle, luzerne, chanvre. Le temps de dé-cours est préférable pour les autres, tels que laitues,

pois, choux pommés, lesquels ne doivent pas dépasser une certaine hauteur. L'on doit aussi couper les arbres et tige le cidre en décours, sans quoi le bois se trouverait piqué des vers, et le breuvage serait trouble et impropre à la consommation.

Odeur des Moutons.

Peut-être se mêle-t-il aussi un peu de superstition aux effets funestes attribués par nos Percherons à l'odeur des moutons. Il suffit, dit-on, qu'un troupeau de ces animaux passe près d'un bois que l'on est en train d'écorcer, ou d'un étang que l'on pêche, pour qu'à l'instant, la sève s'arrête et que le poisson meure.

La Grêle.

D'après le dire des habitants de l' Eure et de la portion orientale de l'Orne, nos prêtres catholiques auraient quelque peu hérité du privilège qu'avaient les anciens Druides, de régler le cours du soleil et la marche des saisons, à leur fantaisie. Au moyen de certaines paroles magiques tirées du Bréviaire, le curé de la paroisse peut s'élever dans les nuages et faire tomber la grêle sur les champs de ceux qu'il veut punir. Il est vrai que l'on force l'ecclésiastique à retomber sur terre en tirant un coup de fusil, muni d'une balle bénite, sur le nuage qui lui servait de domicile. J'ai entendu, il y a bien des années, conter l'histoire d'un paroissien qui, furieux de voir un gros nuage à grêle menacer son champ, s'empressa de le viser et de tirer. Le lendemain, l'on apprit que le pasteur, à l'exemple de Vulcain, s'était brisé la jambe, en tombant du ciel à terre.

La nuit de Noël.

L'on voit encore, dans la commune de Lhôme-Chamondat, canton de Longny, quelques débris d'un vieux château-fort, dit « Château de Gannes, » entouré d'un marécage. Ce manoir renfermerait un trésor caché dans une grotte, dont la porte s'ouvre pendant la nuit de Noël, au premier coup de minuit, pour se refermer sitôt le douzième sonné. On voit parfois pendant cette même nuit, une procession vêtue de blanc, faire le tour des ruines. La légende rapporte que certaines personnes ayant voulu fouiller à l'endroit où le trésor était déposé, parvinrent à une grille qu'elles ne purent ouvrir, parce que le travail fait pendant le jour, se trouvait miraculeusement défait pendant la nuit.

Ce qui est certain, c'est qu'il y a environ un demi-siècle, des Anglais arrivèrent au château de Gannes, pour y trouver ce trésor déposé, disait une vieille charte, à une certaine distance d'un gros chêne. L'arbre avait disparu depuis longtemps et leurs recherches restèrent infructueuses.

Il n'y a pas plus de quarante ans, on voyait à l'entrée du mur d'enceinte de ce manoir, du côté gauche de la chaussée, une petite chapelle servant de lieu de pèlerinage et accompagnée d'une source dont l'eau guérissait les maladies des enfants. On prétend également que des animaux fantastiques se montrent parfois, la nuit, près de ces débris. Il y a là, sans doute, une reminiscence du classique *loup-garou*, mais nous n'avons rien pu obtenir de précis à ce sujet.

En tout cas, ce château de Gannes, comme tous les manoirs du même nom, passait pour être la retraite de chevaliers félons (Cf. le latin *Ganeo*, le vieux français *Gonin*, « escroc, filou »). A droite des ruines se voit le *mont du gîbet*, où l'on pendait les voyageurs. C'était probablement le lieu servant aux seigneurs, lorsqu'ils exerçaient leurs droits de haute justice.

Usage de récolte.

Il est d'usage, dans le Perche, lorsque la récolte a été rentrée au grenier, de faire un signe de croix sur les grains destinés à la nourriture de l'homme. Il convient de voir là plutôt une pratique pieuse, qu'un véritable acte de superstition.

Ames des morts.

L'usage d'ouvrir la fenêtre de la chambre où un homme vient d'expirer et de vider tous les vases contenant de l'eau, pour que l'âme puisse s'envoler librement et ne coure pas risque de se noyer, n'est pas inconnu dans les environs de Mamers (Sarthe). On le retrouve, au reste, sur d'autres points du territoire français. Notre locution populaire « faire voir l'âme » d'un pendu dans un verre d'eau », ne se rattacherait-elle pas à quelques croyances de cette sorte.

Les apparitions infernales semblent assez rares dans les récits de nos paysans percheros. Voici cependant une histoire qui nous a été contée. Le propriétaire d'une maison, située nous ne nous rappelons plus dans quelle commune, mais qui avait été acquise par des moyens malhonnêtes, vit, un jour, descendre par la cheminée, l'âme de son ancêtre, auteur du vol. Elle était noire comme le charbon. Celles de ses six successeurs descendirent l'une après l'autre par la même voie. Leur teinte se trouvait d'autant moins foncée, qu'un plus long espace de temps s'était écoulé depuis l'époque du méfait, et qu'ils en avaient eu moins de connaissance. Le maître de l'immeuble remarqua même avec plaisir la blancheur immaculée de l'âme du dernier possesseur, qui était son père. L'on ne dit point si cette vision le décida à restituer.

La Fée du Manoir.

Les croyances superstitieuses se rattachant à des objets inanimés paraissent plus fréquentes dans l'ouest du département. Déjà, au château de Rânes (arrondissement d'Argentan), l'on voit comme une trace de pieds incrustée sur le rebord d'une fenêtre. Le petit roman de M. le marquis de Lonlay, intitulé : *Les Eaux de Bagnoles*, nous donne l'explication de ce phénomène. Le castel appartenait à un chevalier, lequel tomba éperdument amoureux d'une fée des environs. Celle-ci consentit à l'épouser, à la condition que son fiancé ne prononcerait jamais le mot de *mort* devant elle. L'engagement pris en due forme, le mariage fut conclu. Longtemps les époux vécurent en bonne intelligence. Toutefois, un jour qu'il y avait fête au manoir, la fée, tout occupée à sa toilette, ne se pressait pas de descendre pour recevoir les invités. Le chevalier, à bout de patience, monte à la chambre de sa femme, et s'écrie : « En vérité, dame, vous seriez bonne, tant vous êtes lente, à porter la mort en terre. » A ces mots, la fée s'envole en répétant à plusieurs reprises : « La

mort ! la mort ! » Et c'est la trace de ses pieds que l'on voit aujourd'hui encore sur la muraille du vieux manoir.

Médecine populaire.

Les Domfrontais croient fermement qu'en fichant un clou dans le mur, à la hauteur de la partie du corps dont on souffre, le mal quitte le patient, pour s'aller loger dans ledit clou. Nous nous rappelons avoir souvent vu aux environs de Bagnoles-les-Bains, des pierres posées dans l'embranchement d'arbutus et d'arbrisseaux. Le patient plaçait le caillou à la hauteur de la partie dolente. Le mal entraînait aussitôt dans la pierre. Par exemple, celui qui la déplaçait, héritait de la douleur, à peu près comme le serviteur du prophète Elisée hérita de la lèpre de Naaman.

Légende.

Enfin, nous terminerons ce petit mémoire, par le récit d'une légende plus moderne évidemment, et qui doit dater à peu près de l'époque de la révoation de l'édit de Nantes. Le château de la Guimandière (commune de la Poterie-au-Perche, canton de Tourouvre), appartenait, dans ce temps-là, à un seigneur protestant, M. de Tournebeuf, mais dont la famille entière était catholique. Les fêtes de Noël arrivées, toute la maison du sieur de Tournebeuf se rendit à la messe de minuit. Ce dernier, invité à suivre l'exemple commun, répondit avec un affreux juron, comme un huguenot qu'il était, qu'il aimerait mieux être rôti vif que de prendre part à un tel acte de superstition. Le malheureux fut exaucé bien au-delà de ses desirs. Lorsque la famille rentra au logis, l'on trouva le mécréant embroché devant la grande cheminée de la cuisine et rôtissant comme un simple poulet. Un gros chat noir, dans lequel on reconnut aussitôt le diable en personne, faisait tourner la broche. Il n'y a pas plus de vingt à trente ans, l'on montrait encore la cheminée où avait eu lieu cette terrible exécution. Depuis elle a été démolie. Quant à la broche et au chat, on ne nous dit pas ce qu'ils sont devenus. Toute cette légende n'aurait-elle pas pour fondement principal le nom même de *Tournebeuf*? Ce qui est certain, c'est qu'une famille de ce nom occupa le château de la Guimandière jusque vers l'époque de la Révolution. Une rente perpétuelle a même été fondée pour des messes à dire, chaque année, afin d'assurer le repos de l'âme de *Madame de Tournebeuf et de sa demoiselle*. La fondation comportait à l'origine un assez grand nombre de messes annuelles; mais par suite de la dépréciation dans la valeur des espèces monnayées, ledit nombre se trouve aujourd'hui réduit à quatre.

H. DE CHARENCEY.

Le Jardin de ma Tante.

(JEU.)

La société disposée en cercle, la personne qui connaît et qui conduit le jeu, propose aux assistants de répéter, chacun tour à tour, le discours qu'elle va faire

en le coupant de phrase en phrase, et il est convenu que les personnes qui se tromperont, ou qui mettront un mot l'un pour l'autre, donneront un gage.

Le maître du jeu commence donc et prononce distinctement ce qui suit :

— Je viens du jardin de ma tante ; peste ! le beau jardin que le jardin de ma tante ! dans le jardin de ma tante, il y a quatre coins.

Celui qui est à droite répète la phrase mot à mot ; si par hasard sa mémoire est en défaut, il donne un gage et cède son tour à celui qui le suit à droite, sans qu'il lui soit permis de se reprendre. Lorsque la phrase a fait le tour du cercle, le conducteur du jeu reprend la phrase entière et ajoute :

Dans le premier coin
Se trouve un jasmin ;
Je vous aime sans fin.

L'épreuve ayant été subie comme la première fois, il reprend toute la phrase et continue :

Dans le second coin
Se trouve une rose,

Je voudrais bien vous embrasser,
Mais je n'ose.

Au troisième tour, il dit :

Dans le troisième coin
Se trouve un bel oeillet ;
Dites-moi votre secret.

En cet endroit du jeu, chacun des joueurs se penche à l'oreille de son voisin à gauche, et lui confie un secret quelconque.

Au quatrième tour, la personne qui a commencé, reprend sa phrase entière et ajoute pour la finir :

Dans le quatrième coin
Se trouve un beau pavot ;
Ce que vous m'avez dit tout bas,
Répétez-le tout haut.

Voilà le moment critique et le plus amusant du jeu ; car il faut que chacun découvre le secret qu'il a confié ; ce qui embarrasse quelquefois ceux qui ne se sont pas méfiés du tour, et la société s'amuse également et des secrets qui n'ont pas de sens ou présentent un sens ridicule ou comique, et des secrets qui n'ont que trop de sens.

AIR DE LA CHANSON DE LA BERGÈRE RÉSIGNÉE.

Andantino.

Bergère en gardant sès mou . tons, Bergère en gardant ses mou .
- tons Sur la verte fou - gè - re Lan li . re . la Sur la verte fou gè - re Lon . la.

CHANSON.

La Bergère résignée.

(Danse bretonne appelée Tour.)

Bergère en gardant ses moutons,
Bergère en gardant ses moutons,
Sur la verte fougère
Lan lire la,
Sur la verte fougère
Lon la.

Le fils du roi l'entend chanter,
Le fils du roi l'entend chanter,
Du palais de son père
Lan lire la,
Du palais de son père
Lon la.

Valet, bridez-moi mon cheval,
Valet, bridez-moi mon cheval,
Que j'aïlle voir qui chante
Lan lire la,
Que j'aïlle voir qui chante
Lon la.

Quand il fut au milieu des bois,
Quand il fut au milieu des bois,
La bergère ne chantait plus
Lan lire la,
La bergère ne chantait plus
Lon la.

Bergère, apprends-moi ta chanson,
Bergère, apprends-moi ta chanson,
Cell[e] qu[e] tu disais y-a-t-une heure
Lan lire la,
Cell[e] qu[e] tu disais y-a-t-une heure
Lon la.

Comment, monsieur, je chanterais,
Comment, monsieur, je chanterais,
Moi, qui suis en tristesse
Lan lire la,
Moi, qui suis en tristesse
Lon la.

Pour trois petits frères que j'ai
Pour trois petits frères que j'ai
Sur la mer qui naviguent
Lan lire la,
Sur la mer qui naviguent
Lon la.

Si mes trois frères revenaient,
Si mes trois frères revenaient,
Je serais demoiselle
Lan lire la,
Je serais demoiselle
Lon la.

Si mes trois frères ne reviennent pas,
Si mes trois frères ne reviennent pas,
Je resterai bergère
Lan lire la,
Je resterai bergère
Lon la.

Bergère en gardant ses moutons
Bergère en gardant ses moutons
Sur la verte fougère
Lan lire la,
Sur la verte fougère
Lon la.

E. R.

DICTONS GÉOGRAPHIQUES.

Chartres sans pain,
Orléans sans vin,
Paris sans science,
Adieu la France!
Amédée HAUVETTE-BESNAULT.

Lozère
Pays de misère.
E. R.

FORMULETTES.

(CANTON DE GREUILLY, CALVADOS.)

Les paysannes chantent en chauffant leur enfant devant la cheminée.

Chauffons! chauffons!
Ma commère Jeanneton,
Prête-moi ton faucillon
Pour couper une épinette
Pour chauffer ma petite fillette.
Albert LAROCHE,
Élève du collège Chaptal, à Paris.

FORMULETTE DE SEINE-ET-MARNE.

Dans le bois de Notre-Dame
Notre-Dame est accouchée
D'un petit enfant doré.
Qui est-ce qui sera le parrain?
Ce sera un brin de foin.
Qui est-ce qui sera la marraine?
Ce sera un brin d'avouène.

Qui est-ce qui sera le curé?
Ce sera un vieux panier.
Qui est-ce qui sera l'enfant d'chœur?
Ce sera un petit pot d'heure.
Qui est-ce qui sera le maître d'école?
Ce sera une poire molle.
Qui est-ce qui sera le bedeau?
Ce sera un vieux tonneau.
E. R.

Formulettes scolaires.

(FRANCE.)

Les écoliers écrivent sur leurs livres :

Aspice *Pierrot pendu*
Qui hunc librum *n'a pas rendu*
Si hunc librum reddidisset
Pierrot pendu non fuisset.

(Suit le portrait de Pierrot suspendu à une potence.)

VARIANTE ITALIENNE.

Aspice *Pierino impeso*
Qui hunc librum *non ha reso*;
Si hunc librum reddidisset
Pierino appeso non fuisset.
(Imbriani, La Novellaja Fiorentina, ristampa accresciuta..... Livorno, Vigo, 1877, p. XIV.)

J'ai trouvé, écrit par un écolier en 1875, sur la couverture d'un Cicéron relié avec un vieux parchemin, la formulette suivante :

Si reperias dans ton chemin
Hunc librum par aventure,
Redde mihi la couverture
Quae facta est de parchemin.
E. R.

Paroles d'élimination au jeu.

(PAYS MESSIN).

Un deux trois
De bois
Quatre cinq six
De bique;
Le roi vous demande
Pour aller en France
Pour manger du pain béni
De la main de Jésus-Christ
Pimpon d'or
A la violette
Prends ton siau (1).
Et va-t-en z'à l'eau.
E. R.

(1) Seau.

Article d'auteur

Mythologie des Regulus

(Yves Messmer, Société d'Archéologie, d'Histoire et de
Mythologie des °Plateaux de Séquanie, yves@messmer.fr)

Cette recherche a été réalisée pour les Rencontres Interrégionales de Mythologie de Senlis les 29-30 mars 2003 sous le patronage de saint Rieul. Elle part de la relation entre Regulus-Rieul, la pluie et les grenouilles et nous amène, de proche en proche à la dent de Clovis, aux cornes d'Amon, au basilic et au bâton-serpent, pour aboutir au cerf des forêts de Senlis. D'autres informations sur <http://www.ornans.org>. Univers Mélusine

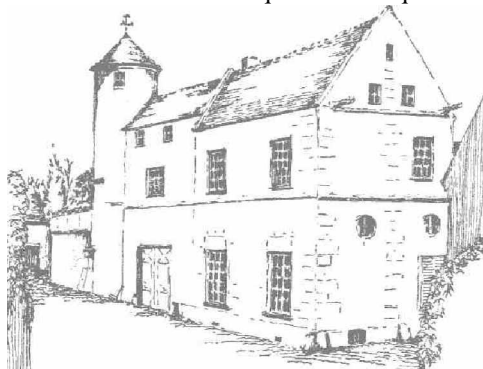
Dans l'histoire, le premier nom de l'anthroponyme *Regulus* apparaît lors de la relation de la première guerre punique, sous la plume de divers auteurs tels Cicéron (*Off.* 3, 99 ; *Fin.*, 2, 65) ou Sénèque (*Providence*, 4, 5). Il désigne le consul *Marcus*¹ *Attilius Regulus*, très longtemps victorieux de Carthage dont la pauvreté était telle que sa famille était prise en charge par l'Etat. Sa notoriété est due au fait que fait prisonnier, *Regulus*, chargé d'un échange de prisonniers avec Rome, engagea sa « *fides* » et retourna à *Carthage*, comme il était convenu. Là il fut littéralement martyrisé, enfermé dans un tonneau plein de « clous » qui « roula » comme la « roue de l'orage » le long des pentes de Carthage, mais Cicéron souligne davantage un thème mythologique lié à son nom : il fut précédemment attaché à une colonne (donc une sorte de *regula* !), les paupières arrachées afin que ses yeux fussent brûlés par le soleil. Nous avons affaire manifestement à des rites antiques où la « roue de feu » solaire ou orageuse et les yeux « perçants » sont une référence et nous sommes dans le vrai. Il nous faut pour cela revenir au stationnement des troupes romaines à *Clipéa* (*Kélibia*), dans le *Cap Bon* actuel, port important d'où l'on aperçoit l'île italienne de *Pantelleria* et qui devait servir de base à la flotte romaine. Là *Regulus* avait reçu une ambassade « libyenne » venue le solliciter pour détruire la puissance de *Carthage*.

La référence à la « Libye » et donc au pays d'*Apollon* « Loup »² et de *Κυρηνη*, *Cirénée*, mère d'*Aristée*, dont le nom est lié à *κυριος*, *kyrios* « expression de la souveraineté-maitre », voire à *κυρισσω*, *kurissô* « frapper avec ses cornes (racine *ker-) et par étymologie populaire (?) à *κυρινος - *Quirinus* par l'intermédiaire de *κυρηναιος*, *kurénaios* « de Cyrène » ou « Royal »³ est essentielle et pourtant n'a absolument pas été comprise par les mythographes et mythologues jusqu'à nos jours.

Regulus était en effet très attentif à tout ce qui touche aux signes du destin. Un jour il s'était approché du *Macar*, fleuve habituellement sec, mais grossi par les « pluies des orages » ; il tua sur la berge, où devait certainement chanter la république des grenouilles, un énorme serpent, un python ou boa, en un mot un *basiliskos* ou un « *regulus* » et il envoya sa peau à Rome : « les oracles Libyens (et pour cause nous verrons que le « *regulus* » est « libyen »), écrit-il au sénat, assurent que le vainqueur de ce monstre sera le **maître** de l'Afrique ».

Regulus était donc sûr de son destin à savoir assurer, au service de Rome, la *kuros*-souveraineté sur le « royaume » de Carthage. C'était là donc en réalité l'explication de sa parole jurée et de son retour à Carthage. Il croyait encore à son destin futur (en réalité, il mourut dans un naufrage, par une nuit d'orage et ne regagna donc jamais son domaine de *Pupinum*) qui se concrétisa par l'aveuglement des yeux perçants du *regulus* !

L'histoire ou la légende de *Regulus* souligne donc les liens qui existent entre les civilisations du nord de l'Afrique et les civilisations de l'Europe, liens que nous allons retrouver systématiquement ; Jules César l'avait déjà compris lui qui avait pris un *Livineius Regulus* comme lieutenant dans la campagne d'Afrique et un Τροχιλος, *Valerius « Troucillus »*, un « roitelet » ou une « roue de l'orage » pour la *Guerre des Gaules* ! Bizarrement, *Livineius Regulus* porte le même nom que *Livianus*, successeur de *Saint Rieul*, qui accueille *Clovis* lors de la *latvio* des reliques de l'Evêque⁴.



Chantrerie Saint-Rieul, lieu des Rencontres mythologiques de 2003, voisine de l'ancienne église Saint-Rieul (1^{er} évêque de Senlis, mort vers 260, fête le 30 mars)

1.0 SAINT REGULUS-RIEUL DE SENLIS

En tout premier lieu, il s'agit donc, pour expliciter le maximum de documents mythologiques, de donner une traduction au nom de *Regulus* qui fait apparemment référence à une racine ou des racines **reg-*, voire **rek-*, comportant des sens très variés, mais souvent complémentaires, dont le plus important est la référence à la ligne « droite » : « tracer une ligne », comme la

« *regula* » latine. Ces racines sont très présentes dans le monde indo-européen avec leurs dérivés ou leurs équivalences, sinon comment expliquer le toponyme *Rueil*, composé à partir de *rigo-* ou de *roto-*, *rato-* (« roue ») ou comprendre le toponyme de *Regensburg*, « château au confluent de la *Regen* et du *Danube*⁵ », traduction de *Castrum Regina*, équivalent de *Radasbona*, *Ratisbona* (la *Regen* prend effectivement sa source à *Regen* <**reg-* couler, arroser »). Jules Pokorny rattache sémantiquement cette racine **2reg-* à la précédente « droite ligne », sans l'expliquer⁶.

Cette racine a donné la « pluie » en germanique : « *Regen* ». Personne n'a pensé que l'eau de la pluie tombe obligatoirement en ligne droite, « *recto*, verticalement » notamment pendant que la « roue » de l'orage de *Zeus-Jupiter-Taranis* roule dans les cieux d'où jaillissent ces « hallebardes », ces lances toutes droites, appelées en latin *curis* ! A-t-on mis l'orage de *Taranis*, sa roue et ses lances liquides, ses « *regulae* » liquides, en relation avec les « grenouilles » ? Les a-t-on mis en relation avec les sorties des animaux, notamment des chevreuils et des cerfs, car la pluie interdit toute poursuite des chasseurs et surtout de leurs chiens ! Paradoxalement les oiseaux n'ont pas envie de sortir et de voler. Quelle attitude adopte alors le « roitelet » ? Et le « serpent-basilic » quand il voit les grenouilles coasser à demander un « roi », qui ne soit pas une planche « rigide » ?

Le mot est donné : « basilic ». Que ce soit en grec ou en latin, et donc pourquoi pas en gaulois, le thème du « roi » s'est élargi dans son champ lexical et dans son champ sémantique, jusqu'à souligner le parfum envoûtant de la plante *basilic* dans le baume « royal » perse, pour désigner tout d'abord le « roi » d'un « petit » royaume, puis un « petit » roi, ou plutôt un futur roi, à partir de la notion de transmission de « *pater* » à « *filius* ». Nous rejoignons alors le thème « galate » devenu un surnom de *Φιλοπατωρ*, *Philopatôr*⁷ et surtout le thème plus antique de la filiation « illustre » du « *πατηρ*, *pater* », « père-fondateur d'une « base » dynastique », pour les futurs « *basileus* » et « *basiliskos* » que nous allons retrouver avec *Saint André*, devenu « Patron » de l'*Ecosse* grâce à son *πρεσβυς*, « *presbus* » gardien-prêtre « vénérable » de *Patras*, *Saint Regulus* (le nom de *πρεσβυς*, *presbus* en grec désignant aussi le « roitelet », y compris l'oiseau !). Cette filiation illustre sera mise en évidence par le nom de *Πατροκλης*, *Saint Patrocle*, *presbus* devenu évêque d'*Arles*, promoteur du culte au « père-nourricier » *Saint Trophime*, « père spirituel » de son successeur *Saint Regulus-Rieul* qui viendra à *Senlis*. *Patrocle*, « Celui qui est rendu illustre par le père », le compagnon, le « *philos* » d'*Achille*, *basileus* ou *anax*⁸ des *Myrmidons*, est « illustre » à cause d'un « père », mais par forcément le sien...

L'épithète de « *trophimos-nourricier* » trouve une équivalence dans celui d'*euphorbos*, qui est le nom donné à la plante « anti-*basiliskos-regulus* »,

antiserpent. On connaît un *Euphorbos*, fils de *Panthoos*, le prêtre-gardien, le « *presbus* » d'*Apollon de Delphes*, chez les Grecs : selon Gallien *Euphorbos*, sorte de « dauphin » en quelque sorte, blessa *Patrocle* et fut tué ensuite par *Ménélas*. *Pythagore*, au nom évocateur du « serpent » *Python* descendait d'*Euphorbos*. Nous aborderons donc un autre sens du *regulus* lié particulièrement au « serpent » et aux symboles qu'il représente, à commencer, pourquoi pas, par une de ses nourritures préférées la « grenouille »⁹.

1.1. Les grenouilles de Rully

... Suivant une tradition, les premiers missionnaires qui convertirent les Gaules vinrent de Rome au milieu du 3^{ème} siècle sous l'empereur Dèce. Trophime évangélisa la ville d'Arles, y fonda une Eglise dont il fut le premier titulaire, et eut pour premier successeur Rieul (*Regulus*). Une nouvelle troupe de missionnaires partit de Rome sous Dioclétien ; parmi eux se trouvaient Lucien de Beauvais, Quentin, etc. Rieul se joignit à eux quand ils passèrent à Arles, vint dans le nord de la Gaule, évangélisa la ville de Senlis dont il fut évêque. Il mourut après un épiscopat de trente années, fut inhumé dans l'église des Saints-Pierre-et-Paul. Des miracles illustrèrent son tombeau et un culte public fut rendu à sa mémoire.

Ceux qui rattachent saint Rieul au 1^{er} siècle ont dit : Rieul d'origine grecque fit un voyage en Judée ; il y rencontra l'apôtre saint Jean qui le convertit. Envoyé dans les Gaules par le pape saint Clément, il travailla à la conversion des habitants d'Arles. Quand une vision céleste lui eut appris le martyre de Saint Denis, il fut porté par son zèle à se rendre dans le nord de la Gaule. Il vint rassurer les fidèles de Paris, effrayés de la persécution qui venait de leur enlever leur évêque, puis se rendit à Senlis où des miracles lui permirent d'implanter la foi dans les âmes. Après le martyre de Lucien à Beauvais, on le vit encore dans cette ville pour raffermir les chrétiens et leur donner un nouvel évêque. Les miracles se multipliaient sous ses pas ; on raconte que, dans une visite au village de Rully, la foule accourue pour l'entendre ne pouvant pénétrer dans l'église, resta au dehors et le missionnaire prêcha en plein air. Mais le coassement des grenouilles empêchaient d'entendre ses paroles, il imposa silence à ces batraciens et put continuer sa prédication. Dans ces conditions le missionnaire dut vivre jusqu'à un âge avancé avant d'aller recevoir au ciel sa récompense.

Le culte rendu à saint Rieul est très ancien. Lorsque Clovis, après son baptême, visita successivement les sanctuaires de son royaume, le renom de saint Rieul le conduisit à Senlis ; il se fit raconter l'histoire et les miracles du saint, il voulut qu'on lui ouvrit son tombeau et qu'on lui donnât de ses reliques. L'évêque, probablement Livianus, s'opposa avec énergie à la demande du roi qu'il considérait comme une profanation. Le roi insista, la tombe fut ouverte, un parfum céleste s'en exhala : l'évêque enleva une dent, et de la bouche dont le temps avait rongé les chairs, s'échappa un flot de sang. Le roi prit la relique, mais bouleversé par le prodige dont il était témoin, négligea de vénérer le précieux dépôt. Il ne put retrouver son chemin et les évêques lui firent comprendre que, pour faire cesser l'hallucination, il devait restituer la précieuse relique au tombeau du saint et faire à la basilique des dons qui permettraient de la reconstruire. Le roi se conforma à ces conseils et put retrouver les portes de la ville.

On peut supposer que le culte de saint Rieul était publiquement établi quand on commença à écrire ses Actes (au X^e ou XI^e siècle). Quand, sous Charles le Chauve, Usuard mit le nom de Rieul au 30 mars dans son martyrologe, la fête se célébrait sans doute à cette date. D'autres documents cependant indiquent la fête au 23 ou 24 avril. Le martyrologe romain, qui a suivi Usuard, suppose que Rieul mourut à Senlis, mais fut seulement évêque d'Arles...¹⁰

Les éléments mythologiques principaux sont en place, ou se laissent deviner : la filiation de *Saint Jean* par exemple ; en effet, l'apôtre, dans l'iconographie est représenté avec un calice d'où déborde un « regulus », symbole d'un poison absorbé (lire la Légende Dorée) ensuite sont affirmés les liens entre *Arelate* et *Ratomagus*, mais aussi l'élément aquatique avec les grenouilles qui transpose des mythologies anciennes ; le thème de la dent aussi, arrachée par un « Roi », sorte de *Persée* et pas n'importe laquelle : *Clovis*, le même qui sera baptisé par *Saint Rémi* à *Reims*, où est fêté, au moment de la traversée de l'eau par le cerf chassé, symbole du baptême, un autre *Saint Regulus* qui eut de surcroît un successeur au nom évocateur par sa même racine : *Rigobert* !

Un élément à ne pas négliger, c'est le lien entre la dent et celle acérée de l'habitant, architecte-constructeur du plus beau « labyrinthe » du monde, le « Blaireau » (cf. τροχος, *trochos* « roue, course, blaireau ») ; cette « dent » se comporte comme une « hache »¹¹ (λαβρυς, *labrus* en grec), symbole justement du « labyrinthe » de Δαίδαλος, *Dédale* (racine *del- « entailler, hache », cf. la « *dolabra*-doloire ») chez *Minos*.

Pour comprendre le lien entre le « blaireau » et le *regulus*, il nous faudra en référer, dans une autre étude consacrée au « labyrinthe », à l'image du « Roitelet » qui veut dépasser l'Aigle, tout simplement à *Icare*, le fils de *Dédale* ! *Icare* était donc un « troglodyte », un tout petit oiseau, qui se cache, comme le serpent, le roitelet et... le blaireau, dans les entrailles de la terre !

Reims, la cité des « Rois » consacrés, était donc marquée dès l'époque de *Clovis*. *Saint Regulus* eut un fils appelé *Gédéon* qui le rejoignit dans le monastère d'*Hautvillers* ; or le 1^{er} septembre, le même jour que la fête de *Saint Regulus de Piombino* dont on ne sait malheureusement rien, la fête de *Saint Aegidius-Aegithus* le « roitelet », la fête des *Saints Sinice* et *Xyste*, premiers évêques de la ville des « Rois, *Saint Gédéon*, « Celui qui détruit » *Baal* de l'Ancien Testament, est lui aussi vénéré. *Gédéon* était un Juge des Hébreux qui refusa la « royauté » ; mais il est surtout célèbre par sa « Toison » et le miracle de la « rosée », qui deviendra un symbole dans l'iconographie du M.A. Nous verrons les liens qui existent entre la « Toison » et les Cornes d'*Amon*, à la recherche de l'eau dans le désert, symboles des *regulus* pétrifiés.

L'évocation de la Bible nous conduira à établir continuellement des ponts, notamment à propos du « serpent » entre les mythologies indo-européennes et les récits sémitiques ou bibliques, comme pour *Danaé* : une *Sainte Regula*, un *Saint Félix*, apôtres de *Turicum-Zurich*, accompagneront la *Légion de Thèbes* et *Saint Maurice*, de la vallée du *Nil*, là où *Moïse* et *Aaron* firent pleuvoir des « grenouilles »...

Regulus à Rully, *Regula*¹² à Turicum sont liés à la « roue » de l'orage de *Jupiter* et aux « grenouilles ». Le nom latin de la « grenouille » étant *rana*, mot formé à partir de la racine *rek- ou *reg-¹³, le problème est posé d'une confusion possible de *regulus* et *regula* avec un nom celtique de la grenouille, étant donné que cette racine donne le latin *ragere* « crier, hurler » en gallois *rhegem* « caille » (<*rakina), en vieux haut allemand *ruohelen*, *rüehelen* « râler », ce qui nous conduit directement au nom, influencé peut-être par le germanique, de Rully...

La mythologie grecque rapporte deux légendes qui concernent les grenouilles. L'une relate l'histoire de bergers lyciens qui veulent empêcher *Léto* de laver ses nouveaux-nés, *Apollon* et *Artémis*, à l'eau d'un étang proche de l'accouchement : nous venons de voir les liens directs de l'armoise maritime, *herba regia*, avec l'accouchement ; quant à *Apollon*, nous connaissons ces liens avec le *Python* et donc le « serpent » mangeur de grenouilles. C'est certainement à partir d'*Apollon* « Lycien » qu'il faudra rechercher des liens entre le pays de *Cyrénée* et le *basiliskos* dans lequel il résidait¹⁴.

L'autre a pour héros malheureux le fils d'*Achille* et d'*Hélène*, *Euphorion*, être surnaturel, une sorte d'*angelos* pourvu d'ailes, né dans l'île des *Bienheureux*, comme par hasard à l'embouchure du *Danube* ; mais il refusait l'amour que *Zeus* lui portait et s'enfuit ; rejoint dans l'île de *Mélos*, il fut foudroyé par le dieu en colère et les Nymphes qui l'enterrèrent furent transformées en « grenouilles ».



Saint-Rieul : statue de la cathédrale. Et : tableau de Thomas Couture au musée de Senlis

Il existe bien un lien entre les grenouilles et l'orage et par conséquent le « Père des dieux ».

1.2. Les grenouilles et la roue

On peut donc penser qu'un lien existait aussi entre les grenouilles et la « roue » celte de *Taranis*. Peut-être même aussi avec la « roue » de la déesse *Cantismerta*, qui apparaîtrait sur une mosaïque de *Saint-Romain-en-Gal*¹⁵

... Pour nous permettre de connaître à des signes certains les chaleurs et les pluies et les vents qui poussent devant eux les frimas, le Père <des dieux> (*Pater statuit*) a lui-même établi quels avertissements donneraient les phases mensuelles de la lune, quel signe annoncerait la chute des autans, quel pronostic souvent observé inciterait les cultivateurs à tenir leurs troupeaux plus près des étables.

Et d'abord, quand les vents se lèvent, les flots de l'océan s'agitent et commencent à se gonfler, et un craquement sec se fait entendre sur le sommet des monts... C'est alors que les mouettes reviennent du large à tire d'aile et jettent leurs cris jusqu'aux rivages, c'est alors que les foulques marines s'ébattent à terre, que le héron abandonne ses marais familiers et survole la haute nuée... [...]

... Mais quand la foudre tombe de la région du farouche Borée, et que tonne la demeure d'Eurus et de Zéphyr, toutes les campagnes baignent dans l'eau des rigoles remplies et tout navigateur en mer cargue ses voiles trempées. Jamais le grain n'a causé de dommage sans qu'on fût averti : quand il monte, les grues l'ont déjà fui des hauteurs de l'air dans le fond des vallées, ou la génisse levant les yeux au ciel a humé la brise de ses larges naseaux, ou l'hirondelle crierde a voltigé autour des étangs, et les grenouilles, dans la vase, ont chanté leur vieille complainte (*et ueterem in limo ranae cecinere querellam*)...¹⁶

Le nom d'*Euphorion* évoque tout à fait la « grenouille porteuse de félicité » et donc l'association de *Saint Félix* et *Sainte Regula* dans la *Wasserkirche* de *Turicum-Zurich* ; en effet il signifie « qui conduit à bon port, porteur de fruits » et la légende de *Saint Paul Serge* dans les marais de *Narbonna*, si proches dans leur configuration de l'embouchure du *Rhodanum*, de la *Camargue* et de la région d'*Arelate* est là pour confirmer le thème de la « félicité » portée par *Euphorion*¹⁷ :

1.3. La grenouille de Saint Paul-Serge

... L'étang de Saint-Paul

Dans le marais, auprès des vignes, une stèle – peut-être l'autel d'une chapelle ancienne – porte, dit-on, l'empreinte des pas et du bâton de Saint Paul-Serge venu de Rome pour évangéliser la Gaule Narbonnaise. Une croix commémorative surmonte cette stèle ; elle porte la date de 1815.

Pourquoi ici, ce petit monument dédié à Saint Paul ?

En voici la légende : Au III^e siècle, Saint Paul, l'un des sept évêques envoyés de Rome pour évangéliser la Gaule, était allé prêcher au bord de l'étang de Bages. Au lieu de l'écouter, les pêcheurs se moquèrent de lui et voulurent le jeter à l'eau lorsqu'un jeune homme s'étant approché, lui dit en désignant un bloc de marbre : « Prouve-nous qui tu es. Fabrique-toi un bateau et sauve-toi ».

Sans hésiter, Paul-Serge tailla dans le marbre une barque qui devint si légère qu'elle flotta. Paul embarqua, mais comme il ne savait pas naviguer, il n'osa gagner le large. Les pêcheurs ricanaient quand soudain une grenouille sauta dans la barque : « Voilà ton timonier », coassa-t-elle en saisissant le gouvernail et elle conduisit Paul-Serge de l'autre côté de l'étang où elle accosta dans l'anse baptisée depuis l'*anse de Saint-Paul*, où nous nous trouvons actuellement devant la stèle.

Il faut ajouter que ce petit batracien était une grande dame romaine, Danaïde qui, convertie au christianisme avait refusé d'épouser Justinien, un païen, afin de ne pas abjurer sa religion nouvelle. Dénoncée comme chrétienne, elle fut condamnée à mort et précipitée dans les flots où elle prit la forme d'une grenouille...¹⁸

A partir d'une racine initiale **re-*, *-rei-*, une racine **ret-* « râler, crier »¹⁹ accompagne la racine **rek-* ou **reg-*, nous signale Jules Pokorny ; elle conduit au moyen haut allemand *rüeden*, *ruod-* « bruire ou expression du cri et des râles » ; nous pouvons alors nous pencher à la fois sur le nom de *Ratis* attribué à la ville actuelle des *Saintes-Maries-de-la-Mer* qui accueille à « bon port » la « barque », le « radeau » (*ratis* en latin) des Saintes venues de Palestine et sur celui de l'actuelle *Ratisbonne-Radasbona*, en allemand *Regensburg*, situé au confluent de la rivière « *Regen* »...

Nous posons alors la question du nom de *Ratumagus-Senlis* qui accueille *Saint Regulus* venu justement de la *Camargue*...

Cependant il ne faudrait pas pour autant définir *Paulus Sergius* par une « grenouille », car c'est elle qui le sauve, comme elle sauverait un animal qui est obligé de se jeter, par désarroi, dans l'eau : une glose d'Hésychius²⁰ précise que *σέργοι*, *sergoi* signifie *ελαφοι*, *elaphoi* « cerfs » ; le cerf aux abois en effet traverse l'eau pour égarer les chiens qui le pourchassent. Mais il périra noyé s'il ne peut pas sortir. La « traversée de l'eau » est donc synonyme soit de résurrection, soit de mort, selon le fait que l'animal, même le batracien ou l'homme, trouve soit une « planche de salut », comme la planche pacifique de la fable est envoyée par « Jupin » aux grenouilles qui voulaient un « roi » et eurent ensuite un héron, soit accède sans dommage à l'autre rive. C'est le principe développé par le martyr soit de *Saint Genies d'Arles*²¹ qui traverse le Rhône, soit de *Saint Genies*, l'acteur de Rome qui singea au départ le baptême (fête le 25 août).

Paulus Sergius signifie alors « petit cerf, faon » et équivaut donc à *Aegidius*, *Saint Gilles* qui débarque justement en *Camargue*... *Saint Gilles* est fêté le même jour qu'un *Saint Regulus* et *Saint Regulus de Reims* est fêté le 3 septembre, jour de la fête de *Saint Mansuetus (Mansuy)* premier évêque de *Toul* qui ressuscite *Regulus* tombé dans la Moselle : un *Mansuetus* est troisième évêque de *Senlis*.

Une racine proche de **re(i)-* « crier, râler », la racine **rei-*, **roi-*, « tacher » conduit à **roiko-* et à l'expression du « chevreuil » en germanique, vha. *Reh* et de la « chevette » en nha. *Ricke*. Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser du lien du cerf ou du chevreuil avec les *Regulus*...

Il existe un *Saint Serge* associé à un *Saint Bacchus*, fêté le 7 octobre, au lever de la « Couronne », la veille de la fête de *Sainte Triduana*, compagne de *Saint Régulus d'Ecosse*, or la légende de *Saint Paul-Serge* se déroule dans l'étang de *Bages*... *Bages*²² est *Baiae* en 782, comme la ville d'eau de *Baiès* près de *Naples*, puis *Bajas* en 966, or *baia* est un mot grec, chez Strabon, qui signifie « nourrice » ou « grand-mère » : *Bacchus-Dionysos* est le symbole du « nourrisson » par excellence « deux fois né » et *Naxos*, l'île où il recueille *Ariane*, est l'île de ses nourrices *Hyades*.

1.4. Les grenouilles de Sériphos

La *Danaïde* romaine est certainement *Danaé*, descendante par *Acrisios* de la *Danaïde Hypermestre* de la mythologie grecque, *Danaé* qui exposée avec son fils *Persée* dans un coffre est effectivement jetée à la mer et, protégée par Zeus, recueillie par le pêcheur *Dictys* (= « filet »²³) dans l'île de *Sériphos* ; or nous dit Pline, à la suite des auteurs grecs, tel Hérodote, une légende de l'île indiquait que les grenouilles y étaient silencieuses !

Une version latine de la légende indiquait que *Danaé* et *Persée* avaient abouti dans le *Latium*. *Danaé* avait épousé *Pilumnus* et fondé *Ardée*, la ville du « héron » (*ardea* en latin), mangeur de grenouilles.

Σερίφος γραις, *seriphos graus* signifie « vieille fille, mante religieuse, sauterelle, cigale²⁴ ». Deux de ces mots se rapprochent des petites grenouilles vertes sauteuses... L'opposition avec le thème développé par la μαντις, *mantis* (μαντις γραις, *mantis graus* « prophétesse ») est remarquable.

Nous sommes en présence de deux thèmes de la mythologie grecque. *Sériphos* fait partie du premier. C'est depuis cette île où il a été élevé que *Persée*, fils de *Danaé*, à la demande du « tyrannos » ou « basiliskos-regulus » *Polydektès*, frère de *Diktys*, s'en va affronter la *Gorgone Meduse* ; auparavant il s'est emparé de l'œil que s'échangent mutuellement les « trois » sœurs des Gorgones, les *Grées*, les « Vieilles », avec aussi leur unique « dent » (« dent » que nous retrouvons avec la légende de *Clovis* visitant les reliques de *Saint Regulus*).

Cette « dent » pour « trois vieilles » peut se retrouver dans la légende de *Sainte Triduana*, compagne venue de *Patras* en Achaïe jusque chez les *Scots*, avec *Saint Regulus*, gardien des reliques de *Saint André* dont le nom se traduit littéralement par « Trois Jours » mais qui évoque aussi par homophonie le « trident » de *Poséidon* et surtout « Trois vieilles femmes » **Tridu-ana* !

Sainte Triduana est fêtée le 8 octobre, jour d'une fête de translation de *Sainte Prothaise* ou *Pro-thasie*, « Celle qui est placée devant », martyre de *Senlis*, au nom évocateur très exactement à la fois de la « première »²⁵ dent et de la « dent de remplacement ». Cette date commune n'est pas un hasard. La véritable fête (ancienne) de *Sainte Prothaise* est au 20 mai, au lever des *Gémeaux*, un mois avant la fête des *Gémeaux de Milan* (19 juin)²⁶. Nous rapprocherons donc le nom du « premier jumeau-né » « placé en avant ».

2.0. LES CORNES D'AMON

2.1. Les yeux de Sainte Triduana et les Serpents de Sainte Keyne

Ce 8 octobre, au lever héliaque de la « Couronne d'Ariane », voit aussi la fête de *Sainte Libaire* de Grand, vierge désirée par l'« empereur » *Julien l'Apostat*, de *Sainte Brigitte*²⁷, *principissa* en Suède, fondatrice de l'ordre de Saint-Sauveur selon la *Regula Salvatoris*, de *Sainte Ragenfrède* (*Rainfroye*), abbesse de l'abbaye de *Denain*, fille de l'abbesse fondatrice, *Sainte Reine* !

Voyons la vie de *Sainte Triduana* :

... Le bréviaire d'Aberdeen, dans sa partie estivale (prop. 122-123), nous donne sa légende, sans valeur historique. Elle aurait accompagné en Ecosse Saint Regulus, dont il sera question le 17 octobre. Un « tyran » s'éprit d'elle, et lui dépêcha des ambassadeurs pour lui dire qu'il brûlait pour ses yeux, et mourrait si elle se montrait cruelle. La vierge répondit qu'il aurait satisfaction. Elle sortit un instant, et reparut avec ses deux yeux enfilés dans une aiguille. Le prince admira fort le courage de Triduana, qui mourut après une sainte vie. Défunte, elle rendit la vue à une femme et à une fillette aveugles. On hésite entre le VI^e et le IX^e siècle pour situer la sainte. Le *Book of Saints* compilé à Ramsgate (1947, p. 580), indique comme variantes de son nom *Tredwall*, *Trallen*. Il y a des traces de son culte (*Acta Sanct.*, 8 octobre, t. IV, 1780, p. 280-281 ; *triduanus*, en latin, signifie « qui dure trois jours »)...²⁸

La *Vie des Saints* de l'abbé Godescard a eu le mérite de jumeler la fête de *Sainte Triduana* avec celle de *Sainte Keyne* ; la vie de cette « vierge » l'explique et nous permet de comprendre enfin pourquoi le « bélier » est lié au « serpent » par la « tête ». Bien qu'il ait mis en évidence la destruction des basilicues avec les fossiles appelées « ammonites » ou « corne d'Amon », ce qui permet d'expliquer des mythologies chrétiennes certainement antiques à l'origine, non seulement du pays de *Toul* en Lorraine²⁹, mais aussi d'autres régions, nous prendrons la Vie plus complète des Pères Bénédictins :



Reliquaire de saint Rieul (cathédrale de Senlis)

La légende attribuée au roi Brychan Brycheiniog tantôt douze fils et douze filles, tous saints, tantôt vingt-quatre filles et huit fils, tous saints aussi naturellement. Keyne est une des plus célèbres et elle a même sa légende personnelle, légende d'ailleurs tardive qu'on ne trouve que dans le légendier dit de Capgrave, en réalité de Jean de Tynemouth (mort vers 1349) (*Bibl. hag. lat.*, n. 4653). « Avant sa naissance sa mère eut des visions : tantôt elle voyait son sein plein de myrrhe et de baume, tantôt elle mettait au monde une colombe blanche comme la neige : sa fille Keyne fut très belle et la grâce apparaissait sur son visage comme la neige ou comme l'éclat du soleil. Beaucoup de nobles la demandèrent en mariage ; elle refusa et voua à Dieu sa virginité. On l'appela pour cette raison Keynwiri, c'est-à-dire Keyne la vierge. Pour vivre en solitaire, elle traversa la Severn, repéra un lieu désert et demanda au roi de s'y établir. Le roi rit beaucoup, parce qu'il y avait tellement de serpents que ni homme ni bête ne pouvait y vivre. Mais Keyne obtint par ses prières de voir les serpents se changer en pierres. Devenue célèbre, elle voyagea beaucoup, construisit de nombreux oratoires. Son neveu, saint Cadoc, la rencontra au Mont-Saint-Michel de Cornouaille et lui proposa de rentrer dans sa patrie, mais elle refusa. Un ange lui en donna l'ordre plus tard et elle s'établit au pied d'une montagne où elle fit jaillir une source miraculeuse... [...]

... Le centre du culte de Sainte Keyne était Langeinor, non loin de l'abbaye de Margam, dans le Clamorgan au sud du Pays de Galles. L'auteur de la légende de sainte Keyne était probablement un moine normand de Margam « un de ces hommes venus de loin » que sainte Keyne avait promis de protéger.

Le lieu infesté de serpents changé en pierres est Keynsham, dans le Somerset, sur l'Avon en amont de Bristol, où l'on trouve encore de nombreuses ammonites qui ont en effet l'aspect de serpents pétrifiés... [...]

... Mais n'est-il pas étrange qu'une femme ait à cette époque (V^e ou VI^e siècle) fondé tant d'églises ? Sa légende est si tardive qu'elle n'a pas grand poids et seul l'existence d'un personnage nommé Keyne est sûr : sainte Keyne ne serait-elle pas plutôt saint Keyne ? (*Act. Sanct.*, 8 octobre, t. IV, p. 275-277 ; G. H. Doble, S. Nectan, S. Keyne and the Children of Brychan in Cornwall [*Cornish Saints series*, n. 25]...³⁰)

Saint(e) Keyne ressemble étrangement à *Persée* « pétrifiant » avec la tête de la *Gorgone*. Mais le choix de la date du 8 octobre, au lever matinal de la « Couronne d'Ariane » nous conduit à évoquer *Sainte Libaire de Grand*, qui porte le nom donc de *Libera* : cela nous ramène naturellement à *Saint Denis* et à *Dionysos-Bacchus* dont le *Sacrum Libero* est à Rome au 15 octobre³¹ : nous allons voir dans quelques lignes comment *Liber* est lié à *Jupiter Amon* et à ses « cornes » !

L'insistance sur les « yeux » de *Tridwana* qui brûlent le « *tyrannos* », autre nom utilisé en grec pour traduire le « roitelet » *regulus* latin, nous conduit au thème de la fascination exercée par la Gorgone *Méduse*, à la chevelure peuplée de serpents basilics, au thème de la réflexion de son image figée dans la pierre, réflexion exercée par *Persée* dès son retour sur l'île de *Séripchos*³² où étaient « médusées » les grenouilles, au point qu'elles restaient silencieuses.

Le « tyran » brûlé, médusé par les yeux de *Tridwana* est donc tout simplement *Saint Regulus*, gardien des reliques de *Saint André* à *Patras*. Le nom latin de *regulus* est une simple traduction du grec τυραννος, *tirannos* qui désigne aussi l'oiseau « roitelet ». Immanquablement le choix du mot « tyran »³³ n'est

pas un hasard et il existe un jeu de mots à partir d'une racine **ter-* entre **Tyr-annos* (métathèse **try-annos*) et *Trid-(u)ana...* Le hasard (ou pas) fait aussi que l'autre nom du βασιλευς, *basileus* en grec est ἀναξ, *anax*, alors qu'en dorien apparaît un digamma et un ancien Φωνάξ, **uanax*.

Le génitif d'ἀναξ, *anax* est ἀνακτος, *anactos* :

... ἀναξ, -κτος : m. « sire, seigneur, maître », souvent avec la nuance de « protecteur, sauveur ». Le digamma initial de Φωνάξ est attesté dans la métrique homérique et diverses inscriptions dialectales (Schwyzer 79, 123 sqq., 680), et déjà dans les tablettes mycéniennes. *Wanaka* = Φωνάξ, avec un dat. *Wanakate* = Φωνάκτει, se lit dans les tablettes de Pylos et de Cnossos, mais toujours au singulier. Le mot dans les tablettes mycéniennes, désigne d'une part le souverain politique de l'état pylien, d'autre part un dieu du panthéon pylien, sans qu'il soit possible de choisir entre l'une et l'autre interprétation. Il sert aussi d'anthroponyme (v. Lejeune, *R. Et. Anc.*, 1962, 14). Ces données vont bien avec l'emploi du mot chez Homère. Le terme est plus souvent attesté au sg. qu'au pl. (en ce dernier emploi en parlant des dieux, p-ê. déjà les Dioscures, *Od.* 12, 290) et au sens vague de maître d'un esclave, d'un chien, d'un cheval. Au singulier la formule la plus remarquable est ἀναξ ἀνδρῶν (**anax andrôn**) « protecteur, suzerain de ses peuples » presque uniquement pour Agamemnon (cf. ποιμενι λαῶν). Les autres emplois sont vagues : « sire » comme terme de politesse, « maître », en parlant du maître de maison dans l'*Od.*, enfin comme qualificatifs de divinités (notamment Apollon) considérées comme protectrices ou préservatrices : le vieux vocatif ἀνα (généralement remplacé par ἀναξ) ne se trouve que pour Zeus dans l'*Il.* et dans l'*Hymne à Ap.* pour Apollon. Le sens propre semble impliquer l'idée de protecteur, sauveur, comme il ressort de l'étymologie d'Ἀστυναξ (*Il.*, 6, 403)... [...]

En dorien le pluriel Φωνάκες (avec un thème sans tau final) est usuel pour désigner les Dioscures sauveurs (Schwyzer, 79, etc.), avec le dérivé Φωνάκειον temple des Dioscures (ibid. 350) et Ἄνακειον (Th., etc.), aussi pl. n. Ἄνακεια fête des Dioscures... [...]. Enfin on trouve en chypriote (Schwyzer, 680) Φωνάξ au sens de « fils de roi, prince »... [...].
Etymologie inconnue. On admet que c'est un terme d'emprunt... En outre J. Puhvel, *KZ* 73, 1956, 202, en soulignant avec raison l'importance du sens de « protecteur, sauveur », pense qu'il s'agit d'un terme religieux et cherche dans cette direction une étymologie indo-européenne sans vraisemblance...³⁴

Pas si invraisemblable que ça, une étymologie indo-européenne. On peut en effet se poser certaines questions quand on compare ce qu'évoque le nom d'*anax*, *anactos* y compris à *Chypre* où il prend le sens du latin « *regulus* » et le nom du *pagus* des *Silvanectes* que J. Pokorný³⁵ rapporte, pour l'étymologie, à la racine **enek-*, **nek*, **enk-* « atteindre, arriver à ses fins, acquérir » (en grec, ἠνεκῆς, *ènekès* en composition, δι-ἠνεκῆς, δουρ-ἠνεκῆς, ποδ-ἠνεκῆς...). Les *Silvanectes* seraient « Ceux qui ont obtenu la propriété » (< **sel-* « prendre, saisir, s'emparer de »).

Et si nous avons pour Φωνάξ, (*v*)*anax* une composition en **wen-enek* ? La racine **wen-* signifie en effet la même chose : « chercher à atteindre, à conquérir » y compris en amour (cf. *Vénus* !).

Deux noms d'évêques successeurs de *Saint Regulus-Rieul* vont dans ce sens : le deuxième de la liste, *Nicenus* ou *Niketius*, le quatrième *Venustus*³⁶

Dans notre Diplôme Supérieur de Recherches : *Mythologie et Onomastique dans les Légendes de Saint Nicolas*³⁷, nous avons émis l'hypothèse, à propos du verbe allemand *bringen* et du nom de *Saint Nicolas*, patron des marins, qu'il « soutient » dans la tempête, d'une association de deux racines verbales signifiant « porter » reprenant une hypothèse proposée par certains linguistes. Nous citons le passage :

... « ... Depuis l'étude de Karl Brugmann, on analyse son étymon i-e. **brenk-* comme une séquence de deux racines signifiant « porter », **bher-* (germanique **ber-a*, latin *fer-o*, etc.) et *h₁nek-* ; ces deux racines se suppléent dans le paradigme du verbe grec *phero* dont l'aoriste *enegkon* et le parfait *enokha* sont tirés de *h₁nek-*. Une telle combinaison semble à première vue isolée : on ne connaît à date ancienne aucun exemple de ce qu'on nomme les « mots-valises » (*motel*, *kolkhoze*). Mais elle ne l'est pas si l'on y voit une variante de l'intensif... »³⁸

C'est en lisant un passage de J. Pokorny³⁹, que nous avons décidé d'approfondir ce thème :

« ... A la racine **enek-*, **nek-*, **enk-*, **nk-*, « *reichen*, *erlangen*, sentir, chercher à atteindre » und (nur Gr. Bsl. seulement en grec et balto-slave) « *tragen*, porter » ; **ONKOS*, « *Tracht*, *Anteil* », p. 317, en effet il cite : ... *dazu* Iterativum lett. *nesat*, lit. *nesiai* = lett. *nesi* m. Pl. « *Tracht* *Wasser* », lit. *nasta*, lett. *nasta* f. « *Last*, charge »... »

Ce thème du fardeau, du lest, associés à l'eau, rentre complètement dans notre analyse. Il en est de même du sens originel « sentir, chercher à atteindre » qui rejoint à la fois la quête, le désir d'aller toujours plus loin pour posséder, sens que nous retrouvons dans la racine **wen-* qui conduira aux grands navigateurs qu'étaient les *Vénètes* et dans le thème de la *Bona Fortuna* à partir de la racine **bher-* qui accompagnera la quête de l'homme vers des horizons nouveaux et la résolution de son destin.

La racine **enek-* existe bien en grec par exemple dans *δι-ηνεκης*, *di-ènèkès*, « continu, sans interruption » ou dans la reduplication *ενηνοχα*, *enènocka*, que l'on retrouve dans le parfait de *διαφέρω*, *diapherō*, « porter d'un côté et de l'autre », composé de *φέρω*, *pherō*, « porter » issu de la racine **bher-*. Naturellement la racine **enk-* donne aussi *ενεγκαι*, *enenkai* et *ενεγκειν*, *enenkein*, aoristes un et deux de *φέρω*, *pherō*.

Si *Nikolaos* a pour étymologie la racine **enek*, **nek-* « atteindre, porter », nous sommes en présence de plusieurs équivalences ...

Il est assez singulier qu'à l'époque de la soutenance de ce diplôme, nous ayons déjà souligné des liens qui existaient entre le thème de la *Bona Fortuna* et la racine **wen-*, alors qu'effectivement la ville d'*Agathè Tukè* (même sens), à l'embouchure de l'Hérault, a pour premier évêque *Saint Venustus* et qu'à quelques kilomètres de là, à l'embouchure de l'*Orbe* se retrouve avec une immense lagune, l'ancien port de *Vendres*.

L'association du moins pour le grec *Φαναξ*, (*v)anax*, « roi, souverain protecteur » des racines **wen-* « chercher à atteindre » et **enk-* « porter à son but », comme pour **bher-enk-* « aller-porter » selon Bruggman, prend alors un relief particulier. Elle pourrait même se retrouver en gaulois donc dans le nom coupé ainsi des **Selv-vanectes*...⁴⁰, d'ailleurs équivalent pour le sens à **Silv-anectes*.

Toutefois nous pourrions encore penser à des hasards, si nous ne trouvions pas de nouvelles coïncidences dans la vie de *Saint Regulus d'Ecosse* qui apporte chez les **Scots**, les reliques de l'évangéliste des *Scythes*, et dans le fait important que le grec *anax*, comme le souligne P. Chantraine, accompagne « *andrôn* » pour souligner le titre de « souverain des hommes, des peuples », attribué à *Agamemnon* roi des *Greco Achéens* ; or *Saint André* est martyrisé en *Achaïe*...

... Au 8 octobre, nous avons parlé d'une Triduana qu'aurait accompagnée en Ecosse un saint Regulus, d'après le bréviaire d'Aberdeen. Cette même source, peu recommandable, nous dit ceci : en 360, Regulus gardait les reliques de saint André à Patras en Achaïe (Grèce). Un ange lui ordonna de prélever des reliques pour les emporter au lieu qui serait désigné. Cependant l'empereur Constance II fit transférer à Constantinople le reste des reliques (en 357, et non 360, comme dit notre texte). Regulus, après deux ans de navigation, aborda l'Ecosse avec ses précieux ossements : légende destinée à illustrer la naissance de l'archevêché écossais de Saint-Andrews et Edimbourg (René Aigrain, *Ecclesia*, 1948, p. 826, 827 ; *Annuario pontificio* 1952, p. 363). Regulus avait des compagnons : notamment le prêtre Damien, le diacre Aneglas, la vierge Muren... Regulus aurait été abbé ou évêque. La translation des reliques pourrait se placer au VIII^e-IX^e siècle. Nous ne savons rien de Damien, rien d'Aneglas. Muren serait fille du roi picte ou scot (*Biblioth. Hag. Lat.* n. 436-438 ; *Acta Sanctorum*, 17 octobre, t. VIII, 1853, p. 163-180 ; J. Dowden, *The Celtic Church in Scotland*, 1894, p. 329-331 ; autres livres cités sur l'Ecosse chrétienne par L. Gougoud, *Les chrétiens celtiques*, 1911, p. XXIV, XXX ; ou *Christianity in Celtic lands*, 1932, p. XLII, XLIII, XLIX, LIII ; *Black's Picturesque Tourist of Scotland*, 1840, p. 355-364 sur St. Andrews).

Regulus, dans le cas d'une assimilation de *Damien* avec *Saint Damien* compagnon médecin de *Saint Cosme*, peut équivaloir ici à *Cosma*, nom tiré du verbe *κοσμεω*, *kosmeô*, « celui qui régule, qui met en bon ordre, qui arrange », comme un médecin régule avec « sagesse » la santé des patients. Mais « *Damien* » ne signifie-t-il pas tout simplement « daim » !



Les deux Croix Saint-Rieul, en forêt d'Halatte (ancienne en bois, nouvelle en fer)

Reste le diacre *Aneglas* et la vierge *Muren* ; leurs noms sont évocateurs de serpents mangeurs de souris ou à l'inverse de destructeurs de serpents...

Le nom d'*Aneglas* est à rapprocher par homophonie soit de la racine **enek*-précédemment étudiée pour les *Silvanectes*, soit du thème verbal celtique *aneg*, *anag* « protéger »⁴¹ qui se rapproche de la sémantique d'*anax* grec « souverain protecteur », soit plutôt d'un nom grec *ανγαλλις*, *anagallis* qui désigne le « mouron », repris par Pline, plante anti-serpent par excellence comme l'est le mustélide⁴² « belette » qui mange de la « rue » pour se préserver du venin des serpents : l'étymologie du nom de « mouron » est obscure, mais dans les noms que donne J. André, apparaît l'évidence : le lien entre les mustélidés ou les rats-souris et les serpents notamment avec l'expression *auricula muris*⁴³ : il est vrai que la fleur du « mouron » ressemble beaucoup à celle du « myosotis » ; seule différence, la souris ou le rat est la nourriture du serpent, alors que le mustélide tels le furet, comme par hasard anti-« blaireau », la mangouste ou la belette, au contraire détruisent les reptiles...

2.2. Saint André et les yeux de Saint Matthieu⁴⁴

Le thème des « yeux arrachés » se retrouve dans la mythologie de *Saint André*, dont *Triduana* avec *Regulus* accompagne les reliques en *Ecosse*, avec les anthropophages qui martyrisaient *Saint Matthieu* : les yeux de *Triduana* sont aussi ceux de l'Évangéliste :

... Après l'ascension du Seigneur, et la séparation des Apôtres, André prêcha en Scythie et Matthieu en Myrmidonie. Les habitants de ce dernier pays refusèrent d'écouter Matthieu, lui arrachèrent les yeux, le mirent dans les fers avec l'intention de le tuer quelques jours après. Sur ces entrefaites, l'ange du Seigneur apparut à saint André et lui ordonna d'aller en Myrmidonie trouver saint Matthieu. Sur sa réponse qu'il n'en connaissait pas la route, il lui fut ordonné d'aller au bord de la mer et de monter sur le premier navire qu'il trouverait. Il exécuta tout de suite les ordres qu'il recevait, et sous la conduite d'un ange, il vint, à l'aide d'un vent favorable, à la ville qui lui avait été désignée, trouva ouverte la prison de saint Matthieu et se mit à pleurer beaucoup et à prier en le voyant. Alors le Seigneur rendit à Matthieu le bon usage de ses deux yeux dont l'avait privé la malice des pêcheurs. Matthieu s'en alla ensuite et vint à Antioche. André resta dans la ville dont les habitants, irrités de l'évasion de Matthieu, saisirent André et le traînèrent sur les places après lui avoir lié les mains. Et comme son sang coulait, il pria pour eux, et par sa prière les convertit à J.C., de là il partit pour l'Achaïe...⁴⁵

Ce texte a paru bizarre même à Jacques de Voragine qui émet des doutes sur ce miracle ; pourtant les allusions au sang qui coule rappelle le temps pascal du sacrifice de l'agneau ou du « bélier », au point qu'il existe, au M.A. un enfant *Saint André*, qui sera sacrifié, à *Rinn* en Autriche (fête le 12 juillet), sur la croix d'un arbre à la manière du Christ : ce genre de sacrifice se retrouvera avec les Saints *Richard de Pontoise* (fête le 25 ou le 30 mars), *Simon de Trente* (fête le 24 mars), *Guillaume de Norwich* (fête le 24 mars), *Saint Hugues de Lincoln* (fête le 27 juillet)... et surtout *Saint Vernier* de la région de *Trèves* (le 19 avril), qui deviendra patron des vigneronns de la Franche-Comté et de l'Auvergne.

Quant au thème des « yeux », le lien entre *Saint André* et les *Scots* s'établit à partir du thème mythologique développé par les *Scythes* : s'il sont de « très bons archers » c'est avant tout parce qu'ils « visent » bien et qu'ils ont donc des yeux perçants et fascinants comme ceux des serpents. Il est à remarquer que le nom de *Burgundie*⁴⁶, qui a conduit à *Bourgogne*, est composé à partir d'une racine **b(e)r(e)g(h)*- marquant soit la « Hauteur », soit la brillance et la clarté directement rattachées à la « vue » !

Quant au lien de *Saint André* avec le « sang du sacrifice », il se retrouve donc dans le thème du « bélier » qui sera lui-même sacrifié et sa « Toison d'Or » offerte à Zeus⁴⁷ ! or il existe un lien direct entre le « *cardo-chardon* » des Ecossais et la laine qui sera « cardée » de la toison de mouton, et encore plus de la Toison d'Or.

... Les Ecossais honorent Saint André comme le principal patron de leur pays. Les historiens de cette nation racontent qu'un certain abbé, nommé Regulus, apporta de Patras, en 369, ou plutôt de Constantinople, quelques années après, des reliques du saint Apôtre, et qu'il fit bâtir pour le recevoir une église avec un monastère connu sous le nom d'*Abbernethy*, à l'endroit où est présentement la ville de Saint-André. Ussérius prouve qu'on venait des pays étrangers en pèlerinage à cette église..., et que les moines qui la desservaient furent les premiers qu'on appela culdées. Peu de temps après l'année 800, Hungus, roi des Pictes, donna des biens considérables à la même église, en action de grâce de la victoire qu'il avait remportée sur les Northumbres. Kenneth II, roi des Scots, ayant défait les Pictes et entièrement détruit leur puissance dans le nord de la Bretagne, en 845, répara et dota richement l'église de Saint-Régulus ou Rueil dans laquelle on prétendait avoir un bras de Saint-André. (L'abbaye dont nous venons de parler a donné naissance à la ville de Saint-André, dans le comté de Fife...)

Les chanoines réguliers succédèrent aux culdées dans le monastère de Saint-André qui devint une filiation de l'abbaye de Scône. L'abbé de cette maison avait au parlement la préséance sur tous les abbés d'Ecosse...

Il y avait cependant en Ecosse deux abbayes plus célèbres que celle de Saint-André : l'abbaye de Scône sur le Tay, à un mille au-dessus de Perth, où les rois étaient couronnés, et où l'on gardait la chaise royale de marbre qui est présentement à Westminster, et l'abbaye appelée Holy-Rood-House, dédiée sous l'invocation de la Sainte-Croix...

L'ordre des chevaliers de Saint-André est attribué par les Ecossais au roi Achaïus qui florissait dans le huitième siècle. Il était presque tombé dans l'oubli lorsque le roi Jacques VII résolut de le faire revivre. Le collier de cet ordre est formé de fleurs de chardons entrelacées de feuilles de rue ; à ce collier pend une croix de saint André, avec cette devise : « Nemo me impune lacessit. » ...⁴⁸

Le « chardon » pique comme le serpent. Et il est à noter qu'un « reptile foudroyant » Χαμαιλεων, « *chaméléon* » a donné son nom à une espèce de chardon à cause de sa couleur « *varia* » ; or *khamailleôn*⁴⁹ signifie tout simplement « petit lion » et comme le « lion » est le « *basileus* », le « *rex* » des animaux, le *khamailleôn* en est le *basiliskos* ou le *regulus* ! Il est à noter encore que le *chaméléon* est le symbole du « versatile », de l'Ευτροπος, l'*Eutrope* : l'*herba regia* ou armoise-absinthe (*artemisia*) était appelée aussi Σεριφιον, *Seriphion* : elle porte le même nom que l'île de *Persée*, descendant de *Bélos d'Egypte*, *Danaos* et *Egyptos*, et des grenouilles silencieuses, médusées... ;

c'est l'équivalente de la *santonikon*, l'« armoise des Santons » et *Saint Eutrope* est le premier évêque de *Mediolanum* des Santons...

Il nous faut alors chercher aussi dans d'autres civilisations notamment dans la civilisation sémitique en *Libye*, pays d'origine de *Bélos* et *Egyptos*, et naturellement en *Egypte*, des allusions à ce lien entre le « bélier » et le « serpent ». Auparavant cherchons la filiation indo-européenne de *Saint André* avec la mythologie grec du *Serpent* et avec les *Myrmidons* de *Saint Matthieu*.

2.3. L'Euphorbe, Phorbas le Serpenteaire, descendant d'Andrée

Phorbas est un *Lapithe* originaire de la Thessalie sauvage ; il a pour ancêtre le *Pénéee* qui avec *Creüse* eut deux fils *Hypsée* et *Andrée* et une fille *Stilbée* qui d'*Apollon* eut *Lapithès*, le « Vantard », père de *Phorbas*. Quelquefois *Phorbas*, au lieu d'avoir *Triopas* pour frère, l'a pour père ; sa mère est alors *Hiscilla*, fille de *Myrmidon*, l'ancêtre éponyme du peuple des *Myrmidons* dont d'ailleurs *Achille* fut le roi. Ce sont les *Myrmidons* qui arrachèrent les yeux de *Saint Matthieu*, yeux recollés par *Saint André*... La filiation mythologique de l'apôtre se trouve là : il convertit en effet les *Myrmidons*.

Phorbas, au même titre qu'*Asclépiade* représente la constellation du « Serpenteaire ». *Andrée* est le grand-oncle de *Phorbas*...

Le nom de *Phorbas* dérive d'une même racine **bherb-* qui a conduit au dieu celtique *Borvo* « le bouillonnant », dieu associé à la « nourricière » *Damona* (la *biche-daim* plutôt que la « vache » ?) à *Bourbonne-les-Bains*.

Passons maintenant au « Serpenteaire », tueur de *basiliskos-regulus* :

...Selon les indications de Polyzelos de Rhodes, c'est un nommé *Phorbas*, qui a rendu les plus grands services aux Rhodiens. Car les habitants de cette île infestée de serpents l'avaient appelée *Ophiussa* et dans cette foule de bêtes il y avait un dragon d'une taille énorme qui avait massacré un grand nombre de gens et avait contraint le reste à fuir loin de leur patrie ; alors, dit-on, *Phorbas*, fils de *Triopas* et d'*Hiscilla* (fille de *Myrmidon*), amené là par une tempête, tua toutes les bêtes ainsi que ce dragon. Particulièrement chéri d'*Apollon*, il fut placé au ciel sous l'aspect d'un tueur de dragon pour glorifier sa mémoire. En conséquence, les Rhodiens, chaque fois qu'ils s'éloignent de la côte avec leur flotte, commencent par offrir un sacrifice en l'honneur de l'arrivée de *Phorbas*, afin que leurs compatriotes trouvent dans un courage inattendu un résultat pareil au sort glorieux qui conduisit au ciel *Phorbas* ignorant de sa célébrité future.

Beaucoup d'astronomes ont imaginé ici *Esculape*, que *Jupiter*, par égard pour *Apollon*, plaça au ciel. Car *Esculape*, dans son existence terrestre, manifestait une telle supériorité en médecine qu'il ne lui suffisait pas de soulager les douleurs humaines, mais qu'il ressuscitait aussi les morts ; en tout dernier lieu, dit-on, il guérit *Hippolyte* tué par la malveillance < de sa marâtre > et l'ignorance de son père, selon le récit d'*Eratosthène*. D'après certains, *Glaukos*, fils de *Minos*, dut à ses soins de revivre ; pour cet acte jugé coupable, *Jupiter* incendia sa maison frappée de la foudre ; quant à lui-même, par égard pour son talent et pour *Apollon*, son père, il le plaça au ciel, un serpent dans les mains.

D'après certains récits, voici pourquoi on le fait tenir un serpent : forcé de guérir Glaucos et enfermé dans un lieu secret, il tenait à la main une baguette, songeant à ce qu'il allait faire ; alors, dit-on, un serpent rampa vers sa baguette. Esculape, bouleversé le tua en le frappant à coups redoublés dans sa fuite avec la baguette. Ensuite, raconte-t-on, un autre serpent survint au même endroit, tenant une herbe dans sa gueule et la plaça sur la tête du premier ; après quoi, tous deux prirent la fuite. Esculape utilisa donc cette herbe et Glaucos ressuscita. En conséquence, dit-on, le serpent fut placé à la fois sous la protection d'Esculape et parmi les astres. Cette habitude conduisit ses successeurs à confier aux autres la mission de faire utiliser les serpents par les médecins.⁵⁰

Le thème de la baguette qui tue est essentielle, car elle est « *regula* » ; elle va devenir en quelque sorte le serpent elle-même, comme nous le verrons plus tard dans la *Bible*.

Dans le premier passage, nous avons le nom *Phorbas* ; or *Phorbas* veut dire « nourricier, fécond » ; φορβη, *phorbê* signifie « pâturage, nourriture ». Quel peut-être le lien avec les serpents ?

Tout d'abord il suffit d'observer des bêtes en pâture dans des sites où vivent des serpents : le serpent loin de faire du mal à la femelle, notamment la vache⁵¹, (mais cela doit se dérouler de la même manière pour la jument ou la brebis ou la chèvre) va littéralement la traire ! C'est avec une bouteille à moitié remplie de lait que nous piégeons les vipères !

Quant à l'étymologie de *Phorbas* ou du verbe correspondant φερβω, *pherbô*, elle est incertaine, nous dit le *Dictionnaire Bailly*. Mais P. Chantraine⁵² est très intéressant car il nous livre d'une certaine façon une étymologie ; en effet dans la famille du verbe φερβω, *pherbô*, il inclut tout naturellement le grec ευφορβιον, *euphorbion* et nous dit ceci :

... Le nom de la plante ευφορβιον n. « euphorbe » (Dsc., etc.) et aussi jus d'Euphorbe (S.E., etc.) est un dérivé de l'anthroponyme Ευφορβος : cette plante porte le nom de son inventeur, Euphorbe étant soit le héros troyen (Galien, 9, 879), soit le médecin de Juba (Pline 5, 16 et 25, 77 avec la note de J. André *ad loc.* ...)

... Il semble possible d'évoquer skr. *bharvati* « il mâche, il dévore », av. *baō'rya-* « ce qu'on doit mâcher, dur », ... On aurait donc i.-e. *I bher-w* représenté en indo-iranien et, avec suffixation différente, *I bher-gw* dans φερβω. Une parenté avec latin *herba* est invraisemblable pour des raisons phonétiques (v. Lejeune, *Mémoires* 1, 310, n. 110) et sémantiques.

« Sémantique » peut-être pas !, si nous reprenons le mot utilisé par Hygin qui est bien « *herba* » : « *ore ferens herbam* » à propos de la résurrection du serpent dans la légende d'Esculape. Le moment est venu de nous souvenir « des arbres et des écorces qui servent de contre-poison » en Irlande. Et cette « *herba* » est bien, semble-t-il, l'*Euphorbe* et *Phorbas* devait certainement la connaître, car ce que ne dit pas l'auteur, c'est que Pline donne la solution :

... A leur suite vient la tribu des Ethiopiens appelés Perorsi, comme il est bien établi. Juba, père de Ptolémée, qui le premier exerça le pouvoir sur l'une et l'autre Maurétanie et que sa réputation de savant a rendu encore plus mémorable que son règne a rapporté sur l'Atlas des indications semblables, en ajoutant que vient de là une plante appelée euphorbe (*praeterque gigni herbam ibi euphorbeam nomine*), du nom de son médecin qui la découvrit. Il glorifie en des termes extraordinairement élogieux le suc de cette plante (*Cujus lacteum sucum miris laudibus celebrat*) pour l'acuité visuelle qu'il confère et pour son action contre les serpents et tous les venins, en lui consacrant spécialement un traité (*in claritate uisus contraque serpentes et uenena omnia priuatim dicato uolumine* (3))...

(3) Cet apport original à la connaissance des ressources de l'Atlas est pleinement dû à l'érudite couronné, puisqu'en un autre passage, Pline prétend que c'est Juba lui-même qui découvrit une plante nouvelle, « à l'endroit même où s'arrête la nature », et lui donna le nom de son médecin Euphorbus, frère du médecin d'Auguste, Antonius Musa. Le nom de la plante était donc dès lors *euphorbea* (*Euphorbea resinifera*), *euphorbeum* désignant plutôt son suc. Juba enthousiasmé, consacra à l'euphorbe un traité spécial (*priuatim*). Il signalait la consistance laiteuse de son suc. Mais il fallait se méfier des contrefaçons, car les Gétules qui en faisaient la cueillette l'adultéraient en y mêlant du lait (de chèvre ?). Il suffisait d'en ramasser pour voir mieux, mais son action bénéfique sur la vue s'exerçait surtout par frictions. Contre les morsures de serpent, il fallait introduire le suc au moyen d'une incision dans le haut de la tête. Préparée dans de l'eau, avec un peu de sel, ou dans du moût, elle avait une vertu laxative. Mêlée à du vinaigre, elle avait encore la propriété de réveiller les léthargiques par attachements des narines...⁵³

... Du temps de nos pères aussi, le roi Juba a découvert la plante qu'il a appelée euphorbe du nom de son médecin. (1) C'était le frère de Musa, qui, comme nous l'avons dit, sauva la vie au divin Auguste. (2) Ce sont ces mêmes frères qui ont introduit la pratique des douches d'eau froide abondantes après le bain pour resserrer le corps. Autrefois l'usage était de ne se baigner qu'à l'eau chaude, comme nous le voyons aussi dans Homère. Mais on possède aussi un traité de Juba sur cette plante dont il fait grand éloge (*quoque extat de ea herba et clarum praeconium*). Il la découvrit sur le mont Atlas. (*Invenit eam in monte Atlante*) Elle a l'aspect d'un thyrses et les feuilles de l'acanthé (*specie thyrsi, foliis acanthinis*). Elle a une telle force qu'on en recueille le suc à distance en l'incisant grâce à une perche (*Vis tanta est ut e longinquo sucus excipiat incisa conto*) ; on place dessous comme récipient un estomac de chevreau. On croit voir couler du lait ; séché, et solidifié, il a l'aspect de l'encens. Ceux qui le recueillent ont la vue plus claire. C'est un remède contre les serpents ; quel que soit le lieu de la morsure, on fait une incision au sommet de la tête et on y introduit la drogue. Les Gétules qui le recueillent le falsifient par répugnance avec du lait, mais on reconnaît cette falsification au feu, car celui qui n'est pas pur a une odeur dégoûtante. Très au dessous de ce suc est celui qu'on tire en Gaule de la *chamelaea* qui porte une graine d'écarlate. (*Mulum infra hunc sucum est qui in Gallia fit ex herba chamelea granum cocci ferente*). Cassé, le suc d'euphorbe ressemble à l'ammoniaque. Même légèrement goûté, il laisse dans la bouche une sensation de brûlure qui dure longtemps et augmente après un moment jusqu'à dessécher aussi la gorge...⁵⁴

Le nom d'*Euphorbe* avait donc été donné au médecin de *Juba*, preuve s'il en est que ce surnom lui a été attribué tardivement et parce qu'il était médecin, plus que pour son embonpoint... Le mot lui-même d'*Euphorbe* et surtout de *Phorbas*, le destructeur des serpents de *Rhodes*, nous prouvent que la plante était déjà connue bien avant son « invention » par Juba ou son médecin. Dans la note (1), J. André dit ceci :

... L'accord n'est pas unanime sur ce point : Gallien, IX, 879, avance le nom du Troyen **Euphorbe**, qui blessa **Patrocle** et fut tué par **Ménélas**. Quant à Isidore, *Or.*, 17, 9, 26, *Euphorbium dictum quod eius sucus oculorum acuat uisum*, il songe peut-être à εὐφορβος « vigoureux » plutôt qu'à φορβη « nourriture...

Notons immédiatement qu'*Euphorbe* blesse *Patrocle* : le nom de l'ami d'*Achille* correspond à celui de *Patrick* ! Avec une racine *pat- que nous retrouvons dans *Patras* et *Patare*, ville liées à *Apollon* et *Saint André* d'*Achaïe*. *Patrocle*, nous le verrons par la suite, sera le nom d'un Saint évêque d'*Arelate*, qui mit en honneur le culte de *Saint Trophime*, le « nourricier », épithète équivalent d'*Euphorbe*, pays aussi de *Saint Honorat* et *Hilaire*, les chasseurs de serpents de *Lérins*. Donc *Patrocle* comme *Patrice* a pour sens « Père nourricier ».

Patrocle n'est que « blessé » par *Euphorbe*, il ne subit qu'une morsure de serpent sans gravité. Par contre, ce dernier sera tué par *Ménélas* : Le « basileus » *Menelaos* est un « basilic » !

Patrocle est ami d'*Achille*, le *Myrmidon*, l'homme « fourmi » ; or *Phorbas* était le fils d'*Hiscilla* et donc le petit-fils de *Myrmidon*. *Achille* sera tué par une flèche de *Paris* ou d'*Apollon* au talon ; n'est-ce pas à cet endroit que la « fourmi », la *murmex*, le scorpion⁵⁵ pour *Orion*, le serpent piquent de préférence et laissent une « marque mortelle ».

Pâris est le rival de *Menelaos* et c'est *Menelaos* qui tue *Euphorbe* ! Il y a là, par effet inverse un parallélisme indéniable qui nous montre un *Paris* ou *Apollon* « serpent » !

Dans l'histoire d'*Euphorbe*, *Apollon* est omniprésent : *Euphorbe* est fils de *Panthoos*, vieillard troyen compagnon de *Priam*, il était originaire de *Delphes* et prêtre d'*Apollon* ! *Panthoos* était donc un « πρεσβυς, *presbus* », un « Vénérable prêtre » ou un « roitelet »...

Nous comprenons à présent pourquoi *Pythagore*, sous la bouche du poète *Ovide*, expliquant les principes de la métempsychose, prétendait avoir été *Euphorbe* dans une vie antérieure :

... Moi-même, je m'en souviens, au temps de la guerre de Troie, j'étais cet *Euphorbe*, fils de *Panthous* (*Panthoides Euphorbus*), qui eut un jour la poitrine traversée par la lourde lance de son adversaire, le plus jeune des Atrides ; naguère encore à Argos, où régna *Abas*, j'ai reconnu dans le temple de *Junon* le bouclier que portait alors mon bras gauche. Tout change, rien ne périt...⁵⁶

Πυθ-αγορας, *Pyth-agoras* porte un nom de circonstance puisque dans son nom se retrouve le nom d'*Apollon* Πυθιος, *Puthios* et du serpent Πυθων, *Python* !

Le verbe πυθω, *pythô*, signifie « pourrir », ce qui correspond totalement à l'acte irrémédiable, la mort ; mais il ne s'agit que d'une pourriture corporelle ; après une mue, un changement de peau, l'esprit renaît dans un autre corps et est donc immortel. La préservation des corps par l'embaumement pourrait alors être considéré comme un maintien de l'esprit dans la même enveloppe charnelle. Les produits tels le naphte, le sel, la myrrhe, pourraient être alors des « Anti-Pythons », comme il existe un *Antarès* !

Donc ce qui est important aussi c'est le lien établi avec le « *lac* », le « lait », le lait de la naissance ou de la renaissance, qu'il soit le suc de la plante, recueilli dans une peau de « chevreau », ou le mélange à partir du lait de la « chèvre ».

Il suffit de détailler les très nombreux noms antiques de l'*Euphorbe*, collectés par J. André, dans son *Lexique des Termes de Botanique en Latin*⁵⁷ :

Tithymal(l)us : *lacticulum 2, lactiniscula, lactuscula...*

Euphorbia myrsinites : *multilago capraria, tithymallus femina...*

Euphorbia Paralius : *lactuca marina...*

Euphorbia Helioscopia : *caprago 1, galatita, herba lactis, lactaria 1, lactea 1, lactuca agrestis, lactuca caprina...*

Euphorbia Cyparissias : *caprago 2, cyparittias, multilago caprina...*

Peplis : *lactea 2, porcilaca 2, portulaca 2 portulaca minor, syce 2.*

Lisons à présent Pline, qui va délivrer encore d'autres noms⁵⁸ et retenons un passage essentiel où l'« euphorbe » est associé à la « figue » : la figue est le fruit « laiteux » par excellence, nourricier, et a besoin surtout pour aboutir à la maturité du « *caprificus* ».

... L'euphorbe est appelée chez nous « herbe au lait » (*herbam lactariam*) et ailleurs « laiteue de chèvre » (*lactuam caprinam*). On dit que si l'on écrit sur le corps avec le lait de cette plante et, qu'une fois sec, on le saupoudre de cendre, les caractères tracés apparaissent aussitôt, et que certains amants ont préféré correspondre ainsi avec leurs maîtresses plutôt qu'au moyen de billets. Il y a eu plusieurs espèces d'euphorbe.

La première est appelée *characias* et regardée comme la plante mâle ; ses rameaux ont la grosseur du doigt (*ramis digitalis crassitudine*), ils sont rouges, pleins de suc, au nombre de cinq ou de six (*quinque aut sex*), longs d'une coudée ; ses feuilles, près de la racine, diffèrent à peine de celles de l'olivier ; les sommités ont l'aspect des touffes chevelues du jonc. Il croît dans les terrains pierreux du bord de mer ; on récolte la graine avec les cymes en automne, on la sèche au soleil, on la broie et on la conserve. Quant au suc, lorsque les fruits commencent à se couvrir de duvet, après avoir cassé les rameaux, on le recueille sur de la farine d'ers ou sur des figues afin qu'il sèche avec elles. Cinq gouttes de suc par figue suffisent, et l'on prétend que les hydropiques qui mangent une de ces figues ont autant de selles que le fruit a reçu de gouttes de sucs. Lorsqu'on le recueille il faut veiller à ce qu'il n'atteigne pas les yeux. En broyant les feuilles, on obtient un suc moins actif que le précédent. On fait encore une décoction avec les rameaux. On utilise, en outre, la graine bouillie avec du miel pour faire des pilules laxatives (*ad catapotia soluendae alui gratia*). La graine s'introduit aussi avec de la cire dans la cavité des dents cariées. On se lave aussi les dents avec une décoction de racines dans du vin ou de l'huile. On s'applique aussi le suc sur les lichens, et on le donne en potion pour provoquer des vomissements et des selles purgatives ; autrement il est nuisible à l'estomac. En boisson il évacue la pituite, additionné de sel d'aphronitre, et la bile ; on le prend dans de l'oxymel si l'on veut purger par le bas, dans du vin de raisin sec ou de l'eau miellée, si l'on veut vomir. La dose moyenne est de trois oboles. Il est préférable de prendre après le repas des figues (préparées avec le suc). Il brûle légèrement la gorge ; car il est d'une nature si chaude, qu'appliqué tel que sur un point extérieur du corps, il produit des ampoules comme celles que détermine le feu, et qu'on utilise comme caustique.

La deuxième espèce d'euphorbe est appelée *myrtites* ou *caryitès*. Il a les feuilles aiguës et piquantes du myrte, mais plus grandes et croît dans les terrains pierreux. On en récolte les cymes quand l'orge commence à grossir, on les laisse sécher à l'ombre pendant

neuf jours, puis on termine la dessiccation au soleil. Le fruit ne mûrit pas tout entier en même temps, une partie ne parvient à maturité que l'année suivante et c'est ce qu'on appelle « la noix » ; de là provient le nom qu'ont donné les Grecs à cette espèce. Ce fruit se récolte à l'époque de la maturité des moissons ; on le lave, puis on le sèche, puis on le fait prendre avec deux parties de pavot noir, de façon que le volume total soit celui d'un acétabule. Cette variété d'euphorbe est moins vomitive que la précédente ; pour le reste, elle est pareille. Certains administrent les feuilles de la même façon, mais donnent la noix dans du vin miellé ou du vin de raisin sec, ou avec du sésame. Cet euphorbe évacue la pituite et la bile par l'intestin, et guérit les ulcères de la bouche. Sa feuille se mange avec du miel contre le noma de la bouche.

La troisième espèce d'euphorbe est appelé *paralium* ou *tithymallis*. Il a les feuilles rondes d'un palme, les rameaux rougeâtre et la graine blanche. On le cueille quand le raisin commence à se former, on le sèche, on le broie et on en prend la capacité d'un acétabule comme purgation.

La quatrième espèce, nommé *hélioscopos*, à la feuille de pourpier, elle porte à partir de la racine quatre ou cinq tiges droites, rougeâtres, hautes d'un demi-pied et repliés de suc. Elle croît autour des villes, et donne une graine blanche très appréciée des pigeons. Cette espèce a tiré son nom du fait que ses cymes tournent avec le soleil. Elle évacue la bile par le bas à la dose d'un demi-acétabule dans de l'oxymel. Ses autres emplois sont ceux du *characias*.

La cinquième espèce, appelée *cyparittias* en raison de la ressemblance de ses feuilles (avec celles du cyprès), à une tige double ou triple et pousse dans les champs. Mêmes propriétés que l'*hélioscopos* ou le *characias*.

La sixième est nommé *platyphyllos*, ou *corymbitès*, ou *amygdalitès* à cause de sa ressemblance (avec l'amandier). Nulle autre euphorbe n'a d'aussi larges feuilles. Elle fait périr les poissons ; est purgatif par ses feuilles, sa racine, et son suc ; on les donne dans du vin miellé ou de l'eau miellée à la dose de quatre drachmes ; elle évacue, en particulier, l'eau des hydropiques.

La septième espèce d'euphorbe, dite *dendroidès*, *cobios* ou *leptophyllon*, pousse dans les pierres ; c'est la plus touffue de toutes. Elle a de très grandes tiges rougeâtres et beaucoup de graines. Ses effets sont ceux du *characias*...

L'*apios ischas* ou *raphanos agria* étale sur la terre deux ou trois tiges rougeâtres en forme de jonc ; il a les feuilles de la rue, la racine de l'oignon, mais plus grosse, c'est pourquoi quelques-uns l'appellent raifort sauvage. Cette racine contient une moelle blanche comme du lait, et est entourée d'une écorce noire. La plante croît dans les régions montagneuses et rocheuses, quelquefois aussi dans les terrains herbeux. On la déterre au printemps, on la broie et on l'enferme dans un vase d'argile, puis l'on jette ce qui surnage ; le suc qui reste, à la dose d'une obole et demie dans de l'eau miellée, purge par le haut et par le bas. C'est ainsi qu'on l'administre également aux hydropiques, à la dose d'un acétabule. On peut encore, avec sa racine sèche et pulvérisée, saupoudrer une boisson. On dit que la partie supérieure de cette racine évacue la bile par vomissement, et l'inférieure, par les selles, les eaux...

Voici donc un catalogue complet, un véritable traité médical qui souligne l'importance de l'euphorbe dans l'antiquité et qui mériterait une étude approfondie. Ces traités ont été utilisés encore longtemps après et au M.A., ils étaient la base même de la médication des hospices et hôpitaux. Non seulement l'euphorbe est la plante « anti-serpent » par excellence, la panacée, mais c'est aussi la plante anti-parasites, « anti-serpent intérieur », et qui soigne les « convulsions » des viscères et notamment de l'« intestin », du « colon ». Le « colon » a bien la même racine que la « couleuvre » ; il est lové à l'intérieur du bas-ventre comme un nœud de vipères !

Revenons maintenant à la remarque dernière du traducteur de Pline, V, 16, J. Desanges, elle est importante : l'euphorbe avait la propriété de « réveiller les léthargiques », c'est-à-dire « ceux qui avaient l'aspect de la mort », de les « ressusciter » donc !

Nous sommes dans un contexte divin, du moins apparemment. Certains, initiés aux pouvoirs de cette plante, dont la *vis* était *tanta* avait donc la faculté de réveiller les « morts », les léthargiques, de les faire revenir du monde des Enfers ; dans la liste des noms proposée par Pline, il est un mot très suggestif : *Helioscopios*, « qui regarde le soleil », c'est d'ailleurs l'explication donnée par l'auteur. dans la note (2) du paragraphe 62, le traducteur donne à propos de la *Characias*, une référence à Hardouin qui dit que les paysans l'appellent « réveille-matin »⁵⁹.

Ne serait-ce pas tout simplement une référence à la « résurrection à la lumière », à l'aube, ou à un astre lumineux, après le séjour aux Enfers : nous y voyons aussi une référence possible à *Borvo* et *Damona* ou *Sirona*, accompagnées du « serpent ».

Possible aussi que la référence soit l'aube de l'année, qui est présidée en mars, dans le monde chrétien, par *Saint Albin* : en effet Jacques André, *op. cit.*, donne dans sa liste un autre nom à l'Euphorbe *Characias*, « celle qui a du caractère, qui imprime comme une pointe, un pieu, sa force dans le corps », elle est appelée « *Gonos Areos* », « Générée par Arès » : nous touchons peut-être là à un univers qui ressemble fort non seulement à celui des *Picti* ou *Pictavi* gaulois mais encore au monde du « dragon » fils d'Arès tué par *Cadmos*, futur « serpent », l'inventeur de l'écriture par la marque laissée dans les corps et les matériaux : en effet que ce soit les fourmis, les serpents ou les scorpions, les chardons ou les stylets, ils laissent avec leurs piqûres une « marque », une « écriture » souvent mortelle dans la peau.

Nous pouvons aborder maintenant les références sémitiques, car *Cadmos* est fils d'*Agénor*, frère de *Bélos*, lui-même ancêtre de *Persée*, le tueur de *Gorgone* et l'habitant de l'île de *Séripfos* (hébreu *seraf* « serpent de feu » et grec *seriphion* « *artemisia herba regia* »), aux grenouilles médusées.

2.4. Le basilic-Regulus

... Basilic : Serpent très venimeux d'après la croyance populaire, sorte de dragon dont la morsure était mortelle et dont le regard suffisait pour tuer. Il habitait les déserts de Cyrénaïque. Si l'homme avait vu le premier le basilic, il échappait à la mort ; mais il était perdu dans le cas contraire. Pour faire périr ce dangereux reptile, on lui présentait un miroir, et son regard terrible, réfléchi sur la glace, lui donnait la mort. On attachait d'ailleurs le plus grand prix à sa possession, parce qu'on s'en servait, disait-on, pour préparer les médicaments les plus puissants (Pline, *HN*. VIII, 78 (33)).

Pendant longtemps des charlatans ont vendu aux gens crédules sous le nom de basilics, de petites raies façonnées en forme de dragon. On reconnaît aujourd'hui que ce serpent n'a jamais existé et que les propriétés, qu'on lui a attribuées, sont purement fabuleuses... L'espèce de lézard que les naturalistes contemporains appelle basilic n'a rien de commun que le nom avec le reptile ainsi désigné par les Anciens.

Le texte de l'Écriture ne parle jamais du basilic, mais les Septante et la Vulgate se sont servis de son nom pour traduire le nom de serpents réellement mentionnés dans l'hébreu...⁶⁰

2.5. Le bâton-serpent, les grenouilles et le bélier du sacrifice

Nous comprenons alors fort bien que la religion chrétienne et ses mythologies⁶¹ aient pu s'inspirer de la Bible, notamment dans l'*Exode* et souligné particulièrement les liens qui pouvaient exister entre le bâton de Moïse, le « Serpent-basilic », le bélier et même les « grenouilles » ; chaque fois qu'il s'agit de punir avec les éléments nés de l'eau des marais ou du *Nil*, Moïse, sur l'ordre de Yahvé, en réfère au bâton-serpent, représentation à la fois de la « *regula-règle* » droite, canonique, et de la courbe à l'extrémité susceptible de se transformer en ondulation, comme les méandres d'un cours d'eau qui « serpente » :

...Yahvé dit à Moïse et à Aaron : « Si Pharaon vous enjoint d'accomplir quelque prodige, tu diras à Aaron : « Prends ton bâton, jette-le devant Pharaon et qu'il devienne un serpent. »... Aaron jeta devant Pharaon et ses courtisans son bâton qui se transforma en serpent. Pharaon, à son tour, convoqua les sages et les enchanteurs. Et les magiciens d'Égypte, eux-aussi, accomplirent par leurs sortilèges, le même prodige. Ils jetèrent chacun son bâton qui se changea en serpent, mais le bâton d'Aaron engloutit ceux des magiciens... [...]

... Yahvé dit à Moïse : « Donne cet ordre à Aaron : Prend ton bâton et étend la main sur les eaux d'Égypte – sur les fleuves et ses canaux, sur ses marais et sur tous ses réservoirs – et qu'elles deviennent du sang... [...]

... Yahvé dit à Moïse : « Donne cet ordre à Aaron : Étends ta main, avec ton bâton sur les fleuves – sur les canaux et les marais – et fais monter les grenouilles sur la terre d'Égypte. » Aaron étendit donc sa main sur les eaux d'Égypte. Les grenouilles en sortirent et couvrirent la terre d'Égypte...⁶²

Après les « grenouilles », viendront les moustiques, puis les taons ; or dans cet épisode, apparaît dans les paroles de Moïse quelque chose d'extrêmement important : le souhait d'aller sacrifier dans le désert, à « trois jours de marche » le « bélier rituel » alors que les Égyptiens considéraient ce sacrifice comme « sacrilège » car l'animal est consacré à *Amon*, préfigurant ainsi le sacrifice du futur « agneau pascal », symbole, avec la « brebis », du « Bon Pasteur » qui guide son troupeau, un « pasteur » rempli de « mansuétude » ; or le successeur de *Saint Mansuetus* à *Toul*, de celui qui ressuscite *Regulus*, le deuxième évêque, s'appelle *Saint Amon* et son symbole est comme par hasard un puits d'eau vive : *Saint Amon* est un autre *Gédéon* à la « Toison qui capte la Rosée » dans le désert, comme *Gédéon* est fils de *Saint Regulus de Reims*.

2.6. Saint Amon de Toul et Jupiter-Amon

Saint Amon est une véritable traduction en réalité de « *Mansuetus* » par l'homophonie avec le latin *Amoenus*, épithète qui signifie « Amène, Agréable », voire même *Benignus*, en un mot *Jucundus*, ce qui est le nom du 6^{ème} évêque des *Silvanectes* !

Saint Amon est fêté le 23 octobre, au lever héliaque du *Serpentaire-Asclépiade*⁶³, consacrant ainsi le lien entre le serpent et le bélier, le « serpent à tête de bélier » que nous retrouvons dans la civilisation celtique et dans la mythologie de *Saint Patrick*, fêté au lever du *Bélier*, le 17 mars.

Nous commençons à comprendre pourquoi *Saint Regulus* d'Arles et de *Senlis* est fêté, durant le temps « pascal » et de la Traversée de la Mer Rouge, le 30 mars et pourquoi *Saint Regulus* d'Ecosse l'est le 17 octobre, au coucher du *Bélier*⁶⁴ et surtout au lever héliaque du *Serpentaire*, la veille de la fête de *Saint Luc d'Antioche*, « Celui qui voit », patron des médecins, notamment des yeux, et de *Saint Asclépiade*, évêque d'*Antioche* !

La légende de *Saint Amon* et son symbole nous renvoient directement à la légende de *Dionysos-Bacchus* en Afrique, au pays de naissance des *Sévère* et des « Cornes » de *Jupiter-Amon* (les pierres Ammonites !) :

...Selon Hermippe, à l'époque où Liber attaqua l'Afrique, il arriva avec son armée en un endroit auquel l'abondance de poussière a valu le nom d'*Ammodes* (sablonneux). Donc, tombé dans la situation la plus critique (car il se voyait dans l'obligation de poursuivre sa route), il en arriva au point de manquer totalement d'eau ; ce fait contraignait l'armée à tomber dans la plus grande détresse. Au milieu de leurs délibérations sur la conduite à tenir, **survint par hasard devant les soldats un bélier** qui errait seul ; à leur vue, il chercha un secours dans la fuite. Les soldats l'avaient aperçu et, malgré une progression rendue pénible par la poussière et la chaleur, ils se lancèrent à la suite du bélier, comme d'un butin arraché aux flammes, jusqu'à l'endroit qui, après l'érection du temple de Jupiter Hammon, en tira son nom. Parvenus là, **ils ne purent trouver nulle part le bélier** qu'ils avaient poursuivi ; mais ce qui répondait mieux à leurs vœux, **ils y découvrirent une grande quantité d'eau**, reprirent des forces et s'empressèrent de porter la nouvelle à **Liber**. Tout heureux, il amena son armée sur ce territoire et **construisit un temple de Jupiter Hammon avec une statue ornée de cornes de béliers**. Quant au bélier, il le représenta parmi les constellations, de manière que le soleil, séjournant dans ce signe, redonna des forces à toutes la création (cela se produit à la saison printanière), pour la raison principale que la fuite de ce bélier a redonné des forces à l'armée de Liber. De plus, il a voulu en faire le premier des douze signes, parce qu'il a été le meilleur guide pour l'armée du dieu...⁶⁵

Cette mythologie d'inspiration sémitique a des liens évidents avec le pacage dans les steppes désertiques, la traversée du « désert » par les « pasteurs » hébreux qui ont quitté l'Egypte et ses oasis.

3.0. LE CERF ET LE BASILIC

Le « bélier », en plus de sa toison de laine « captatrice » d'eau, comme celle du *Juge*⁶⁶ *Gédéon*, ou de l'or de Colchide ou du Pactole, est un animal « inventeur » de sources d'eau vive, comme l'est aussi la gazelle, le

chevreuil ou le « cerf » en période sèche : le symbole biblique de la biche assoiffée ou du cerf qui a la gorge enflammée, altérée après avoir reniflé par les narines et avalé des serpents-basilics est de même nature :

... Origène remarque que la gazelle possède un œil perçant et que le cerf est tueur de serpents et les fait sortir de leur trou grâce au souffle de ses narines... Chez les anciens Hébreux, le mot cerf, *'ayyâl* dérive du terme *'ayil* signifiant béliér ; le cerf est souvent considéré comme une sorte de grand béliér ou plutôt de bouc sauvage, d'où les diverses traductions de la Vulgate...⁶⁷

Origène faisait du cerf l'ennemi et le chasseur de serpents et la civilisation celtique, notamment par le Chaudron de Gundestrup, nous montre le dieu *Cernunnos* couronné de bois et entouré de cerfs, tenant un torque et un serpent.

3.1. Le cerf et la traversée de l'eau

Le cerf n'est pas un animal amphibie ; c'est un animal de feu et pourtant il se cache lui aussi dans l'eau, comme le dieu indien *Agni*, quand il est aux abois, les naseaux en feu ; il est l'animal par excellence de *Diane*. Ovide dit dans ses *Fastes* qu'*Orion* est le « compagnon d'*Artémis* ». Dans la mythologie, *Orion*, roi de la chasse, mais aussi roi des forêts, est à la fois le chasseur et le chassé. La fête du « Baptiste » chrétien, *Saint Jean*, est célébrée exactement au lever héliaque du géant, qui annonce le lever prochain de l'*Etoile du « regulus » de Juda*, le *Lion*, en même temps que la *Canicule*. Le *Chien*, quant à lui, est à la fois le compagnon d'*Orion* et celui qui le poursuit : le mythe rejoignant celui d'*Actéon*, qui avait eu la vanité de regarder, « au bord de l'eau », *Artémis* nue, de la même manière qu'*Orion* veut la violer...

Nous rejoignons encore une fois le mythe de la bête-cerf altérée par le feu de la sécheresse, ou par le feu de la course-poursuite éperdue vers le salut qu'est l'eau, ou par les feux du désir d'amour⁶⁸, tel un *Héphaïstos* face à *Athéna*, un dieu du feu qui portera des « cornes », à cause d'*Arès*...

Le « cerf » est donc aussi un des symboles du *baptistère*, du « plongeon » dans l'eau, de la traversée de l'eau, et donc de *Saint Jean-Baptiste*.

La chasse à courre conduit le cerf à traverser l'eau pour égarer les chiens ou à se réfugier au milieu de l'étang comme le font les « grenouilles » : seule la tête sort de l'eau comme celle d'*Orion* qui permet à *Diane* de l'ajuster volontairement ou involontairement⁶⁹. Nous rejoignons alors le thème de la tête coupée ou frappée, pendant ou après la traversée de l'eau, thème que nous retrouvons dans la *Décollation de Saint-Baptiste*⁷⁰ à la fin du mois d'août, à la fin de la *Canicule* et la fête des Saints tels *Saint Geniès* ou *Saint Julien de Brioude*, et à partir du 1^{er} septembre, *Saint Aegidius-Gilles*, *Les Saints Regulus*, *Saint Mansuetus*... Comme par hasard, cette période commence vers le 23 août, à la fête des *Uulcania*, du « Cornu » *Vulcain*, à l'arrivée des premières pluies bienfaisantes après la sécheresse caniculaire. Nous sommes en *Elembiu* du *Calendrier de Coligny*...

Nous nous permettons d'insister sur ce symbole du baptême, de la traversée de l'eau d'une rive à l'autre du baptistère, parallèle à celle estivale du « Chien » géant *Saint Christophore*, ce véritable plongeon dans les profondeurs, pour sortir purifié, se retrouve donc à la fin de la *Canicule* et des fièvres des marais, comme le représente le *Calendrier de 354 de Filocalus*, au moment où les premières pluies abreuvant les terres brûlées.

3.2. Regulus le « nourricier »

A la fin des vents étésiens, le 29 Août, jour de la *Décollation de Saint Jean-Baptiste*. C'est trois jours après les fêtes des Saints *Geniès* de Rome et *Geniès* d'Arles, au pays de *Saint Regulus*, son premier ou deuxième évêque, successeur alors de *Saint Trophime* le « Nourricier » ou « Celui qui donne ou se nourrit de lait », comme le fait le « serpent » qui en raffole ; nous reviendrons naturellement sur ce *Trophime*, au nom équivalent d'*Euphorbos*, « Celui ou mieux Celle (la plante) qui donne du lait » par excellence, entre autres noms appelée « *Lactuca* »...⁷¹ La plante qui tue les serpents ! A *Arelate*, au nom bien proche du « *latex* »⁷², nous sommes dans le pays des tueurs de Serpents ! Il en va ainsi de *Saint Honorat* à *Lérins*...⁷³

3.3. Le mois d'Elembiu

Quels ont été les martyres des deux *Geniès*, si souvent confondus ? Cette confusion résulte du même symbole, l'eau, et du rite de la Traversée de l'Eau.

Saint *Geniès* d'Arles est pris, alors qu'il traverse le Rhône à la nage : il est ensuite décapité.

Saint *Geniès* de Rome, est un acteur : alors qu'il imite en le singeant le rite du baptême, il est touché par l'Esprit et se convertit sur le champ. La traversée de l'eau lui est paradoxalement fatale, car elle le fait passer dans une nouvelle vie. Les deux martyres eurent la tête tranchée comme *Jean-Baptiste*...

Si *ELEMBIU*, dans le *Calendrier* de Coligny, était le mois du *Cerf*, nous comprendrions totalement cette place des Saints à la fin du mois d'août, car le cerf est l'animal qui par excellence se jette à l'eau quand il est traqué ; on sait aussi que la « biche » est un symbole biblique : « Comme languit une biche après l'eau vive » ; c'est ce même symbole de l'homme brûlé par les fièvres qui trouve son salut dans l'eau et les fruits de saison gorgés d'eau, que nous retrouvons dans le *Calendrier de 354 de Filocalus* étudié par H. Stern :

La citation du distique d'accompagnement de l'image est très importante :

Fontanos latices et lucida pocula vitro
Cerne, ut demerso torridus ore bibat.
Aeterno regni signatus nomine mensis
Latona genitam quo perhibet Hecaten.

Cette image représente les effets de la chaleur de l'été, l'homme assoiffé qui boit, débarrassé de son vêtement. Le flabellum, fait de plumes de paon, lui procure la fraîcheur, comme la boisson et les melons...

Le dessin du calendrier de Filocalus réunit les éléments de deux séries grecques qui, tous, font allusion à la chaleur de l'été... Dans le manuscrit du couvent de Vatopedi (mont Athos), Août est un homme couché dans un lit ; la servante apporte une cruche et tient un flabellum. Le sujet n'est pas de l'invention du peintre du manuscrit. Manel Philès dit du mois d'août : « Le languissant Août, souffrant dans son lit, se fait éventer. Il a la fièvre, bien que les fruits de l'automne, pleins de fraîcheur se préparent...

Dans un manuscrit illustré des écrits d'Alexandre de Tralles la visite du médecin au chevet du malade prend le même aspect : derrière le lit se tient une servante qui porte le flabellum.

Il n'est pas difficile de saisir la raison du choix de cette scène pour caractériser le mois d'août. Ce mois est celui du lever héliaque de *Sirius*, période redoutable pour la santé des hommes et des animaux. C'est la canicule qui se place approximativement entre le 20 juillet et le 20 août. Les auteurs antiques comme ceux de Byzance sont unanimes à en dénoncer les dangers : elle provoque les fièvres, la peste et de nombreuses autres maladies.

Aussi les poésies byzantines des mois ne rappellent-elles que l'influence astrale de Sirius. Au II^e siècle avant J. C., déjà, sur la frise d'Athènes, on n'a représenté, sauf les signes du zodiaque, qu'une seule constellation, celle de Sirius, le chien au poil hérissé qui indique les rayons brûlants du soleil de la canicule (sous le Lion, Hecatombaion, juillet-août)...

Il est peut-être permis de rappeler ici le texte médical d'Alexandre de Tralles, médecin de Justinien 1^{er}, qui indique les moyens de prévenir ou de guérir la fièvre tierce. Le savant auteur propose des bains chauds pour provoquer la transpiration, l'absorption d'eau tiède et la consommation de melons ou de toute espèce de courges pour activer la digestion. Or, la fièvre tierce était précisément redoutée à l'époque de la canicule...

4.0. LE BAPTEME ET LE CERF ANTI-RAGE

Le « baptême » guérit ces maladies. Cette prédisposition pour le symbole du baptême, guérisseur des maladies du corps et de l'âme, donneur d'une vie nouvelle (*-biu* ?), au mois d'août, notamment à partir des *Diana* de Rome, le 13, est repris dès la fin de l'empire par le thème chrétien du Cerf au Baptistère :

... On peut citer enfin dans ce petit bestiaire le cerf de Poitiers qui jetait l'eau par la bouche (au Musée Sainte-Croix), mais son époque est incertaine. Cette statue en calcaire (hauteur et longueur 0, 83 m a été découverte en 1967, au cours de terrassements, à une centaine de mètres du baptistère Saint-Jean ... Par ailleurs, les cerfs en pied se retrouvent dans les descriptions de baptistères de haute époque : celui-ci, qui semble avoir été branché comme la piscine baptismale sur un aqueduc romain, pourrait donc être celui du baptistère Saint-Jean et ce serait l'unique survivant de la série connue par les textes.

Les têtes seules, visages ou mufles, sont moins rares. Une bouche d'eau du sanctuaire d'Alésia représente une tête cornue mais imberbe qui dérive du type de l'achelooos : c'est un ornement dépourvu de signification religieuse, dit J. Le Gall. P. Lambrechts, cependant, dans son travail sur l'exaltation de la tête chez les Celtes, considère que chez les Grecs et chez les Romains aussi un dieu peut être figuré par sa tête seule et il cite justement les dieux aquatiques, tels Achelooos et Neptune. En fait, ce qui compte, c'est l'endroit où était placé la tête en question... Pour cette raison, il ne faut pas chercher une signification particulière au disque de marbre rouge violacé (diamètre originel 1, 60 m), orné en son centre d'une face de Gorgone en bas-relief et qui a été trouvé en 1965, hors de tout contexte archéologique, à Saint Michel-du-Touch (Haute-Garonne)...⁷⁴

Le texte est clair, il confirme la *Décollation de Saint Jean Baptiste* et les liens avec *Elembiu* ainsi que le martyr des deux *Saints Genies*. Mais encore plus intéressant, il nous rappelle la mort d'*Orion* tué par une flèche de *Diane-Artémis* à la tête, une κεφαλή, *képhalè*, « uniquement » visible hors de l'eau. Le mois de septembre est là, avec dès le 1^{er} la fête d'un *Saint Ammon* diacre à Héraclée, d'un *Saint Regulus* à Lucques et Piombino et le 3 de *Saint Regulus*, évêque de Reims.

Mais nous avons surtout la fête de *Saint Gilles-Aegidius* nourri par une biche-chevrette.

4.1. Le cerf du *regulus* *Saint Venceslas*

Auparavant nous allons étudier deux légendes slaves à l'origine typiquement indo-européenne, voire celtique puisque elles se déroulent en Bohême. La première se rapporte à *Saint Venceslas*, *Vaclav* en tchèque...

Rappelons que le Saint Patron de la cathédrale de Prague est *Saint Vit-Guy*, que ce Saint est sollicité non seulement pour se préserver de la folie (*Danse de Saint-Guy*) mais aussi pour se garantir contre la rage... C'est le duc de Bohême *Saint Venceslas* qui fit construire la cathédrale *Saint-Guy* en accord avec l'évêque de *Ratisbonne-Regensburg*. Le meurtre de *Saint Venceslas* devait être accompli dans un banquet le jour de la fête des Saints médecins *Côme* et *Damien* (c'est un *Damien* qui accompagne *Saint Regulus* d'Écosse ! Il nous faut penser naturellement au « daim » !), le 27 septembre. Il fut tué le lendemain par son frère *Boleslas* et enterré dans l'église des *Saints Côme et Damien* à *Boleslava*, puis ramené plus tard à *Saint-Guy de Prague*. *Saint Venceslas* est le « *Regulus* » par excellence et sa « couronne » est tout un symbole en Bohême.

Pourquoi cette association du « cerf » et de la « rage » ? Tout simplement parce que l'animal, symbole de la traversée de l'eau, chassé par les chiens, garantit donc que celui qui peut, comme lui-même, aborder un cours d'eau est sûr de ne pas l'avoir, puisque la « folie de la rage » se détecte par la « phobie » de l'eau. C'est ainsi que durant des siècles, le 25 juillet, au lever du *Chien*, avait lieu, sur les bords de la *Loue*, dans l'église romano-gothique *Saint-Christophe* (Saint à tête de Chien) de *Chissey* dans le Jura, la « Fête des Fous » où le Saint était invoqué pour leur guérison et était détectée la folie ordinaire.

... Non loin de l'église *Saint Venceslas* dans l'actuelle rue *Resslova*, il y avait jadis une source de grande renommée. Les gens venaient de très loin en boire de l'eau qui, croyaient-ils, pouvait leur rendre la santé.

On dit qu'aux temps où une grande partie de l'actuelle ville de Prague était recouverte d'une forêt profonde, le prince *Venceslas* -- qui sera plus tard canonisé -- avait l'habitude d'y aller à la chasse. Il parcourait les lieux où plus tard *Charles IV* devait fonder la *Ville Neuve*, et où on entend aujourd'hui le crissement des pneus et le cliquetis des tramways.

Il paraît que le prince *Venceslas* aimait particulièrement cet endroit de la rive droite de la *Vltava*, opposée à celle du *Château*.

Un jour ses chiens, par leurs aboiements, le mirent sur la trace d'un cerf qui, sorti des halliers, s'enfuit à toute vitesse devant la meute qui le poursuivait.

Le Prince s'élança derrière la bête. soudain, le cerf trébucha contre une racine, tomba et ne se releva pas immédiatement. Le Prince vit alors que l'animal avait dérangé une pierre sous laquelle apparut une source.

Il ordonna à sa suite d'abandonner la poursuite du cerf, se baissa et contempla la source. Il fit ensuite édifier une fontaine à cet endroit. L'eau que le Prince avait capturée au lieu de gibier était cristalline, avait un goût délicieux et des propriétés curatives.

Ainsi, le Prince fit grâce de la vie du cerf et redonna la santé à un grand nombre de ses sujets...⁷⁵

Si nous parcourons, un tant soit peu, la toponymie de la *Bohème*, on est frappé justement par la présence du « cerf » dont le nom est tout droit issu de la racine * *al-*, * *eln-*, qui a donné *Elain*⁷⁶ en gallois mais aussi *jelena* ou *jeleni* en slave comme *Jelena Gora*, la « Montagne du Cerf » au sud de la Pologne, à la frontière tchèque.

Dans la région de *Liberec*, le toponyme est omniprésent comme l'animal d'ailleurs, par exemple au sud de *Straz pod Ralskem* (dédicace à Saint *Sigismond*, qui a été, rappelons-le, jeté avec sa famille au fond d'un puits ; il est fêté le 1er mai...), *Velky Jeleny Vrch*, « La grande butte du Cerf » ; au sud de *Marenice* (dédicace *Sainte Marie-Madeleine*), *Jeleni V.* ; *Jeleni Kout* au sud de *Smrzovka*...

4.2. Le cerf de Saint Procope et du regulus Ulrich

L'autre récit est tiré de la vie de Saint *Procope* fêté le 1^{er} avril, le surlendemain donc de la fête de *Saint Regulus* de *Senlis* ; la légende est intéressante aussi parce qu'elle met en scène un personnage au nom d'*Ulrich*, or *Saint Ulrich*, dont le symbole est le « poisson », qui par nature (il vit dans l'eau !) ne peut avoir la rage (les grenouilles non plus⁷⁷ !) est invoqué pour se protéger de la rage, comme *Saint Hugobertus-Hubert* :

Ce saint naquit à Chotum, en Bohème, d'une famille considérée et fut envoyée à Prague pour y faire ses études.

Sa jeunesse fut un modèle d'innocence et de piété. Aussi s'empressa-t-il de renoncer au monde dès qu'il fut en âge de choisir un état de vie, et il embrassa l'état ecclésiastique. Mais bientôt ses conversations avec un anachorète lui ayant fait naître le désir de passer ses jours dans la retraite et la solitude, il quitta la ville de Prague et alla s'établir au milieu d'une forêt, à quelques lieues du château de Curm ; une grotte, non loin de laquelle coulait un ruisseau, lui servit de demeure. Il y vivait depuis plusieurs années, sans aucun commerce avec les hommes, et livré à d'austères pénitences, quand la Providence ne voulant pas sans doute que l'exemple d'une si sainte vie fût perdu pour le monde, permit qu'il fût découvert. Le prince Ulrich, chassant un jour dans les environs du château, se sépara de sa troupe, et s'égara à la poursuite d'un cerf d'une grandeur extraordinaire. L'animal, épuisé par une longue course, vint chercher un asile à côté du pieux solitaire occupé à couper du bois dans la forêt. Déjà le prince, qui le suivait de près, tenait son arc bandée pour lui lancer une flèche, quand la vue de Procope l'arrêta tout-à-coup ; il s'approche, et non moins fatigué que le cerf qu'il poursuivait avec tant d'ardeur, il demande à l'ermite un peu d'eau pour se désaltérer. Celui-ci s'empresse de le conduire à sa grotte, va puiser de l'eau au ruisseau qui coulait à peu de distance et la lui présente. A peine Ulrich en a-t-il goûté qu'il s'écrie qu'il n'a jamais bu d'aussi bon vin, et demande au pieux ermite où il a pu se procurer une telle liqueur. Procope étonné suppose

d'abord qu'il veut se moquer ; mais bientôt convaincu par lui-même de la sincérité de son langage, il se prosterne et remercie humblement la providence, qui vient d'opérer en sa faveur un miracle aussi éclatant. Le prince, admirant alors la sainteté du solitaire et les grâces que le ciel lui accordait, supplia le saint homme de lui infliger telle pénitence qu'il lui plairait, en expiation de ses fautes ; et Procope lui ordonna de faire construire, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, une église et un monastère, qu'il doterait de revenus suffisants pour l'entretien de quelques moines...⁷⁸

Si l'hagiographe Godescard a placé sa fête au 1^{er} avril, son *natalis* véritable est le 25 mars, date de sa mort, au lever donc du *Bélier*. Sa fête est cependant célébrée le plus souvent le 4 juillet, le jour même de la fête de Saint *Ulrich-Uldarich*, (racine *reg- ou *rek-) invoqué contre la rage : le père de Saint *Ulrich* s'appelait *Hubald* ou *Hugobald*⁷⁹ ; or le cerf est poursuivi par le « regulus » de Bohême *Ulrich*...

Nous sommes encore au lever héliaque d'*Orion*, et manifestement dans *Procope*, il existe aussi une notion de « chasse », puisque l'épithète traduit aussi la tenue prête de la hampe de bois d'une arme, de la garde d'une épée qui sert de « prise » en grec κωπη, *kopê*, issu de la racine *kap-, « prendre » qui donne le latin *capio, captus*..., mots essentiels dans la chasse...

Mais la date du 1^{er} avril n'est pas non plus insignifiante, ni celle du 25 mars : il faut peut-être revenir justement sur cette notion de tête « coupée » qui s'affiche volontiers sous forme de « trophée » de chasse pour ce qui est des sangliers ou des cerfs...

Si le nom de *Procope* est vraiment grec, alors il nous faut retourner vers le thème de la chasse et de ses divinités⁸⁰ : *Orion* était le compagnon de chasse de la déesse *Artémis*, or il existe un mois qui recouvrent absolument cette période du 25 mars-début avril, cette période où est fêté *Saint Rieul-Regulus* de Senlis, c'est le mois Ελαφηβολίων, *Elaphéboliôn*, dérivé du grec Ελαφηβολος, *Elaphébolos*, « Qui perce ou poursuit les cerfs » ; ce même mois est appelé Αρτεμισιος, *Artemisios* à Sparte ou en Macédoine...

Ελαφος, *Elaphos* signifie le « cerf » en grec ; dans les Vosges, chez les *Leuques*, un *Saint Elophe*⁸¹ est fêté le 16 octobre, la veille de *Saint Regulus d'Ecosse*. *Saint Elophe* est le frère de *Sainte Libaire de Grand*, gardienne de brebis comme il se doit en tant que *Libera*, épouse de l'inventeur des *Cornes d'Amon*, fêtée le 8 octobre, jour de *Sainte Triduana*, compagne de *Saint Regulus*.

4.3. Le cerf de Saint Eustache et de Saint Hubert

Le premier avril est fêté *Saint Hugues* : nous avons particulièrement étudié les nombreux *Saints Hugues*⁸² du mois d'avril, dans notre *mémoire de maîtrise sur Sainte Odile*⁸³ et nous nous sommes vraiment posé la question de l'étymologie de son nom qui ne nous satisfaisait qu'à moitié (*Hugues* = « intelligent »), à moins qu'elle ne symbolise la puissance « cornue » ! Cette référence au mois d'*Avril*, mois du « désir » par excellence n'est pas une

simple coïncidence : la meilleure des explications est à chercher le 3 novembre dans *Saint Hubert*, le patron des chasseurs, *Hubert* est **Hugobertus* ; sa légende, reprise de celle de *Saint Eustache* (à l'origine *Eustathe*⁸⁴ « celui qui se tient bien sur ses pieds » !), est liée à la découverte d'un « cerf » dont les bois étaient surmontés d'une croix lumineuse. La place au mois de novembre est certainement une référence au rut de ces animaux, mais aussi au Serpenteaire qu'est, dans les légendes, le « cerf » ; mais la première partie du nom nous renvoie en mars-avril, aux mois du « désir », et à la chasse de cet animal, si nous suivons l'indication des mois grecs... Cela se renforce si nous remarquons que trois *Eustathe*, dont *Saint Eustaise*, (*Eustasius* = *Eustathius*) abbé de *Luxeuil*, sont fêtés le 29 mars, veille de la fête de *Saint Regulus* de Senlis.

Qu'est-ce qui pouvait indiquer la « puissance » du désir et donc son « intelligence » chez le roi de la forêt, notamment au moment des combats du rut ? Les « bois » : le symbole des « bois », qui repoussent d'ailleurs au printemps et qui font l'objet d'une véritable « vénération » des chasseurs, est caractéristique et se retrouve dans la « corne » ou la « défense » qui sont souvent la marque du mâle (notamment du *Bélier*, dont la Constellation se lève fin mars !). C'est bien ce symbole qui apparaît dans la légende de *Saint Hubert*.

Nous allons naturellement en direction d'un lien avec le sens donné à *Hugues* « intelligent », qui signifie « celui qui a quelque chose dans la tête » ou mieux « sur la tête », telle une « croix ». *Hugues*⁸⁵ est certainement un *Cernunnos*.

4.4. La biche de Saint Aegidius-Gilles et le roitelet Aegithus

La légende du cerf de *Saint Procope* rappelle celle de *Saint Gilles-Aegidius*, fêté, au moment d'*Elembiu*, le 1^{er} septembre, et du lever d'*Arcturus*, le chasseur. *Saint Aegidius* est un *basiliskos* qui guérit des serpents et sauve, comme le « roitelet » d'ailleurs, les marins des eaux ; son nom est aussi extrêmement proche du grec *αιγιθος*, *Aigithus* « roitelet, linotte »⁸⁶. La racine * *wen-*, « désirer » a justement donné le verbe latin *venare* : le chasseur ici est un *regulus* goth nommé *Flavius* (couleur de la biche-chevrette) ou *Wemba* ! Cela se passe dans la région d'*Arles*, où s'est déroulé le martyre de *Saint Genès*, fêté dans les mêmes temps, au même moment aussi de la *Décollation de Saint Jean-Baptiste*... Rappelons aussi que nous sommes au pays de *Saint Trophime* équivalent d'*Euphorbos* et donc de *Phorbas*, qui dans la mythologie grecque débarrasse l'île de *Rhodes* des « serpents », au pays de *Saint Honorat*...

... Port de mer, voisin du Petit-Rhône, Saint-Gilles devint une étape importante de Rome et de Saint-Jacques-de-Compostelle, étape si importante que la route qui y passait reçut bientôt le nom de « chemin de Saint-Gilles »...

Né à Athènes, de Théodore et Pélagie, premiers citoyens de la ville et de **race royale**, Gilles se fit remarquer tout jeune par son intelligence et sa piété...

Devenu orphelin, Gilles s'empessa de distribuer tous ses biens aux pauvres. **Il guérit un homme piqué par un serpent**, chassa le démon du corps d'un possédé. Sa popularité l'effraya. Il se rendit secrètement au bord de la mer où, apercevant un navire luttant contre la tempête, il se mit en prières : le navire aborda heureusement et les matelots reconnaissants prirent Gilles avec eux gratuitement

pour le conduire à Rome. Au bout de quatre jours ils atteignirent une île où vivait un ermite ; Gilles passa trois jours avec lui à louer Dieu, puis se rembarqua pour Marseille où le bateau arriva trois jours plus tard...

Craignant toujours une trop grande popularité, Gilles partit vers la Septimanie et s'installa non loin de l'embouchure du Rhône, dans un repaire de bêtes sauvages auprès d'une source; il ne se nourrissait que d'herbes et d'eau, mais Dieu lui envoya une biche qui se présentait régulièrement pour le nourrir de son lait...

Le pape accorda à Gilles ce qu'il lui demandait et en gage d'amitié lui offrit deux portes en cyprès sur lesquelles étaient gravées les images des apôtres. Gilles ordonna de les jeter dans le Tibre, à la stupeur des assistants qui le traitèrent de fou, et repartit. Il s'arrêta trois jours à Cavillon où il guérit une paralytique.

A son arrivée, on lui annonça que deux portes flottaient dans le port. C'étaient celles que le pape lui avaient données. Il les fit placer comme témoignage de l'accord avec le Saint-Siège...⁸⁷

Dans cette *Vita* sont rassemblés finalement l'ensemble des thèmes que nous avons commencé à développer à propos de la mythologie des *Regulus* : le nom d'*Aegidius* est identique à celui d'*Αιγιθος-Aegithus* qui signifie « roitelet » en grec et latin ; *Saint Gilles* est en effet de « race royale », un peu comme *Thésée* est fils d'*Egée* !

Aegidius, est à l'embouchure du *Rhodanum*, lui qui guérit un homme piqué par le *basilic-regulus*, comme le « Serpenteaire » *Phorbas* débarque à *Rhodes*.

La chevrette « nourricière », car il s'agit plus ici de la femelle du chevreuil que du « cerf », est naturellement évoquée dans son nom, *Aegidius*, mais c'est aussi le nom de *L'Egide*, le symbole d'*Athéna*, avec sa tête de Gorgone et le « serpent-basilic » *Erichthonios*. Cette « chevrette » résume le pays d'*Arelate* et par contre-coup tous les pays cotoyés par le « roitelet » *Regulus*. Ce sont des pays où la terre est « *felicitas* » !

Athéna avait été reconnue comme patronne de l'Attique, car elle avait fait pousser sur l'Acropole l'olivier, alors que son concurrent *Poséidon* y avait établi un lac salé...

Le thème du sel sur la terre comme sur la mer « porteuse » n'est donc pas inexistant, comme il semble lié aussi à la chèvre, à la biche-cerf, et naturellement à la brebis ou au « bélier » car ce sont souvent des animaux qui découvrent les sources salées (cf. la légende de *Bex-Bacia*, en Suisse où jaillissent des sources salées et son écusson représentant un « bélier »).

Sanctus Aegidius accompagne par une dédicace d'église romane, *Saint Nicolas* et *Saint Ruppert* aux sources salées de *Reichenhall*..., consacrant ainsi la racine **reg-* « richesse » : la racine **rek-* « chevreuil » n'est pas loin.

Deux autres Saints *Gilles* sont vénérés le 1^{er} septembre : *Saint Egide*, compagnon de *Saint Arcane*, ermites au XI^e siècle auprès d'une source utile en médecine, à *Borgo San Sepolcro* et *Saint Gil* en Asturie au XIII^e siècle. Nous sommes au moment du lever héliaque d'*Argo*...

Aegidius est aussi le fils d'une sorte de déesse de la mer, qui porte l'épithète d'*Aphrodite*, déesse née de l'écume, *Pelagia* < * *Pel-Agia* ! *πελαγος Αειγιον, Pelagos Aegion* ! *Aphrodite* s'appelle *Vénus*, à *Ardée*, bien avant

la fondation de *Rome*, au pays du héron *ardea* ! Même les « portes » où figurent les apôtres, sont « portées » par la mer et se rapprochent en « flottant » du thème développé par la fable des grenouilles qui demandent un « roi » :

*Les grenouilles se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameur firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique...
... Sans oser de longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau,
Or c'était un soliveau...
... Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire le souffre et se tient toujours coi.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
« Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue ! »
LE MONARQUE DES DIEUX LEUR ENVOIE UNE GRUE
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir...⁸⁸*

L'oiseau des marais d'*Ardée* et de toutes les lagunes est soit la « grue » soit le « héron », y compris à *Aquilée* chez les *Vénètes*, où aussi est vénéré *Saint Gilles* à la suite de *Belenos* ; dans les lagunes de « *Vendres* »-*Béziers*, à l'embouchure de l'*Orbe*, c'est *Saint Aphrodise* que l'on « vénère », le disciple de *Saint Paul-Serge*, sauvé par une *Danaé* – « grenouille »...

Notes

¹ Est-ce un hasard, ce prénom de *Marcus* lié à la fois aux « *Marses* » (donc aux « serpents ») et par le « lion » de *Saint Marc* à l'étoile « *Cor Leonis*, Cœur de Lion » (qui deviendra un surnom chez le « roi » « Richard »), appelée *Basiliskos* par les Grecs (traduction de *Lugal* de Babylone), et *Stella Regia* par Pline l'Ancien, la future *Regulus* de Copernic ! *Saint Marc*, consacré par *Saint Pierre* (fête au 1^{er} août), est le premier évêque d'*Aquilée*, capitale des *Vénètes*, pays de *Saint Jérôme*, dont le symbole est le « lion », « roi des animaux », pays naturellement de l'ennemi rapace des serpents-basilisks, l'Aigle « royal », jaloux du *basileus-roitelet* ! *Saint Regulus* de *Senlis*, au lieu du 30 mars, est quelquefois marqué sur d'anciens calendriers au 23-24 avril, la veille de la fête de *Saint Marc* ! Bien que *Saint Marc*, martyrisé à *Bucoles*, soit un véritable martyr du « Taureau », il ne faut pas négliger un possible calendrier très ancien, influencé par la précession des équinoxes qui fait figurer la fête de *Saint Pierre*, au lever du *Lion*, ancienne constellation solsticiale, le 1^{er} août correspondant avec le 29 juin et le 23-24 avril correspondant au lever du *Bélier* ou au mois *Elaphébolion-Artémisios*, lié au « Cerf », chez les Grecs.

² *Apollon Lycien* est lié à la légende de *Léto*, nous la verrons plus loin : la mère des gémeaux devant laver ses nouveaux-nés dans un étang, en fut empêché par des bergers « lyciens » qu'elle transforma en « grenouilles » !

³ Ce qui nous conduit directement à *Romulus*, au thème de l' « orage », lié directement au chant des « grenouilles » comme nous allons le voir, à la pluie qui tombe « droite, verticale » (*imber rectus*) comme des lances-hallebardes (*curis* en latin), et au *palus*-marais de l' « encornée » qu'est la « *capra* » « Chevette », à l'image de celle de *Saint Aegidius* ou de l' « encornée » « Chèvre » comme la constellation qui accueille le *Serpent-Cocher Henniochos* !

⁴ *Valerius Troucillus* porte dans son nom à la fois une épithète de l'Aigle « royal » *valeria*, et celle du « roitelet » en grec τροχίλος, *trochilos*. Ce n'est pas un hasard, si César fait appel à *Troucillus*, face aux menées de *Dumnorix*, c'est en raison de sa « *fides* » justement, à la manière de la *fides* de *Regulus* : « ... Aussi César, avant de rien tenter, fait appeler Diviciacos, et, écartant ses interprètes ordinaires, il a recours, pour s'entretenir avec lui, à *C. Valérius Troucillus*, grand personnage de la Gaule romaine (*principem Galliae prouvinciae*), qui était son ami (*familiarem suum*) et en qui il avait la plus entière confiance (*omnium rerum fidem habebat*)... » (J. César, *Guerre des Gaules*, I, 19, trad. L.A. Constans, et A. Baland, collection Les Belles Lettres, Paris 1996). Pline, au livre VIII, *HN*, 90, confondant volontairement ou pas

comme en grec le nom de « *trochilos* », définit le « roitelet » comme une équivalence d'un oiseau littéralement couplé avec le crocodile d'Égypte en vue de lui nettoyer les « dents », le « pluvier » ; or τροχίλος, *trochos* en grec qui définit la « roue », le « cerceau », traduit aussi le nom d'un animal qui semble être le « blaireau » selon le *Dictionnaire Bailly*. Et le « blaireau » est naturellement réputé pour ses « dents », dignes de celles du « brochet » ! Le thème légendaire de la visite de *Clovis* aux reliques de *Saint Regulus* est justement la « dent » !

⁵ Le « Danube » a la même racine que *Danaos* et *Danaé*, (J. Pokorny, *IEW.*, p. 174 qui donne aussi l'égyptien emprunté *Danuna*), réfugiée avec *Persée* sur l'île de *Sérifos* (sémitique *seraf* « serpent » ?) là où les grenouilles sont silencieuses ! Ce n'est peut-être pas un hasard ! *Danaos* est fils de *Bélos*, le Libyen, et le frère d'*Égyptos* ; il aurait dans sa descendance *Didon* de *Carthage* ; qu'en est-il de la déesse sémitique de l'Amour *Tanit*, (*Tanis*=*Dian* en égyptien) dont le « serpent » fait partie de ses symboles ? (*Tanitius* est le 5^{ème} évêque de *Senlis*, après *Venustus*). Carthage était protégée par cette déesse couplée à *Baal-Hammou* (cf. les *Ammonites* = « pierre-serpent » avec *Astarté* et *Baal-Bélos* à *Amman*) ; or *Amon* était le dieu au « Bélier », tout d'abord localement vénéré à *Hermépolis*, (cf. *Hermès Criophore*) ville où se réfugia *Saint Joseph*, au moment du massacre des Saints-Innocents, *Joseph*, comme celui d'*Arimathie*, qui est fêté au lever du Bélier, avec le « Bélier » ou l'Agneau Pascal. Le *Bélier Amon* fut ensuite promu « dieu national » de l'Égypte à *Thèbes* (vénéré aussi à *Tanis* !) et le resta malgré la concurrence jusqu'à l'ère chrétienne, si bien que ce thème doit être présent dans la mythologie chrétienne de la *Légion Thébéenne* massacrée à *Againe* (équinoxe d'automne !), notamment dans un compagnon de *Saint Maurice*, *Exupère* « Celui qui se tient au-dessus dans le ciel » qui désigne certes l'*Aigle* et le *Roitelet*, mais aussi le « Bélier » *Phrixos* au-dessus de l'*Hellespont*. *Saint Exupériantius*, quant à lui, est le serviteur des *Saints Félix* et... *Regula*, les apôtres de *Zurich*, compagnons eux-aussi comme par hasard de *Saint Maurice*...

⁶ J. Pokorny, *IEW.*, p. 854, sqq.

⁷ Venceslas Kruta, (*Les Celtes*, p. 278 sqq., col. Bouquins, Robert Laffont, Paris 2000), après les auteurs antiques, cite le *regulus Ortagon*, le *regulus Solovettios* et écrit surtout : « ... Brogitaros est qualifié sur une tétradrachme de *basileus* et de *philoromaios*... Il devient alors « roi et tétrarque des Tolistobogiens et des Trochmes » et associe à son pouvoir et à ses titres un fils du même nom, selon quelques témoignages le seul qu'il aurait laissé en vie pour éviter des luttes pour sa succession. Le tombeau de ce fils qui portait le surnom, bien mérité dans un tel cas, « ami de son père », a été identifié dans un tumulus, malheureusement pillé, de *Philopator Karalar*, situé à l'ouest de l'actuelle Ankara, grâce à une épitaphe grecque... » Le *Philopatôr* est plus qu'un « ami », c'est « celui qui aime et est aimé par son père » et qui donc est désigné comme « dauphin ».

⁸ Αναξ, *anax* à Chypre, nous le verrons, signifie « *Regulus* » ! Un autre nom grec, que nous allons retrouver dans la légende de *Regulus d'Écosse*, est le grec τυραννος, *tyrannos* qui désigne aussi le « roitelet » (oiseau).

⁹ Le nom d'*Euphorbos* a été attribué aussi au médecin du roi de Maurétanie *Juba*, qui découvrit la plante anti-serpent ; son frère, médecin d'Auguste s'appelait *Musa*. Le nom de *Musa* évoque une racine **mu-* qui peut avoir plusieurs sens, y compris de « rat, souris », animal recherché par les serpents qui devenaient alors les auxiliaires d'Apollon de Delphes en détruisant le véhicule de plusieurs maladies dont la peste : il existe un grec μυσος, *musos* « impur » qui est proche de la sémantique de la « pourriture » et qui correspond donc au serpent *Python*. Cette racine, présente en celtique breton *mous* « sale, impur », et conduit au gaulois *Musiacum*, perçu dans le toponyme gréco-celtique *Filo Musiaco*, situé entre *Vesontio* et *Abiolica*, (*Tab. Peut.*) à l'emplacement karstique d'une source miraculeuse, guérissante des maladies de peau, d'une superbe villa gallo-romaine et d'une léproserie, sous le lieu-dit *Grand*, à *Ornans* dans le Doubs (*Pagus *Odo(r)nanensis*, comme à la source de l'*Ornaie* à *Grand*, dans les *Vosges*).

¹⁰ RPs. Béns. de Paris, *Vie des Saints*, tome III, p. 636, édition Letouzey et Ané, Paris, 1941.

¹¹ De là le symbole de la « hache » plantée dans la tête de *Saint Eutrope* « Celui qui tourne comme une roue », premier évêque de *Mediolanum-Saintes* : la « hache » lancée « tournait » comme un soleil avant de se figer dans le corps frappé. Τρεπώ, *trepô* « tourner » qui conduit à εὐ-τροπος, *Eutrope* et τρεχῶ, *trekhô*, « courir en circulant » sont très proches par leur racine **ter-* (>**trek**, **tregh-*) qui conduit aussi à *Taranis* !

¹² Il s'agit de définir le nom de *Regula* par rapport à la plante *basilica* ou *basilisca*, « basilic » autrement appelé *ocimum*, *regia*, *regula*, *catagoga*, (Jacques André, *Lexique des Termes de Botanique en Latin*, éd. Klincksieck, Paris 1956) par rapport à la *basilisca* ou « plante du roi *Gentius* », la « Gentiane » qui sert tout simplement à « engendrer » et à guérir les fièvres abortives, et par rapport à la *basilisca* ou *herba regia*, qui est l'herbe royale d'*Artémis*, l'armoise ou l'absinthe (*artemisia absinthium*), c'est-à-dire, celle des accouchements ou plutôt des *regulae*, des « règles » ou « menstrues » qui viennent en cas de virginité « régulièrement », ou pendant les périodes stériles : *Sainte Regula*, patronne avec son frère *Félix* de *Turicum-Zurich* (racine **teu-r-* liée au « gonflement » y compris sexuel !) est fêtée à la « *Wasserkirche* » de cette ville, 4 jours après *Sainte Reine*, le 11 septembre.

¹³ J. Pokorny, *IEW.*, p. 860 : **rac-sna* > *ra*

¹⁴ La mythologie chrétienne les a restitués au 1^{er} septembre avec l'association dans la dédicace de *Saint Loup* de *Sens* et de *Saint Aegidius-Gilles* de la région d'*Arles*.

¹⁵ J.J. Hatt, *Mythes et Dieux de la Gaule*, *Regani-Cantismerta*, pp. 186-187, édition Picard, 1989. Le nom de *Romain* est une évolution de **Rot(o)manus*, comme celui de *Saint Romain* de *Rouen-Rotomagus*...

¹⁶ Virgile, *Géorgiques* I, vers 351 sqq., trad. Ed. de Saint-Denis, éditions Les Belles Lettres, Paris 1963.

¹⁷ A remarquer que la racine **bher-* qui conduit à *Eu-phorion* est parente de celle qui conduit à φρυγος, *phrynos* « Le Brun, grenouille, crapaud ». En effet elle peut signifier tout bonnement « celui qui est porté » par l'eau (ou les ailes).

¹⁸ Abbé J. Giry, A.F. Mare-Vene, M. Bouille, *Les Corbières*, Imprimerie Coopim, Carrefour-Saint-Eloi, 12000 Rodez, 1989.

¹⁹ Aussi une racine **ras-*, « crier, tonner, gronder » J. Pokorny, *IEW*. p. 852, mais qui n'apparaît pas en celtique. La racine **ret(h)-*, **roto-* « courir, rouler » (J. Pokorny, *IEW*, p. 866) qui conduit au thème de la roue (cf. *Rotomagus*, *Rouen*) peut s'être croisée en raison du thème du grondement de la roue de l'orage. C'est l'explication, à Toul, de la chute dans l'eau de l'enfant *Regulus* qui court après sa balle « roulant » en direction de la Moselle et sera ressuscité par *Saint Mansuetus*, au nom de Dieu le « Père ». *Regulus* est alors une grenouille en perdition s'il n'a pas la force de revenir sur la berge et d'y sauter, car la grenouille elle aussi peut se noyer, si elle n'a pas une « planche de salut », qui peut à la limite, « envoyée par Jupin », lui servir de « roi », comme nous allons le voir dans la fable de La Fontaine. Il est à remarquer que « roue » en grec se dit τροχος, *trokhos*, τροχίλος, *trokhilos*, nom qui signifie aussi l'oiseau « roitelet », *regulus* donc en latin. Est-ce l'explication qu'il faut donner aux doubles noms anciens de *Rueil-Malmaison* (Hauts-de-Seine) : *Villam Rigoyalinsim*, *Rotoialinsem villam* VI^e siècle (A. Dauzat, Ch. Rostaing, *DENLF.*, libr. Guénégaud, Paris 1978).

²⁰ Cité par P. Chantraine, *DELG.*, p. 996.

²¹ Le fait que cela se passe à *Arelate* n'est surtout pas anodin, comme on peut l'imaginer.

²² A. Dauzat, Ch. Rostaing, *DENLF.*, p. 46, libr. Guénégaud, Paris 1978.

²³ Δικό, *dikô* « sauter, lancer, jeter » conduit à Δικτή, *Diktê*, nymphe crétoise appelée aussi *Britomartis* qui sauta dans la mer et fut sauvée par un filet. Nous retrouverons ce thème du saut dans l'eau avec l'enfant *Regulus* sauvé à Toul par *Saint Mansuetus*.

²⁴ Le lien mythologique est direct entre le thème de la vieillesse et la « cigale », notamment dans le cadre de la mantique apollinienne, par exemple à propos de la sibylle de *Cumes* qui en « vieillissant » devient une cigale.

²⁵ Cf. aussi la dent de *Saint Rieul* enlevé par *Clovis*. Le thème du « Πρωτος, *Prôtos*, du « Premier » nous ramène non seulement au « premier dieu de la mer », *Protée*, capable de métamorphoses et de mantique comme seul le « batracien » peut le faire, mais aussi naturellement à la dédicace de la première église qui a précédé la cathédrale de Senlis, à *Saint Protas* et *Saint Gervais*, les Protomartyrs de *Mediolanum-Milan*, alors que son premier évêque est *Saint Barnabé* dont le nom en sémitique est proche de « *Basiliskos-Regulus* », « Fils du conducteur, du prophète » ! (Cf. le « roi » assyrien *Nabuchodonosor*). Avant de s'appeler *Barnabé*, le compagnon de *Saint Paul* s'appelait *Joseph* « celui qui s'ajoute, aide, nourrit », comme le fils de *Jacob* en Egypte, comme le « Nazaréen », réfugié à *Hermépolis*, Père du Christ, fils de Dieu (*Kurios*), fêté le 19 mars, au lever du « Bélier ». Le septième évêque de *Senlis* s'appelle *Protasius*, *Protatius* ou *Protritus*...

²⁶ Nous retrouvons le thème du « roi » dans les Gémeaux milanais *Saint Nabor* et *Saint Félix ou Nazaire* (cf. *Sainte Régula* et *Saint Félix à Zurich-Turicum*) ; *Saint Nabor* se retrouve avec *Saint Quirinus* (chez Plutarque : Κυρινος, *Kurinos*) équivalent du κυρηναίος, *kurénaïos*, le « Louveteau Aristée », fils de *Kurios* « souverain, maître, roi, empereur ». NB, cependant que le serpent-basilic caractérisait par sa présence la *Cyrénaïque*, le pays de *Curéné*, semé lors du passage de Persée par la tête coupée de la *Gorgone* ; les mythographes antiques ne pouvaient pas encore imaginer l'étymologie, même réelle, de G. Dumézil, alors qu'*Apollon Lycien* s'unissait avec *Curéné* sous la forme d'un « loup » ! : *Curéné* était donc une louve ! et donc son fils *Aristée*, un fils de la « louve » comme *Romulus*, un *Kurinos* !), *Saint Nazaire* (voir note précédente) et *Saint Basilide*, fêtés le 12 juin. *Saint Basilide* avait une église sur la voie *Merulana* à Rome. Le 16 juin est fêté un autre *Curinus*, avec sa mère *Sainte Julitte* : *Saint Cyr* est en effet lui aussi un « fils de roi », un *basiliskos*, un *regulus* ! Un *Saint Quirinus* est fêté le même jour que *Saint Regulus* de *Senlis*, le 30 du dieu romain du « loup » *Mars* (un autre *Quirinus* le 25 mars).

²⁷ Ce même jour est fêté *Saint Siméon*, autrement fêté avec la *Purification de la Vierge* au 2 février, au lendemain de *Sainte Brigitte* !

²⁸ RPs. Béns. de Paris, *Vie des Saints*, tome X, p. 218, édition Letouzey et Ané, Paris, 1952. Dans une étude sur *Halloween*, nous avons souligné que *Samon* du premier novembre actuel, avec son « *Trinox sindiu* » ne pouvait pas être, compte tenu de la précession des équinoxes, une représentation du solstice d'hiver, mais celle de l'équinoxe d'automne coïncidant avec l'ancien coucher du *Taureau* et des *Pléiades* et le lever de la *Lyre*, avec la fête, « 6 jours » après l'équinoxe antique du 24-25 septembre, jour de la fête de *Saint Principe*, évêque, de son frère *Saint Rémi*, fêté le 1^{er} Octobre : ce même jour est célébré, à *Gand*, la fête de *Saint Allowinus* « Bon pour Tous, Vénéral pour Tout », autrement appelé *Saint Bavon*. ***Sainte Triduana* pourrait donc représenter la « Nuit de Samain » !**

²⁹ Il est caractéristique que le culte de *Saint Gengoux*, le patron des « cocus » et des « cornards », bien que célébré sous le *Taureau*, souligne la présence très souvent d'« ammonites » dans le secteur.

³⁰ RPs. Béns. de Paris, *Vie des Saints*, tome X, pp. 216-217, édition Letouzey et Ané, Paris, 1952.

³¹ Les *Liberalia* étant fixés juste avant l'équinoxe et le lever du *Bélier*.

³² Saint Jérôme, dans la *Vulgate* utilise le mot *regulus* à plusieurs reprises pour traduire l'aspic et le basilic de la Bible, en hébreu *sifoni, sefa, ef'eh*... Il utilise une fois « *saraf* » (mot bizarrement proche de *Seriphos*) dans Isaïe, XXX, 6, (ασπίς, *aspis* en grec) mot qui en général traduit les « séraphins » d'origine assyrienne, sorte de dragons de feu. N'oublions pas qu'*Euphorion*, l'ange de l'Île des Bienheureux, était aussi une sorte de « séraphin ».

³³ Au point que *Saul* « le Désiré » devenu *Saint Paul*, qui porte le nom du proconsul *Sergius Paulus* le « petit cerf, le faon », prêche le christianisme, pendant deux ans, à *Ephèse* à l'école de *Tyrannos* !

³⁴ P. Chantraine, *DELG.*, p. 85.

³⁵ J. Pokorny, *IEW.*, p. 317.

³⁶ Un *Saint Venustus* est le premier évêque d'*Agathè-Agde* ; or dans cette ville, à la cathédrale primitive dédiée à *Saint André*, (dont les reliques seront apportées en Ecosse par *Saint Regulus*) le Saint patron est *Saint Severus* ; un *Saint Severus* se trouve dans le martyrologe associé à son contraire, *Saint Mansuetus* ; Nous avons dit que *Saint Mansuetus* était le premier évêque de *Toul*, lui qui ressuscite l'enfant *Regulus* et *Mansuetus* se trouve être le troisième évêque des *Silvanectes*, placé entre *Nicenus* et... *Venustus*...

³⁷ Yves Messmer, *DSR.*, Université Stendhal Grenoble 3, Octobre 2000, tome II, p. 348.

³⁸ *Mélanges de Linguistique offerts à Jacques Goudet* édités par Brigitte Horiot et Jean Haudry ; Jean Haudry : *Le sens de l'évolution linguistique*, Université Lyon III Jean Moulin, CEL. J. Goudet *Hors série 1*, 1997.

³⁹ *IEW.*, p. 316, sqq.

⁴⁰ Notons que les *Vénètes d'Illyrie* sont appelés en grec *Ενετοί*, *Enetoi*, et que la ville des *Vénètes* de Bretagne est *Vannes*.

⁴¹ P.Y. Lambert, *La langue Gauloise*, p. 110, édition Errance, Paris 1995 : cf. *Anagantio* du Calendrier de Coligny et l'épithète d'Apollon, *Anextlo-maros*...

⁴² Pour *-galis* ou *-calis* : racine **gdi-*, **gli-* « souris » qui donne *γαλέη*, *galeè* « belette » en grec (voir la plante *galéopsis*) et *glis* « loir » en latin (J. Pokorny, *IEW.*, p. 367) ; l'étymologie d'*anagallis* n'est donc pas obscure...

⁴³ Les autres noms sont : *mečia, turradopago, meciatura, scintella, acoron4, antura, auricula Veneris, catocalis, cattina, cichorium2, myosota 2, oculus felis, semen buxi, stisocoria, tura, acallis, agalis*... (Jacques André, *Lexique des Termes de Botanique en Latin*, p. 30, édit. Klincksieck, Paris 1956). Il est évident que les noms *catocalis, cattina, oculus felis*, sont liés au chat tueur de *mus*, de « rat »...

⁴⁴ Notons immédiatement qu'en Italie, non loin de Naples, *Amalfi* accueille les reliques de *Saint André*, alors que la ville voisine de *Salerno* accueille celle de *Saint Mathieu* ! Une sorte d'*Euphorion*, d'« Ange » est son symbole.

⁴⁵ J. de Voragine, *Légende Dorée*, trad. J.B. M. Roze, col. G/F, Paris 1967.

⁴⁶ RPs. Béné. de Paris, *V.S.*, tome XI, p. 1008 : « ... La Maison de Bourgogne se mit sous la protection de Saint André, sous prétexte que les Burgondes venaient de la Scythie... ». Il est à remarquer que le pagus de Salins, dans le Comté de Bourgogne, où était vénéré le « Scot » *Saint Anatole*, et *Saint André* s'appelaient pagus Escuens primitivement *Scodingum* (influence de la langue burgonde) mot formé à partir d'une racine **sek^{ov}*- « suivre à la trace », puis « remarquer, voir, parler », qui a peut-être donné *Sequanus* et en tous cas le moyen irlandais *scoth* « mot »... (J. Pokorny, *IEW.*, p. 896 sqq.) Le grec σκυθος, « scythe » semble provenir quant à lui de la racine **skeu-* « lancer des traits » (J. Pokorny, *IEW.*, p. 950, sqq.) ou **skeu-* « remarquer, faire attention » (J. Pokorny, *IEW.*, pp. 587-588) Et si nous posions la même racine pour *Squanus* ? la *Séquanie* deviendra le Comté de Bourgogne.

⁴⁷ Par *Phrixos* dont le nom a la même racine que *Burgonde*, soit **bregh-*, soit **breg-* (Pok., p. 140, 166 ; Chantr., p. 1229).

⁴⁸ Abbé Godescard, *VS.*, tome XI, p. 498.

⁴⁹ A partir de *λεών, léon*, « serpent » (Nic., *Th.* 454), Il existe un lien entre le *khamaleon* et l'anthroponyme *Pantaleon* à rattacher au thème de la « roue » du « chardon », de la « carline » ou du « chardon-roland » (**rotolanus*) et le principe de sa forme « la roue solaire » ou « roue de feu orageuse ». Cela nous ramène aux thèmes légendaires de la roue solaire que l'empereur arrête pour poursuivre *Marsile* depuis *Roncevaux* et de la peste de son armée guérie par la carline poussant sur le site « fléché » par l'Ange, du *chardon aux cent têtes* ; pour la « carline » (déformation de « Caroline » ?), nous avons les noms de *caméléon blanc, chardon d'argent, chardon doré, loque, baromètre, chardonnette, cardousse*... Ces noms sont liés très souvent à l'indication du temps, comme le sont les « grenouilles » ! Pour ces noms et applications médicales, consulter Docteur G. Debuigne, *Le Larousse des plantes qui guérissent*, édit. Larousse, Paris 1974 ou J. Palaiseul, *Nos Grand-Mères savaient*, chez Robert Laffont, Paris, 1972. Le chardon éloignant et protégeant des reptiles, le lien est possible aussi avec le « cercle » des serpents et l'« ammonite ». Comme *Saint Luc, Saint Pantaleon* est effectivement patron des médecins et il est fêté au lever du Lion « *Basiliskos* », le 27 juillet, car *Pantaleon* soigne surtout les maladies de la *Canicule* en raison de son vrai nom *Pantaeleimon* « celui qui prend pitié de tous, le miséricordieux » ; il était « médecin » à *Nicomédie* (« soin vainqueur » !) de *Bithynie* ; il fut ramené à la « *fides* » par *Saint Hermolaos* qui avait deux autres frères, *Hermippe* et *Hermocrate*. Ils sont fêtés le même jour. De la même manière que le « Bélier » *Amon* était vénéré à *Hermopolis* d'Égypte, le rapprochement s'impose avec le « caducée » remis par *Apollon* à *Hermès*,

par ailleurs « criophore ». Une racine *(s)ker- « courber, tourner » comme le *circus*, liée à la « toison » collectrice de paillettes d'or « roulées » par les rivières, pourrait rapprocher à la fois κριος, *krios* « mouton » (aussi *ker- > cerval), Κροισος « Crésus » et κρισιον, *krision* « chardon » et latin *cardo* « chardon ». La légende du roi *Candaule* est célèbre en raison de l'anneau de Gygès or κρικος, *krikos*, anneau » a la même étymologie que *kirsos* « varice » (P. Chantraine, *DELG.*, p. 534-584 et J. Pokorný, *IEW.* p. 935), mot auquel on rattache *krision* « chardon » parce qu'il soigne cette inflammation des veines circulaires ... Le « Bélier » inaugure d'autre part le « circuit » de la « roue » du soleil dans le zodiaque.

Nous retrouvons ces thèmes dans l'« ammonite », ce qui nous permet de rejoindre le thème de la « toison » du bélier qui accroche très facilement les fleurs ou les fruits de certains chardons : si nous posons une confusion entre les racine *kwon-, *kwan qui conduit aussi bien à « tout » (πιος, πιν) en grec qu'à « chien, canis », si nous écrivons *Canta-leon, nous sommes très proches du nom du roi *Candaule* « étrangleur de chien », (qui porte le même surnom qu'*Hermès* lydien Κανδαυλας, *kandaulas*), roi lydien comme *Crésus* (Κροισος, *Kroisos*) qui va tuer justement son frère *Pantaléon*, en le martyrisant avec un « chardon ». Quand on coupe la tête à *Saint Pantaléon*, il sort du lait au lieu de sang ! Nous sommes dans le même thème « lactée » que la *lactuca*, la « chicorée » σερις, *seris* en grec (cf. *Seriphos*) et surtout l'*Euphorbe* anti-« basilic ». Le « pissenlit », plante « laiteuse » par excellence lui même s'appelle « dent de lion » ! P. Chantraine (*DELG.*, p. 491 et p. 492), en posant une racine *kan-t-, *qan-tho-, en réfère à divers mots grecs, celtes, ou latins, κανθος, gallois *cant* « cercle de fer », latin *cantus* « bande de jante » concernant le « chant » ou la « jante » qui cercler. Et il explique le nom de l'âne κανθων, *kanthôn* par le poids qui le « courbe ». Il ne pense pas que l'âne est le mangeur de *cardo* par excellence. La racine posée *kwan- conduirait certainement au nom du « paon » en grec τωων, *taôn* car la labiovélaire *k^w- peut donner « t » en grec comme « p » : cela expliquerait alors le « pavo » en latin, « l'oiseau qui fait la roue », et notamment au moment de l'orage, « l'oiseau le plus beau », « l'oiseau d'Héra, la vache, aux yeux d'Argos », mais oiseau-gallinacée aussi, destructeur de serpents.

Le *pauo* latin peut avoir aussi une origine indo-européenne, et ce avec l'origine apparemment persane de l'oiseau. C'est ainsi que s'expliquerait la coutume celtique de la « roue de feu » à *Saint-Pantaléon* et le martyre de *Saint Vincent d'Agen* à *Keonemerensis* (<* ret-, *rot-, *rat-) *ruris agro Vellano*, près de *Castrum Pompeiacum* (Mas d'Agenais). Nous ne pensons pas assez que le nom de *Vincentius* peut comporter une confusion de racines *kent-, *kwent- « tourner, roue à cinq barreaux ? » (> *Pompeiacum* !) à partir de *Wen-kent- ou *Weik-kent-, de même que *Kwentenus > *Quentin*... et *Pantaléon* !

« ... Plus récemment découvert, un bas-relief de *Saint Pantaléon les Vignes* (Gallia XVI, 1958, pp. 386-387) présente un personnage barbu tenant des deux bras une roue au-dessus de sa tête. Il est vrai que le personnage paraît ici plus récepteur que lanceur. Il s'agit probablement non pas de *Taranis* lui-même, mais du petit personnage qui lui est en d'autres lieux souvent associé, et qu'il domine.

Bourg viticole de la Drôme, Saint Pantaléon tient probablement son nom d'une tradition folklorique dérivant du culte de *Taranis* à la roue. En effet, la roue entourée de paille que les Champenois lancent dans les vignes est appelée la roue de *Saint Pantaléon*. Il s'agit en fait de la christianisation tardive d'un rite païen. *Saint Pantaléon* est un martyr italien dont les entrailles avaient été entourées autour d'une roue... » (J.J. Hatt, *Mythes et Dieux de la Gaule*, p. 185, édition Picard, Paris 1989.)

Pantaléon, nous dit Hérodote, avait comploté contre son frère : « ... *Pantaléon* était fils d'*Alyatte* et frère de *Crésus*, mais né d'une autre mère : *Alyatte* avait eu *Crésus* d'une femme carienne, *Pantaléon* d'une femme ionienne. Lorsque *Crésus* fut entré en possession du pouvoir par le don que lui avait fait son père, il mit à mort cet opposant en le faisant traîner sur un « chardon » (κναφος, *knaφou*) ; quant à sa fortune, que d'avance il avait voué au dieux, il la consacra alors sous la forme que nous avons dite dans les sanctuaires susnommés... » (Hérodote, *Clio*, I, 92, trad. Ph. E. Legrand, col. Les Belles Lettres, Paris, 1932).

Reste que le roi *Kenneth* d'Ecosse, comme *Sainte Keyne* (*knaif* en gallois « toison, duvet », breton de Vannes *kaneo* « laine ») d'ailleurs, semble évoquer une racine proche du « chardon » κναφος, *knaφos*. Et si *Candaule* n'était pas à rattacher directement à la racine *kuon « chien », mais à une racine proche 2*ken-, « déchirer, gratter, arracher, carder » (J. Pokorný, *IEW.*, p. 560 sqq.) signifiant aussi par résultante « bête à toison » ou « bête sauvage » comme le grec κνωδalon *knôdalon* « toute espèce d'animal sauvage, lion, sanglier » nom parent de κνωδον, *knôdon* « dent, crochet » issu de cette même racine *ken-, *kned-, *knebh-*, racine présente aussi dans la glose d'Hésiode κνωδλληται . κνηθεται et dans le sicilien κιναδος, *kinados* « renard » (J.

Pokorný, *IEW.* p. 559 sqq.). La racine parente 3*ken-, elle même proche de *kuon- « chien » signifie elle aussi « petit chien, petit loup », dans le vir. *cano*, gallois *cenau* par exemple ! Il y a donc un lien entre différents dieux et *Candaule*, *Crésus* (κρισιον, *krision* en grec « chardon »), *Pantaléon* ; la présence d'un *Hermès Criophore* semble transparaitre avec des chiens gardiens de troupeau. Le thème de la richesse de *Crésus* rejoint celle de la *Toison d'or*, du *pecus* et de la ... *pecunia* ! Le nom du *Pactole* étant proche de celui de *Pantaléon*. Le fait que les chiens soient étouffés appartient soit à des plantes difficiles à avaler de type *cardo*, κναφος, κρισιον, par exemple, soit en raison de la *rabies* de la *Canicule* qui « étouffe » et assoiffe les animaux, surtout les canins au bord de l'eau. Il semble donc que *Candaule* « étranglechien » soit bien un « chardon » comme son frère, laiteux comme le « chardon-Marie », *Pantaléon* !

⁵⁰ Hygin *Astr.* livre II, 14, trad. A. Le Boeuffe, *Collection Les Belles Lettres*, Paris 1983.

⁵¹ Nous voyons cette attrait du « serpent » pour le lait dans la légende du « chien » *Saint Guinefort* !

⁵² *DELG*, pp. 1187-1188

⁵³ Pline, *HN.*, V, 16, trad. J. Desanges, *Collection Les Belles Lettres*, Paris 1980.

⁵⁴ Pline, *HN.* XXV, 77-79, trad. J. André, *Collection Les Belles Lettres*, Paris, 1974.

⁵⁵ Le *Scorpion* se lève en même temps que le *Serpentaire* !

⁵⁶ Ovide, *Les Métamorphoses*, 15, vers 160-165, trad. Georges Lafaye, col. *Les Belles Lettres*, Paris, 1962.

⁵⁷ Pp. 317-318 et p. 242, *édit.* Klincksieck, 1956.

⁵⁸ *HN.*, XXVI, 62-73, trad. A. Ernout, *Collection Les Belles Lettres*, Paris 1957.

⁵⁹ Cela nous ramène au « coq », symbole d'Asclépiade-Esculape.

⁶⁰ *Dictionnaire de la Bible*, sous la direction de F. Vigouroux, article signé Orban, T. I, 2^{ième} partie, p. 1495, *édit.* Letouzey et Ané, Paris 1912.

⁶¹ La mythologie de *Danaé* et de *Persée* s'est peut-être elle-même inspirée de faits de civilisation sémitique, car *Danaos* et son frère *Egyptos*, fils de *Bélos*, sont leurs ancêtres.

⁶² *Livre de l'Exode*, 7, 8, sqq. *Bible de Jérusalem*, Edition du Cerf, Paris 1955.

⁶³ Voir la fête de *Saint Hilarion*, au 21 octobre ; *Hilarion* était célèbre entre autres miracles pour la destruction d'un énorme « boa » qui mangeait les bœufs et les humains à *Epidaure de Dalmatie (Raguse)* : l'allusion à *Epidaure* nous conduit naturellement et directement à *Epidaure* en *Argolide* célèbre par le culte du *Serpentaire Asclépiade*.

⁶⁴ Il faut chercher le lien entre les dates du 17 mars et du 17 octobre, certainement à l'origine dans la date de l'ancienne fête de *Saint Michel*, au 16 octobre (dédicace du *Mont-Saint-Michel*), jour du sacrifice du « bélier ». Dans *Ogam, Tradition Celtique*, tome X, fasc. 5, pp. 265-272, un article de Ellen Ettlinger, *Saint Patrice l'homme au langage perpétuel*, raconte et analyse l'épisode de la mort par étouffement, puis sa résurrection par le Saint, d'Enna, le fils du roi *Loeguire*, un « regulus » donc :

« ... Lors d'une grande dispute entre *Loeguire*, fils de *Niall*, et *Patrice*, la reine implorait le roi de consentir à la volonté de *Patrice*. Le roi ne donnait suite en rien à son intercession et était furieux contre le saint. *Patrice* jeûnait pour fléchir la volonté de Dieu contre *Loeguire*. Le roi alla dans la maison des banquets... La reine était dans une autre maison, et avec elle son fils *Enna*..., qui demandait quelque chose à manger. « Il n'est pas seyant que tu manges... quand *Patrice* jeûne contre toi ». « Ce n'est pas contre moi qu'il jeûne ! dit le garçon, mais contre *Loeguire* ». On apporta au garçon un bélier châtré bouilli... C'était la veille de la *Saint Michel*... Le premier morceau... que le garçon mit entre ses lèvres s'arrêta dans sa poitrine, et il expira. Ils commencèrent à le pleurer. « C'est *Patrice* », dit tout le monde, « qui a tué le garçon par sa malédiction ». La reine alla chez *Patrice* et invoqua le nom de Dieu devant lui, pour qu'il ressuscitât son enfant... et (elle dit ...) que le garçon lui-même et ses enfants seraient voués au service de *Patrice*... L'ange *Victor*... vint à *Patrice* et lui dit : Lève-toi et mets-toi sous la protection de l'archange *Michel*, et donne-lui une aumône..., que chacun tue un bélier au nom de *Michel* le jour de sa fête, et qu'on le donne aux pauvres »... *Patrice* se rendit auprès de *Michel* et le garçon revint à la vie.

C'est ainsi que par la suite tout le monde prit l'habitude de manger le morceau de *Michel* et de tuer des béliers à la *Saint Michel*, selon l'exemple de *Patrice* et d'Enna (2) »

Cette légende doit avoir été bien connue dans toute l'Irlande pour les deux raisons suivantes :

1° La conversion du premier roi est un épisode de première importance dans l'histoire irlandaise ; 2° La *Saint Michel* est « une des fêtes les plus importantes de l'année en Irlande. En ce temps-là les gens s'attendent à ce qu'il se produise une forte régression des maladies. Un oiseau ou un mouton était jadis tué et mangé à la *saint Michel*, même si l'occasion d'un tel repas était la seule de toute l'année. On dit que cela est un acte de gratitude pour un miracle accompli par *saint Patrice*, il y a longtemps, avec l'aide de *Michel* (3).

A côté de la résurrection d'Enna, il n'y a, dans les légendes de *saint Patrice*, aucun autre miracle qui n'ait été accompli avec l'aide de *saint Michel*. L'habitude de sacrifier un mouton à un saint, pour obtenir une protection contre une maladie mortelle, a survécu en Irlande jusqu'au dix-huitième siècle... »

(2) *Tripartite Life*, *édit.* et traduction par Wh. Stokes, Londres 1887, vol. II, pp. 557 sq.

(3) Article anonyme « *Michaelmas* » dans *Funk and Wagnall's Standard Dictionary of Folklore, Mythology and Legends*, vol. II, New York 1951, p. 716. Sur la grande estime dont jouit *Saint Michel* en Irlande, se rapporter à M. Schlauch On Conall Corc, in *Journal of Celtic Studies*, vol. I, Baltimore 1950, pp. 155-156. La fête de *saint Michel* est aussi sur les côtes et les îles occidentales de l'Ecosse « la démonstration la plus populaire de l'année celtique et le sacrifice de l'agneau joue un rôle important dans ces célébrations » (A. Carmichael, *Carmina Gadelica*, vol. I, Edimbourg 1928, pp. 198 202-203.)...

⁶⁵ Hygin, *De Astr.*, II, 20, 3, trad. A. Le Boeuffe, col. *Les Belles Lettres*, Paris 1983.

⁶⁶ A noter le Glossaire d'Endlicher, cité par P. Y. Lambert, *La Langue Gauloise*, p. 203, (*loc. cit.*) à propos de *Rhodanum* : « *Roth violentum* [nam *rho nimium*] *dan* et in Gallico et in Hebraeo iudicem : ideo *Hrodanus* iudex violentus... ». *Arelate* est sur le *Rhône*.

⁶⁷ J. Chevalier, A. Gheerbrant, *Dictionnaire des Symboles*, p. 198, collection Bouquins, chez Robert Laffont/Jupiter Paris 1982.

⁶⁸ Les premiers brames du cerf s'échelonnent du début septembre à octobre ; ils précèdent le rut.

⁶⁹ Hygin, *De Astr.* II, 34, 3 : Orion avait le pouvoir de courir sur les flots comme sur la terre ; il n'est pas éloigné donc du genre batracien ou saurien, qui a aussi ce pouvoir là ! Dans la version habituelle, il se fait piquer par un scorpion ; que ce soit une flèche d'*Artémis*, lancée à l'instigation d'*Apollon* jaloux, ou que ce soit un scorpion, il y a « piqure » qui pourrait être celle d'un « serpent », puisque le « Serpenteaire » se lève en même temps que le *Scorpion* et que le coucher d'*Orion*. Un *Saint Orion* est fêté le 25 juin avec *Sainte Lucie* et *Saint Denis*, un autre le 21 novembre, à Héraclée, avec *Saint Bassus* et *Saint Denis*, donc aux lever et coucher matinaux d'*Orion*, le coucher coïncidant avec la fin des levers du *Serpenteaire* et du *Scorpion* et le début de celui du *Sagittaire*, ce qui est conforme aux différentes mythologies.

C'est donc le thème du « pied » ou de la « fête » qui importe dans la mythologie d'*Orion* ; Ce sont ces thèmes que nous retrouvons systématiquement dans les correspondances mythologiques qu'elles soient antiques ou chrétiennes. Le thème du « pied » est primordial au point que les différents « cochers » ou inventeurs du quadrige, tel *Erichthonios*, sont des « serpents » « au pied mou et unique » Par contre le fait de se doubler en s'entrelaçant permet aux « deux » serpents, aux deux *basiliskos-regulus* du caducée ou d'*Esculape*, d'avoir une « base » d'accrochage avec la terre ou l'arbre, le pieu-pied », ou de se développer par une *Croix* initiale de *Saint-André* quand ils sont en position de « rectitude » telle une « *regula* » (principe initial, obligatoire et fondamental de deux fils de fer que l'on veut relier solidement). La carence du « pied » ou « des pieds » est remplacée par la « roue ». Différents héros grecs ont aussi souligné la valeur mythologique du « pied » dégagé et non protégé, susceptible d'être agressé par une piqure, un empoisonnement ou une flèche émanant en premier lieu d'*Apollon*, par exemple pour *Achille* qui par ailleurs préalablement aura soigné avec l'oxydation de la pointe de sa lance *Téléphe*, (cf. l'*Achillée*, plante vulnérinaire qui se propage en rampant des « pieds » sur le sol, cf. aussi la « *ranuncula* » ou l'anérine et la quintefeuille) dont le nom évoque le « cerf ». Le héros par excellence au « pied dénudé » et surtout aux « deux lances » que l'on va retrouver chez les *Saints Bénigne* et *Quentin*, est *Jason*, dont les liens avec le « poison » sont assurés par *Médée* de « Colchide » (cf. le colchique en septembre au moment des premiers brames du cerf) et par son père *Aeson* empoisonné avec du sang de taureau. Les liens avec le *Bélior* deviennent évidents notamment quand est crucifiée la « Toison ». Le duc *Philippe de Bourgogne* a mis l'Ordre de la *Toison d'Or* sous le commandement de *Saint André*, dont la « croix » en « X » a paradoxalement deux pieds comme l'« *aner, andros* » qu'elle est censé représenter... Les mythologies chrétiennes ont donc pris le relais et permettent d'établir des liens entre les différents *Saint Regulus*, notamment avec le patronage de l'*Ecosse* à *Saint André*, par référence notamment à la « Croix » qui, en bois, tel un arbre, est plantée sur « un pied » pour le *Christ*, préalablement « aidée-portée » par *Simon* le « *Quirénien », sur la « tête », à la place du « pied » pour *Saint Simon-Pierre* et sur deux pieds, prémisses du caducée pour *Saint André*. Un chapitre spécial se doit d'être consacré à *Saint André*, mais retenons que l'« importation » de ses reliques par l'« ancien » (*presbus-roitelet*) gardien de *Patras*, (antique *Antheia* en *Achaïe*, *Saint Regulus*, après des années de navigation et certainement de vénération dans les ports de transit tels Marseille ou Agde, et sur arrivée au pays des *Scots* n'est pas le fruit du hasard, car dès le M.A. le nom des *Scots* était confondu avec celui des archers « *Scythes* » (racine **skeu-* « piquer, lancer ») ; or *Saint André* est avant tout l'apôtre des *Scythes* et donc aussi du pays du « poison » limitrophe, de la *Colchide*. Sa « sandale » et son « pied », tel celui de *Jason* est vénéré à *Trèves*. Ce n'est pas un hasard non plus si *Philippe de Bourgogne*, (cf. le vitrail de la chapelle des Hospices de Beaune) qui porte le prénom du compagnon d'*André*, (lié au thème lui du « cavalier archer », ou du « cocher », fête, le 1^{er} mai, au lever du Cocher !) et l'assiste lors de la multiplication des pains et des poissons, apôtre « nourricier » donc comme l'Homme, *Paterfamilias* de *Patras*, qui fut crucifié comme lui à *Hiéropolis*, a choisi *Saint André* comme patron de la *Bourgogne* ou plutôt des deux *Bourgognes*. En effet le comté de Bourgogne fut littéralement envahi par les moines *Scots*, tels *Saint Colomban* à *Luxeuil*, ou *Saint Anatole* à *Salins*, dont la basilique, auprès des sources salées, fait face au fort *Saint-André*. Quant au duché, il possédait déjà cette *Croix de Saint André*, dans les attributs de *Saint Bénigne* (symboles de son martyre : deux lances croisées dans son corps), au nom équivalent de *Mansuetus* ou d'*Amoenus*, en plus du serpent qui encercle le cierge « rigide » de l'autel de la future basilique de *Divio-Dijon* et révèle son tombeau. *Saint Bénigne* est donc un « *regulus* » comme l'est *Saint Quentin*, fêté la veille de sa fête, qui subit le même martyre avec deux pieux croisés.

Saint André, l'apôtre des archers *Scythes*, et par là même des *Pictes* et des *Scots*, est fêté logiquement le 30 novembre, au lever du *Sagittaire*, mais il est fêté le 30 octobre par le rite syriaque et le 31, il est « couronné » ! Le 3 septembre, jour de la fête de *Saint Regulus* de Reims et de *Saint Mansuetus-Regulus* à *Toul*, on commémorait à *Aquilée*, au pays de *Belenos*, la *Consécration de Saint-André*... Les symboles des *Scots* sont le « chardon » et la « rue » : le chardon est la plante qui « pique » par excellence avec des racines au plus profond de la terre, comme un serpent qui s'y enfonce. Quant à la rue, plante anti-serpent qui mériterait à elle seule une étude, un passage de *Pline* (*HN. XIX, 157*) dit que le *basilic* (*ocimus basiliscos = regulus*) lui est assimilé : « de même nature, *Eadem et ocimo natura* ! ». La « *ruta graveolens* » est à la fois une plante « poison » et « anti-poison, anti-piqure », et (donc anti-flèche des « archers » scythes ou scots !) au point que les belettes en consommeant avant d'attaquer les « basilics » nous dit encore *Pline*, (*HN. XX, 131 sqq.*). *Pythagore* la préconisait...

⁷⁰ Gageons que des jeux de mots ont pu exister entre le nom du « héron » en grec ἐρωδιος, *Herōdios* et celui d'Ἡρώδης, Hérode...

⁷¹ Il est remarquable que l'arbre *hévée*, qui produit par sa sève le « latex » est classé dans les euphorbacées. L'euphorbe, nous l'avons vu, est la plante laiteuse anti-serpent et anti-scorpion par excellence. Notons que l'association, à propos de *Turicum-Zurich*, de *Sainte Regula* avec son frère *Félix* rentre totalement dans le couple lait-serpent, car le nom de *Félix*, comme celui de *filius*, ou de *femina* vient de la racine **dhei-* « sucer ou donner le lait ». Ce thème se retrouve largement évoqué dans le martyre des *Saintes Perpétue et Félicité*... Τροφιμος, *Trophime*, « celui qui est nourri par une nourrice (équivalent de *nona* latin) » ou « nourricier » vient du verbe τρεφω, *trephō* « rendre compact et ferme, cailler le lait, nourrir » ; or ce verbe a donné aussi le nom de *Trophônios* porté par un célèbre architecte, constructeur de temples, donc de « basiliques » ; de la même manière que *trophimos* finit par signifier « celui qui est robuste, bien charpenté au niveau de l'ossature », de même *Trophônios* est « celui qui établit des bases solides en soudant, solidifiant, compactant les matériaux des bâtiments » : « ... *Trophônios*, fils d'*Erginos* qui passait pour avoir établi le fondement du temple de *Delphes*. Antique dieu chthonien, parfois dit Ζεὺς Τροφώνιος (*Strabon 414*), il avait un oracle à *Lébadée* en *Béotie*. Le serpent lui était consacré et on le consultait par incubation... » (*Dictionnaire Bailly, Séchan, Chantraine*, p. 1968). C'est du côté de la sémantique de la *basilikè* qu'il faut peut-être chercher une étymologie véritablement indo-européenne (envisagée par P. Chantraine à cause de la labiovélaire initiale et de la présence du mot en mycénien, voir *DELG.* à ce mot) au nom de βασιλευς, *basileus* « roi » à partir de **g^wa-* « être sur des pieds, sur une base, marcher » qui conduit au grec βασίς, *basis* « base » : la βασιλική, *basilikè* était un lieu construit sur des pieds-piliers (et donc avait une base) dans lequel le public se promenait, marchait, achetait, discutait... C'est aussi une racine **g^wu(a)-* qui semble à l'origine de la deuxième partie du mot πρεσβυς, *pres-bus* « vénérable, roitelet », « celui qui marche en premier » (P. Chantraine, *DELG.*, pp. 936-937) équivalent dans le dernier sens de « roitelet » du βασιλευς, *basileus* (« Celui qui marche en rampant » ?), *basiliskos* (même racine encore < **g^wa-* !).

⁷² J. Pokorny, *I EW.*, p. 654, place bien le latin *latex* « liqueur » sous la même racine **lat-* (cornique *lad* « liqueur », moyen irlandais *laith* « bière, écoulement, marais ») qui conduit à *Arelate* « devant le marais » ; ce « marais » est la « Camargue nourricière » à la fois par ses terres, ses eaux et ses animaux, notamment les bovins...

⁷³ Un des premiers évêques d'Arles fut le célèbre *Saint Honorat*, « celui qui détruisit les serpents » de l'île de Lérins avant de fonder le célèbre monastère. Comme un de ses successeurs, *Saint Patrocle*, qui instaura le culte de *Saint Trophime* à Arles, il est le « *Pater* nourricier » par excellence. *Honoratus* porte donc le même nom que *Saint Honoré*, le Saint Patron des Boulangers et Pâtisiers. Pourquoi ce patronage ? Jusqu'à ce jour, l'explication manque et pourtant elle est facile à trouver si nous la cherchons dans son nom.

L'« *Honoratus* » latin ou gallo-romain était un noble « chevalier » ou « patricien » qui était, comme son nom l'indique, « honoré » pour les charges de magistrature qu'il accomplissait ; à lui incombait primitivement l'« honneur » de « nourrir » les gens ou les clients qu'il avait à charge et ceux-ci en « récompense » lui rendaient « grâces et honneurs » pour cette charge qui équivalait à la notion de « *Pater Familias* » dont le rôle, dans la famille, était en premier lieu *trophimos*, « distributeur de la nourriture de base pour ses enfants », faite à base de *frumentum* « froment ».

L'avocat latin *Cicéron* nous éclaire définitivement, dans une plaidoirie, sur ce lien entre l'« Honoré » et le « Pain » : il défendait alors un nommé *Pison*, accusé de concussion chez les Gaulois *Allobroges*, or le nom de *Piso* en latin vient du verbe *pinsere* ou *pisere* qui signifie « piler, broyer le grain » dans un *piso* « mortier ». Le « *pistor* » est le « boulanger » et c'est le surnom de *Jupiter* qui commanda aux Romains de « jeter par les fenêtres » et du haut du Capitole les seules miches de pain qui leur restaient, pour faire croire aux Gaulois, qui les assiégeaient, qu'ils avaient de quoi tenir un siège. La tactique réussit...

Pison faisait aussi partie de la *gens* « famille » *Calpurnia* (*calpar* en latin signifie « vin nouveau, vase à vin » ; plus tard le nom de *Calpurnius* sera donné à un diacre, père de *Saint Patrice*), le « Père » chrétien des Irlandais). Ainsi par un heureux hasard (?), un autre *Pison* à la même époque est surnommé *Frugi* « frugal, honnête, jouisseur modéré de froment et fruits), *Pison* évoquait à la fois le « pain de froment » et le « vin », mais *Cicéron* avait trouvé beaucoup mieux : en effet *Pison* était un « *Honoratus* », un « Honoré » de par sa fonction ; l'avocat nous dévoile alors une coutume ancestrale : était appelé *Honorarium Frumentum*, « le blé d'honneur, le blé accordé par honneur, le blé offert à titre gracieux aux gouverneurs de province, telle la cité des *Allobroges* qui se situait à la limite de la *Séquanie*, au sud de Lyon.

Voilà pourquoi, le Saint Patron des « Fruits de la Terre » pilés sous forme de farines, bases de la nourriture des hommes est *Saint Honoré*. Les historiens et donc les boulangers ont peu d'informations sur la Vie de cet évêque de la famille des « comtes » du Ponthieu (Picardie), né à Port-le-Grand, près d'Abbeville au VI^e siècle. La légende toutefois raconte, qu'au moment de célébrer la messe et de consacrer l'hostie de pain, il vit la main du Christ apparaître et consacrer l'Eucharistie. En 1060, une sécheresse terrible s'abattit sur la province céréalière qu'était la *Picardie* ; l'on transporta en procession la chasse de *Saint-Honoré* et la pluie tomba, permettant ainsi au futur « *honorarium frumentum* » de pousser et d'être pilé pour « honorer » l'Eucharistie et la vie des hommes. Renaud Chérée et son épouse Sibylle firent construire

à Paris en 1204 une église en son honneur, qui fut détruite à la Révolution mais laissa son nom aux célèbres rue et faubourg. Les historiens de la religion chrétienne déclarent ne pas savoir très bien pourquoi *Saint Honoré* est devenu le patron des boulangers ; ils auraient dû se pencher sur la linguistique, qui leur aurait montré que les agriculteurs-céréaliers, les meuniers et les boulangers-pâtisseries du Moyen Age savaient, comme à l'origine de la vie, « honorer » la nourriture.

⁷⁴ Claude Bourgeois, *Divona*, pp. 67-68.

⁷⁵ Eduard Petiska et Jan M. Dolan, *Légendes de Prague*, chez Martin, République Tchèque, 1995.

⁷⁶ Notons que *Sainte Hélène*, la *ganea* ou tenancière de taverne de Grande-Bretagne, épouse de *Constance Chlore*, est fêtée le 18 août, au commencement d'*Elembiu...* *Ganea* (latin *ganeo* « débauché ») est le nom de l'épouse volage de *Saint Gengoux*, le « Cornard ».

⁷⁷ Nous avons dit qu'*Orion* était à la fois un être aquatique et un être terrestre : si son « chien » peut avoir la « rage », lui ne peut absolument pas la contracter, puisqu'il marche sur l'eau : s'il y a folie, elle ne peut être due qu'à l'absorption de trop de vin...

⁷⁸ Abbé Godescard, *VS.*, tome IV, p. 7-8, chez Gauthier frères et Cie, Libraires, Paris-Besançon 1835.

⁷⁹ Composé donc comme *Hubert* < *Hugobertus* ; voir plus loin les liens avec la « chasse du seigneur de la forêt », il est à noter que le 1^{er} juillet est fêté *Saint Théobald*, patron des « gens de la forêt » et des charbonniers ; or il est prouvé qu'une confusion s'est instaurée entre le nom de *Théobald* et celui d'*Ubald-Hubald*, à cause d'un transfert du « t » de *sanctus* : *Sanct-Hubaldus* > *Sanctus Theubaldus...* Le « doigt » de *Saint Thibaut* vénéré à *Thann* coïncide avec celui de *Saint Ubald* manquant en Italie...

⁸⁰ La déesse latine *Vénus* est liée à la racine **wen-* « désirer » qui conduit aussi bien à *venerare* « vénérer », qu'à *venare* « chasser »...

⁸¹ *Saint Elophe* avait un frère *Euchaire* et trois sœurs *Libaire*, *Menne* et *Suzanne* (le « désir » des vieillards face à la chaste *Suzanne* est symbolisé en iconographie par un « cerf »). Il a pour père et mère « *Bacius* et *Lienrude* de *Toul* ». Nous sommes dans le diocèse de *Toul*, pays de *Mansuetus*, *Regulus* et *Amon*. Le symbole de *Saint Elophe* est le « trône » de pierre qu'il rejoint en portant sa tête lors de son martyre.

⁸² Cf. aussi l'enfant *Saint Hugues de Lincoln*, « saigné » en sacrifice pascal, au M.A. (voir plus haut), comme *Richard de Pontoise*, etc.

⁸³ *L'environnement historico-philologique du Mont-Sainte-Odile*, p. 90 sqq., Université Marc Bloch, Strasbourg 1997.

⁸⁴ Le premier nom d'*Eustathe* était *Placidus*, le « Calme », ce qui revient au même, notamment en terme de chasse. Le nom de *Placidus* a toujours des références avec l'eau et les « pieds » « stables » sur la terre mais surtout pas sur l'eau, au point de souligner un miracle de *Saint Benoît* : l'enfant *Saint Placide* se noyant, donc n'arrivant pas faire la « planche », est sauvé par *Saint Maur* qui marche sur les eaux du lac sur l'injonction de *Saint Benoît*. L'évolution d'*Eustathe* en *Eustache* littéralement « l'homme au beaux épis » (fête effectivement le 20 septembre, au lever héliaque de l'*Epi*) est bien voulue par contamination avec le grec *Ευστοχος*, *Eustokhos* « celui qui est habile à viser, à toucher le but », épithète du « chasseur » liée à la stabilité ; cela nous conduit au deuxième sens : « sagace, habile à deviner juste, à raisonner ». *Eustoche* ou *Eustache* a donc le sens d'intelligent au niveau de la chasse : il est donc l'équivalent de *Hugobertus* « Qui brille par sa sagacité ». Un *Saint Eustoche*, évêque de Tours au V^e siècle est fêté le 19 septembre (veille de *Saint Eustathe* « Le robuste » ou *Eustache*) ; ce même jour *Saint Trophime* en Phrygie avec *Dorymédon* ; une *Sainte Eustochium*, le 28 septembre, jour de la fête de *Saint Wenceslas*, au lendemain de *Saint Damien*. Le nom de son père était *Toxotius* « celui qui tire à l'arc, l'archer », comme le héros grec *Toxeus* !

⁸⁵ Nous avons une racine **keu-* « pousser, grandir » et une racine **kago-*, **kogo* « chèvre » (J. Pokorny, *IEW.*, pp. 517-518) qui donne *hocken* « chevreau » en moyen haut allemand.

⁸⁶ *Aigithus* « roitelet, linotte » *avis minima* (Pline *HN*, X, 203) : *Aegidius* est « fils de roi » ; cf. la vile d'*Aigion* en Achaïe et en grec *aigithallos* « mésange », *aigithèlas* « engoulement ». *Αιγίδιον*, *Aigidion* signifie « chevrette ».

⁸⁷ RPs. Béns. de Paris, *VS.*, tome IX, p. 27, sqq.

⁸⁸ La Fontaine, *Fables*, livre III, 4.

Vie des réseaux

Répertoire

Par manque de place, ces sections sont reportées au prochain numéro.

Partie déjà du temps de Raimondin, Mélusine s'est envolée une nouvelle fois en 1912, le tome XI de sa revue publié. Le béton et l'acier étaient devenus trop pesants pour sa vive échine...

Nous l'avons retrouvée, nous l'espérons une bonne fois, en son univers plus propice aux fées-serpentes, dames-oiseaux, mères-lumière, -ourse, -ogresse ou -tisseuse. Pour garder le lien, ce recueil s'appelle Univers Mélusine.

Il reprend l'esprit de la revue Mélusine (1877-1912) et sa thématique vaste. L'objectif est de permettre un lieu de confluence des nombreuses pousses, prospères mais pointues, qui ont vu le jour et ont divergé (conte, culture, ethnologie, folklore, imaginaire, littérature régionale, mythologie, philologie, traditions natives et populaires...), afin qu'elles se comprennent de nouveau.

Retrouvez aussi Univers Mélusine sur le Net :

<http://www.univers-melusine.org>

Prix: 9,90 €

ISBN 2-914019-16-5

EAN 9782914019163

Novembre 2008



EDITIONS DU GALTZ

10, rue des Coquelicots
60800 CREPY EN VALOIS